BnF
gallica
BIBLIOTHÈQUE NUMÉRIQUE

Les oeuvres complètes de Jules Renard : 1864-1910

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF

gallica BIBLIOTHÈQUE NUMÉRIQUE

Renard, Jules (1864-1910). Les oeuvres complètes de Jules Renard : 1864-1910. 1925-1927.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

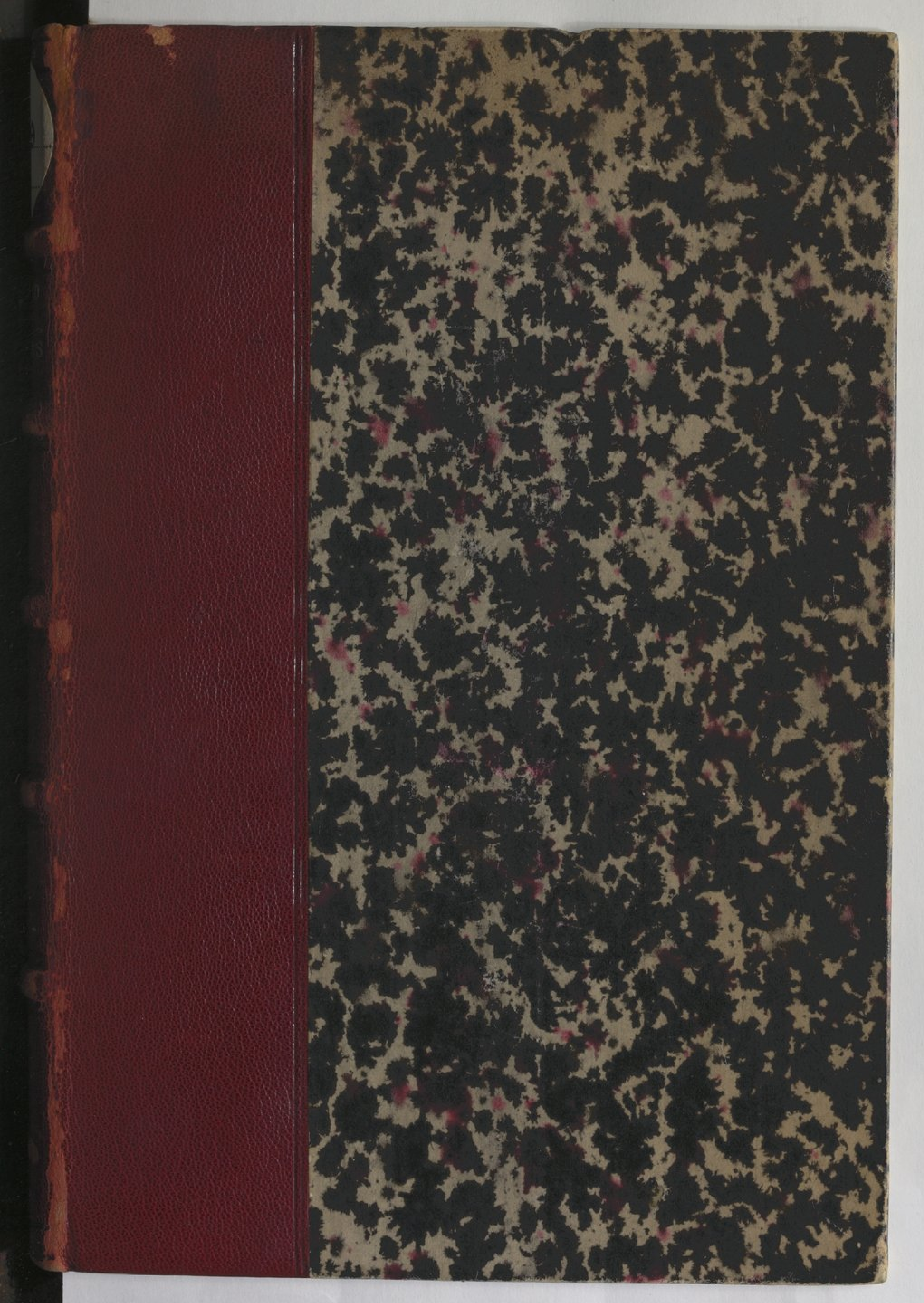
*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

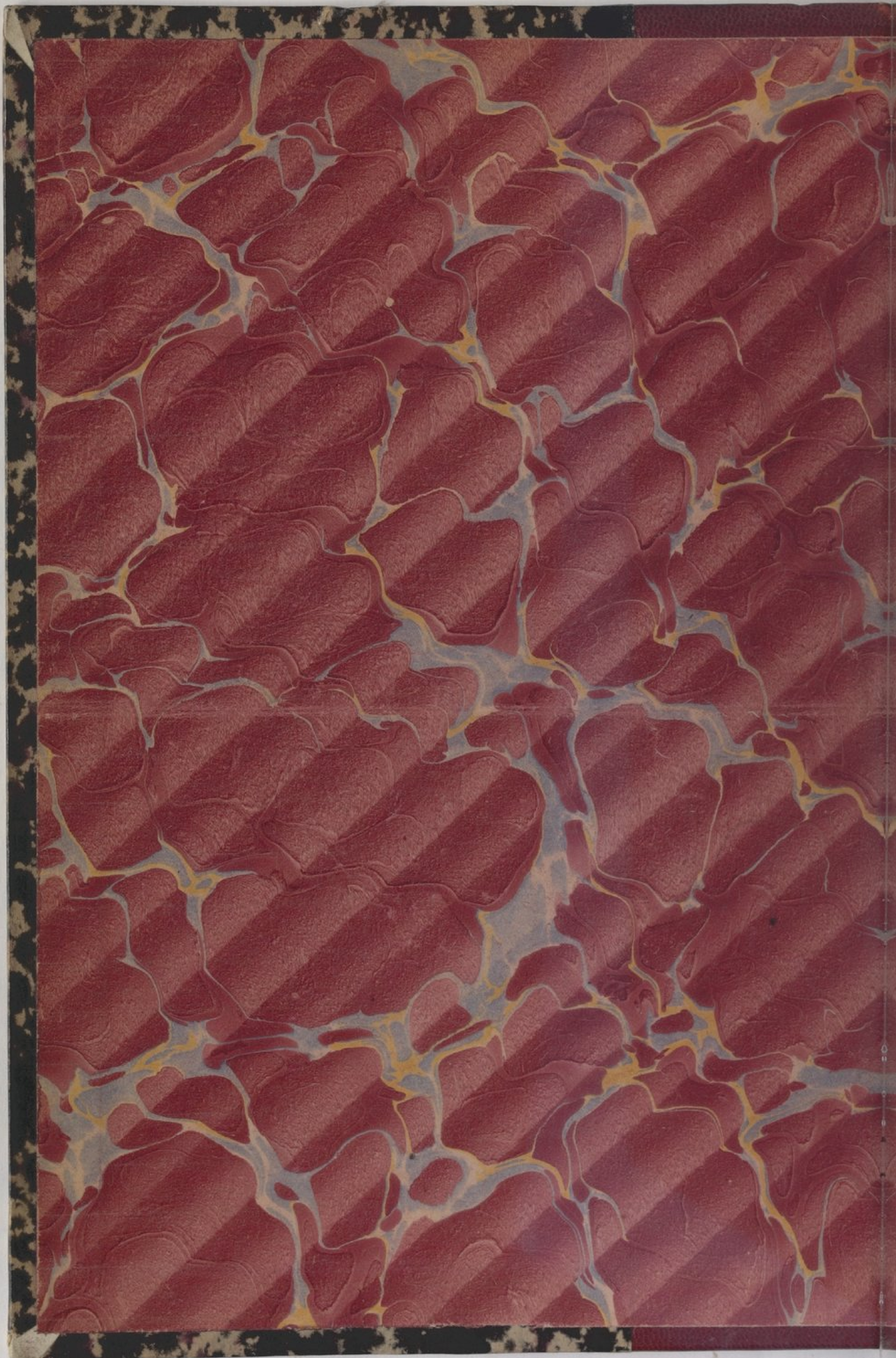
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France





LES ŒUVRES COMPLÈTES

de

Jules Renard

(1864-1910)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

Comédies

La Bigote

Huit jours à la Campagne

Le Cousin de Rose

Suivies de

Propos de Théâtre

21040



Typographie

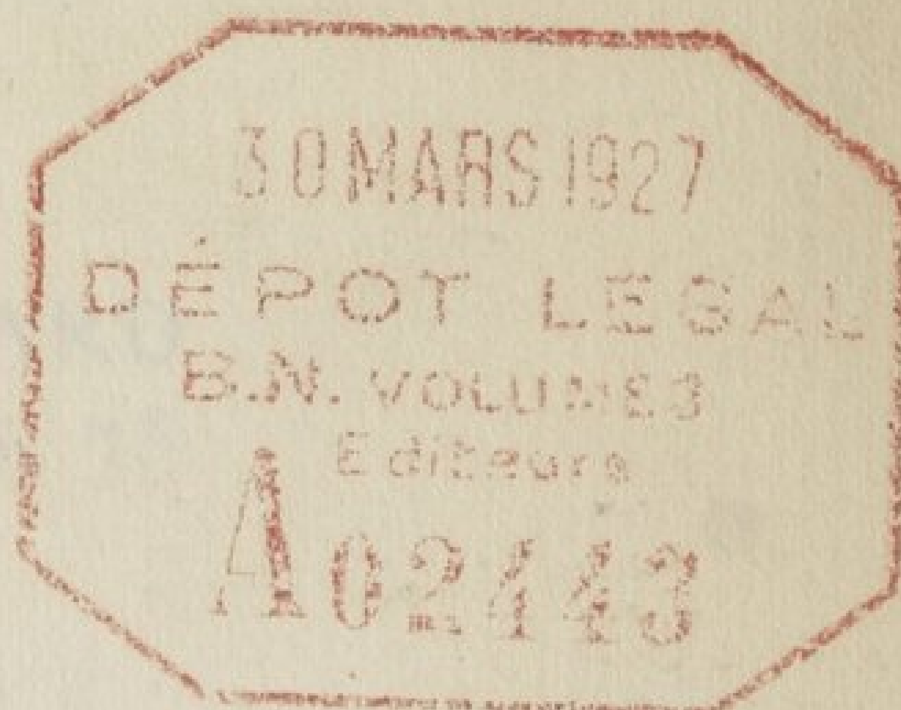
FRANÇOIS BERNOUARD

73, Rue des Saints-Pères, 73

A PARIS

Œuvres Complètes
de
Jules Renard

8° Z
23939



Justification

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur Japon numérotés de 1 à 10

50 exemplaires sur Hollande numérotés de 11 à 60

200 exemplaires sur Arches numérotés de 61 à 260

1.240 exemplaires sur Vergé Navarre numérotés de 261 à 1.500

Plus 50 exemplaires de Chapelle, sur vergé Muller lettrés de A à Z de a à z

N° du présent exemplaire :

LES ŒUVRES COMPLÈTES

de

Jules Renard

(1864 - 1910)


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

Comédies

La Bigote

Huit jours à la Campagne

Le Cousin de Rose

Suivies de

Propos de Théâtre



Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

Comédies

La Bigote

Aux artistes de l'Odéon

MM. Bernard, Desfontaines, Bacqué,

Denis D'Inès, Stephen,

Mmes Kerwich, Mellot, Barbieri, Marley,

Du Eyner, Barsange,

qui, dirigés par Antoine, ont aimé et bien joué

LA BIGOTE

sans avoir le temps de se fatiguer,

souvenir de gratitude amicale.

J. R.

PERSONNAGES

	Odéon 21 octobre 1909
	MM.
MONSIEUR LEPIC, 50 ans	BERNARD
PAUL ROLAND, gendre, 30 ans	DESFONTAINES
FELIX LEPIC, 18 ans	DENIS D'INES
MONSIEUR LE CURE, jeune	BACQUÉ
JACQUES, 25 ans, petit-fils d'Honorine	STEPHEN
	Mmes
MADAME LEPIC, 42 ans	KERWICH
HENRIETTE, sa fille, 20 ans	MELLOT
MADELEINE, amie d'Henriette, 16 ans	DU EYNER
MADAME BACHE, tante de Paul Roland	MARLEY
LA VIEILLE HONORINE	BARBIERI
UNE PETITE BONNE	BARSANGE
LE CHIEN	MINOS

Les deux actes se passent dans un village du Morvan, dont M. Lepic est le maire.

Décor des deux actes.

Grande salle. — Fenêtres à petits carreaux. — Vaste cheminée. — Poutres au plafond. — De tous les meubles, sauf des lits : arche, armoire, horloge, porte-fusils. — Par les fenêtres, un paysage de septembre.

ACTE PREMIER

A table, fin de déjeuner. — Table oblongue, nappe de couleur, en toile des Vosges. — M. Lepic à un bout, Mme Lepic à l'autre, le plus loin possible. — Le frère et la sœur, au milieu, Félix plus près de son père, Henriette plus près de sa mère. — Ces dames sont en toilette de dimanche. — Silence qui montre combien tous les membres de cette famille, qui a l'air d'abord d'une famille de muets, s'ennuient quand ils sont tous là. — C'est la fin du repas. — On ne passe rien. — M. Lepic tire à lui une corbeille de fruits, se sert, et repousse la corbeille. — Les autres font de même, par rang d'âge. — Henriette essaie, à propos d'une pomme qu'elle coupe, de céder son droit d'aînesse à Félix, mais Félix préfère une pomme tout entière. — La bonne, habituée, surveille son monde. — On lui réclame une assiette, du pain, par signes. — La distraction générale est de jeter des choses au chien, qui se

bourre. — Mme Lepic ne peut pas " tenir " jusqu'à la fin du repas, et elle cause à Félix, dont les yeux s'attachent au plafond.

SCENE PREMIERE

MONSIEUR LEPIC, MADAME LEPIC, HENRIETTE, FELIX

MADAME LEPIC, *à Félix.*

Tu as bien déjeuné, mon grand?

FÉLIX

Oui, maman, mais je croyais le lièvre de papa plus gros. Hein, papa?

MONSIEUR LEPIC

Je n'en ai peut-être tué que la moitié.

MADAME LEPIC

Il a beaucoup réduit en cuisant.

FÉLIX

Hum!

MADAME LEPIC

Pourquoi tousses-tu?

FÉLIX

Parce que je ne suis pas enrhumé.

MADAME LEPIC

Comprends pas... Qu'est-ce que tu regardes? Les poutres. Il y en a vingt et une.

FÉLIX

Vingt-deux, maman, avec la grosse: pourquoi l'oublier?

MADAME LEPIC

Ce serait dommage.

FÉLIX

Ça ne ferait plus le compte!

MADAME LEPIC, *enhardie*.

Tu ne viendras pas avec nous?

FÉLIX

Où ça, maman?

MADAME LEPIC

Aux vêpres.

FÉLIX

Aux vêpres! A l'église?

MADAME LEPIC

Ça ne te ferait pas de mal. Une fois n'est pas coutume. Moi-même, j'y vais quand j'ai le temps.

FÉLIX

Tu le trouves toujours!

MADAME LEPIC

Pardon! mon ménage avant tout! l'église après!

FÉLIX

Oh!

MADAME LEPIC

N'est-ce pas, Henriette? Mieux vaut maison bien tenue qu'église bien remplie.

FÉLIX

Ne fais pas dire de blagues à ma sœur! Ça te regarde, maman! En ce qui me regarde, moi, tu sais bien que je ne vais plus à la messe depuis l'âge de raison, ce n'est pas pour aller aux vêpres.

MADAME LEPIC

On le regrette. Tout le monde, ce matin, me demandait de tes nouvelles, et il y avait beaucoup de monde. L'église était pleine. J'ai même cru que notre pain bénit ne suffirait pas.

FÉLIX

Ils n'avaient donc pas mangé depuis huit jours? Ah! ils le dévorent, notre pain! Prends garde!

MADAME LEPIC

J'offre quand c'est mon tour, par politesse! Je ne veux pas qu'on me montre au doigt! Oh! sois tranquille, je connais les soucis de M. Lepic, je sais quel mal il a à gagner notre argent. Je n'offre pas de la brioche, comme le château. Ah! si nous étions millionnaires! C'est si bon de donner!

FÉLIX

Au curé... Tu ferais de son église un restaurant. Il y a déjà une petite buvette!

MADAME LEPIC

Félix!

FÉLIX

J'irais alors, à ton église, par gourmandise.

MADAME LEPIC

Tu n'es pas obligé d'entrer. Conduis-nous jusqu'à la porte.

FÉLIX

Vous avez peur, en plein jour?

MADAME LEPIC

C'est si gentil, un fils bachelier qui accompagne sa mère et sa sœur!

FÉLIX

C'est pour lui la récompense de dix années de travail acharné! C'est godiche!

MADAME LEPIC

Tu offrirais galamment ton bras.

FÉLIX

A toi?

MADAME LEPIC

A moi ou à ta sœur.

FÉLIX, *à Henriette.*

C'est vrai, cheurotte, que tu as besoin de mon bras pour aller chez le curé?

HENRIETTE, *fraternelle.*

A l'église!... Je ne te le demande pas.

FÉLIX

Ça te ferait plaisir?

HENRIETTE

Oui, mais à toi?...

FÉLIX

Oh! moi! ça m'embêterait.

HENRIETTE

Justement.

MADAME LEPIC

Il fait si beau!

FÉLIX

Il fera encore plus beau à la pêche.

MADAME LEPIC

Une seule fois, par hasard, pendant tes vacances.

HENRIETTE, *à Mme Lepic.*

Puisque c'est une corvée!

MADAME LEPIC

De plus huppés que lui se sacrifient.

FÉLIX

Oh! ça, je m'en...

MADAME LEPIC

J'ai vu souvent M. le conseiller général Perrault, qui est républicain, aussi républicain que M. le maire, attendre sa famille à la sortie de l'église.

FÉLIX

C'est pour donner, sur la place, des poignées de main aux amis de sa femme qui sont réactionnaires. N'est-ce pas, monsieur le maire? (*M. Lepic approuve de la tête.*) Quand il reçoit chez lui la visite d'un curé, il accroche une petite croix d'or à sa chaîne de montre, n'est-ce pas, papa?

M. Lepic approuve et rit dans sa barbe.

MADAME LEPIC

Où est le mal?

FÉLIX

Il n'y a aucun mal, si M. Perrault n'oublie pas d'ôter la petite croix quand on lui annonce papa. (*A M. Lepic.*) Il n'oublie pas, hein?

M. Lepic fait signe que non.

MADAME LEPIC

C'est spirituel!

FÉLIX

Ça fait rire papa! C'est l'essentiel! Ecoute, maman, je t'aime bien, j'aime bien cheurotte, mais vous connaissez ma règle de conduite: tout comme papa! Je ne m'occupe pas du conseiller général, ni des autres, je m'occupe de papa. Quand papa ira aux vêpres, j'irai. Demande à papa s'il veut aller ce soir aux vêpres.

HENRIETTE

Félix!

MADAME LEPIC

C'est malin!

FÉLIX

Demande!... Papa, accompagnons-nous ces dames? (*M. Lepic fripe sa serviette en tapon — Henriette la pliera — la met sur la table et se lève.*) Voilà l'effet produit: il se sauve avant le café! Et ton café, papa?

MONSIEUR LEPIC

Tu me l'apporteras au jardin.

MADAME LEPIC, *amère.*

Il ne s'est pas toujours sauvé.

HENRIETTE, *sans que M. Lepic la voie.*

Maman!

FÉLIX, *à Mme Lepic.*

Papa t'a accompagné à l'église? quand?

MADAME LEPIC

Le jour de notre mariage.

FÉLIX

Ah! c'est vrai!

MADAME LEPIC

Il était assez fier et il se tenait droit comme dans un corset!

FÉLIX

J'aurais voulu être là.

MONSIEUR LEPIC

Il fallait venir!

FÉLIX

Et il a fait comme les autres?

MADAME LEPIC

Oui.

FÉLIX

Ce qu'ils font?

MADAME LEPIC, *accablante.*

Tout.

FÉLIX

Il s'est agenouillé?

MADAME LEPIC, *implacable.*

Tout, tout.

FÉLIX

Mon pauvre vieux papa! Quand je pense que toi aussi, un jour dans ta vie... Tu ne nous disais pas ça!

MONSIEUR LEPIC

Je ne m'en vante jamais!

MADAME LEPIC *porte son mouchoir à ses yeux. Mais on frappe et elle dit, les yeux secs :*

Entrez!

SCENE II

LES MEMES, LA VIEILLE HONORINE, son petit-fils JACQUES, avec une pioche sur l'épaule; tout deux en dimanche

HONORINE

Salut, messieurs, dames!

TOUS

Bonjour, vieille Honorine.

HONORINE

Je vous apporte un mot d'écrit qu'on a remis à Germenay (*Madame Lepic s'avance.*) pour M. le maire.

M. Lepic prend la lettre et l'ouvre.

MADAME LEPIC, *intriguée.*

Qui donc vous a remis cette lettre, Honorine?

HONORINE

Mme Bache. Elle savait que j'étais, ce matin, de vaisselle chez les Bouvard qui régalaient hier soir. Elle eśt venue me trouver à la cuisine et elle m'a dit: Tu remettras ça sans faute à M. Lepic, de la part de M. Paul.

MADAME LEPIC

De M. Paul Roland?

HONORINE

Oui.

MADAME LEPIC, *à Henriette.*

Henriette, une lettre de M. Paul! — Il y a une réponse, Honorine?

HONORINE

Mme Bache ne m'en a pas parlé! Elle m'a seulement donné dix sous pour la commission!

MADAME LEPIC

Moi, je vous en donnerai dix avec.

HONORINE

Merci, madame, je suis déjà payée. Une fois suffisait...

Elle accepterait tout de même.

MADAME LEPIC

C'était de bon cœur, ma vieille.

M. Lepic, après avoir lu la lettre, la pose près de lui, sur la table, où il est appuyé. La curiosité agite Mme Lepic.

HONORINE

Elle était fameuse votre brioche, ce matin, à l'église, madame Lepic!

JACQUES

Oh! oui, je me suis régalé. Je ne vais à la messe que quand c'est votre jour de brioche, madame Lepic. J'en ai d'abord pris un morceau que j'ai mangé tout de suite, et puis j'en ai volé un autre pour le mettre dans ma poche, que je mangerai ce soir à mon goûter de quatre heures.

MADAME LEPIC

Quelle brioche? Ils appellent du pain de la brioche, parce qu'il a le goût de pain bénit. On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que de la brioche, mes pauvres gens!

HONORINE

Ah! c'était bien de la brioche fine, et pas de la brioche de campagne. Le château, lui qui est millionnaire, ne donne que du pain, mais vous...

MADAME LEPIC

Taisez-vous donc, Honorine; vous ne savez pas ce que vous dites.

HONORINE

Le château a une baronne, mais vous, vous êtes la dame du village!

MADAME LEPIC

Ma mère m'a bien élevée, voilà tout! Mais vous empêchez M. Lepic de lire sa lettre.

HONORINE

Il a fini!... Ce n'était pas une mauvaise nouvelle, monsieur le maire... Non?

MONSIEUR LEPIC, *à Honorine.*

Tu veux lire?

HONORINE

Oh! non... Je suis de la vieille école, moi, de l'école qui ne sait pas lire; mais, comme ils ont l'air d'attendre et que vous ne dites rien... Enfin! ... ce n'est pas mon affaire! mais à propos de lettre, avez-vous tenu votre promesse d'écrire au préfet?

MONSIEUR LEPIC

Au préfet?

HONORINE

Oui, à M. le préfet.

M. Lepic ouvre la bouche, mais Mme Lepic le devance.

MADAME LEPIC, *tous ses regards vers la lettre.*

Quand M. Lepic fait une promesse, c'est pour la tenir, Honorine.

HONORINE

Le préfet a-t-il répondu?

MADAME LEPIC

Il ne manquerait plus que ça!

HONORINE

Mon Jacquelou aura-t-il sa place de cantonnier?

MADAME LEPIC

Quand M. Lepic se mêle d'obtenir quelque chose...

HONORINE

Alors Jacquelou est nommé.

MADAME LEPIC

Vous voyez bien que M. Lepic ne dit pas non.

HONORINE

Vous n'allez pas vous taire!

MADAME LEPIC

Ne vous gênez pas, Honorine.

HONORINE, *penaude.*

Excusez-moi, madame! Mais laissez-le donc répondre, pour voir ce qu'il va dire. Il eſt en âge de parler seul. Je vois bien qu'il ne dit pas non; mais je vois bien qu'il ne dit pas oui. Dis-tu oui?

MADAME LEPIC

Quelle manie vous avez de tutoyer M. Lepic.

HONORINE

Des fois! Ça dépend des jours, et ça ne le contrarie pas. (*A M. Lepic.*) Oui ou non?

MADAME LEPIC

Mais oui, mais oui, Honorine.

HONORINE

C'eſt qu'il ne le dirait pas, si on ne le poussait pas. (*A Mme Lepic.*) Heureusement que vous êtes là, et que vous répondez pour lui. (*A M. Lepic.*) Ah! que tu es taquin! Je te remercie quand même, va, de tout mon cœur. Je te dois déjà le pain que me donne la commune. Tu as beau avoir l'air méchant, tu es bon pour les pauvres comme nous.

MADAME LEPIC

Il ne suffit pas d'être bon pour les pauvres, Honorine, il faut encore l'être pour les siens, pour sa famille.

HONORINE

Oui, madame. (*A M. Lepic.*) Mais tu as supprimé la subvention de M. le curé : ça c'eſt mal.

FÉLIX

C'est avec cet argent que la commune peut vous donner du pain, ma vieille Honorine.

HONORINE, *à M. Lepic.*

Alors, tu as bien fait; j'ai plus besoin que lui.

JACQUES

Merci pour la place, monsieur le maire!

HONORINE

Jacquelou avait peur, parce que de mauvaises langues rapportent qu'il a eu le bras cassé en nourrice et qu'il ne peut pas manier une pioche. C'est de la méchanceté.

JACQUES, *stupide.*

C'est de la bêtise!

HONORINE

Je lui ai dit : Prends ta pioche et tu montreras à M. le maire que tu sais t'en servir.

JACQUES

Venez dans votre jardin, monsieur le maire, et je vous ferai voir.

MONSIEUR LEPIC

Pourquoi au jardin? Nous sommes bien ici. Pioche donc!

Jacques lève sa pioche.

MADAME LEPIC *se précipite.*

Sur mon parquet ciré!

JACQUES

Je ne l'aurais pas abîmé! Je ne suis pas si bête! Je ne ferais que semblant pour que vous voyiez que je n'ai point de mal au bras.

HONORINE, *à M. Lepic.*

Et tu ris, toi! Il rit de sa farce... (*M. Lepic pique une prune dans une assiette.*) Tu es toujours friand de prunes?

MADAME LEPIC

Il en raffole.

M. Lepic laisse retomber sa prune.

HONORINE

J'ai des reines-claude dans mon jardin, faut-il que Jacquelou t'en apporte un panier?

MADAME LEPIC

Il lui doit bien ça!

JACQUES

Vous l'aurez demain matin, monsieur le maire.

MADAME LEPIC

Et moi, je demanderai à Mme Narteau une corbeille des siennes.

HENRIETTE

Je crois, maman, que les prunes de Mme Mobin sont encore plus belles; nous pourrions y passer après vêpres?

MADAME LEPIC

Oui, mais l'une n'empêche pas l'autre; personne n'a rien à refuser à M. le maire.

HONORINE

Tu vas te bourrer!

MONSIEUR LEPIC

Et toi, Félix?

FÉLIX

Papa?

MONSIEUR LEPIC

Tu ne m'en offriras pas... des prunes?

FÉLIX, *riant.*

Si, si... Je chercherai, et je te promets que s'il en reste dans le pays!...

HONORINE

Il se moque de nous. Oh! qu'il est mauvais!

MADAME LEPIC, *aigre.*

Des façons, Honorine! Il ne les laissera pas pourrir dans son assiette!

JACQUES

A présent, je vas me marier!

FÉLIX

Tout de suite?

HONORINE

Il n'attendait que d'avoir une position.

FÉLIX

Qu'est-ce qu'il gagnera comme cantonnier?

JACQUES

50 francs par mois. En comptant la retenue, pour la retraite, il reste 47 francs.

FÉLIX

Mâtin!

JACQUES

Et on a deux mois de vacances par an, pour travailler chez les autres!

MADAME LEPIC

Avec ça, tu peux t'offrir une femme et un enfant!

HONORINE

Quand sa femme aura un enfant, elle prendra un nourrisson.

HENRIETTE

Ça lui fera deux enfants.

HONORINE

Oui, mademoiselle, mais le nourrisson gagne, lui, et il paie la vie de l'autre.

FÉLIX

Et il n'y a plus de raison pour s'arrêter!

JACQUES

Et soyez tranquille, monsieur Lepic, si mon petit

meurt, il aura beau être petit, je le ferai enterrer civilement.

MADAME LEPIC

Il est capable de le tuer exprès pour ça.

HENRIETTE

Avec qui vous mariez-vous?

HONORINE

Avec la petite Louise Colin, servante à Prémery.

FÉLIX

Elle a une dot?

HONORINE

Et une belle! Un cent d'aiguilles et un sac de noix! Mais ils sont jeunes; ils feront comme moi et défunt mon vieux: ils travailleront; s'il fallait attendre des économies pour se marier!

FÉLIX

A quand la noce?

JACQUES

Le plus tôt possible. Menez-nous ça rondement, monsieur le maire.

HONORINE

Je vous invite tous. Je vous chanterai une chanson et je vous ferai rire, marchez!

JACQUES

On dépensera ce qu'il faut.

MONSIEUR LEPIC

Tu ne pourrais pas garder ton argent pour vivre?

HONORINE

On n'a que ce jour-là pour s'amuser!

JACQUES

C'est la vieille qui paie.

FÉLIX

Avec quoi ?

MADAME LEPIC

Elle n'a pas le sou.

HONORINE

J'emprunterai! Je ferai des dettes partout; ne vous inquiétez pas! Mais c'est vous qui les marierez, monsieur le maire. Ne vous faites pas remplacer par l'adjoint. Il ne sait pas marier, lui!

JACQUES

Il est trop bête. Il est encore plus bête que l'année dernière.

HONORINE

Et puis, tu embrasseras la mariée!

JACQUES

Ah! ça oui, par exemple!

HONORINE

Tu n'as pas embrassé Julie Bernot. Elle est sortie de la mairie toute rouge. Son homme lui a dit que c'était un affront et qu'elle devait avoir une tache.

JACQUES

On dirait que ma Louise en a une. On le dirait! Le monde est encore plus bête qu'on ne croit. Si vous n'embrassez pas ma Louise, je vous préviens, monsieur le maire, que je la lâche dans la rue, entre la mairie et l'église; elle ira où elle voudra. Vous l'embrasserez, hein?

MONSIEUR LEPIC

Tu ne peux pas faire ça tout seul?

JACQUES

Après vous. Ne craignez rien. Commencez, moi je me charge de continuer.

MONSIEUR LEPIC

Tu n'es pas jaloux?

JACQUES

Je serai fier que monsieur le Maire embrasse ma femme.

MONSIEUR LEPIC

Elle ne doit pas être jolie!

JACQUES

Moi je la trouve jolie; sans ça!... Elle a déjà trois dents d'arrachées; mais ça ne se voit pas, c'est dans la bouche!

FÉLIX

Si tu veux que je te remplace, papa?

MONSIEUR LEPIC, *à Félix.*

A ton aise, mon garçon!

JACQUES

Lui d'abord, monsieur Félix! l'un ne gênera pas l'autre, mais d'abord lui. (*A M. Lepic.*) Elle retroussera son voile, et elle vous tendra le bec, vous ne pourrez pas refuser.

MONSIEUR LEPIC, *à Jacques.*

Enfin, parce que c'est toi!

JACQUES

Merci de l'honneur, monsieur le maire, je peux dormir tranquille pour la place?

MONSIEUR LEPIC

Dors!... Tu ne sais ni lire ni écrire au moins?

JACQUES

Ah non!

MONSIEUR LEPIC

Tant mieux, ça va bien!

JACQUES

Ah! vous ne savez pas comme tout le monde est envieux de moi! Ils vont tous fumer, quand j'aurai ma plaque de fonctionnaire sur mon chapeau!

HONORINE

Tous des jaloux! Mais on laisse dire!

FÉLIX

Puisque vous avez votre pioche, Jacques, venez donc me chercher des amorces, que j'aille à la pêche.

JACQUES

Oui, monsieur Félix. (*Il brandit sa pioche.*) Eh! bon Dieu!

MADAME LEPIC *se signe.*

Il va arracher tout notre jardin!

HONORINE

Oh! non, il est raisonnable. (*Jacques et Félix sortent.*) Je t'attends là, Jacquelou!... Ce n'est pas parce que je suis sa grand'mère, mais je le trouve gentil, moi, mon Jacquelou!

MADAME LEPIC

Comme un petit loup de sept ans.

HENRIETTE

Pourquoi l'appelez-vous Jacquelou au lieu de Jacques, Honorine?

HONORINE

Parce que c'est plus court. (*A M. Lepic.*) Il aurait fait un scandale dans ta mairie, si tu n'avais pas cédé.

MADAME LEPIC

Ma pauvre Honorine, M. Lepic n'aime plus embrasser les dames.

HONORINE

Ça dépend lesquelles!

MADAME LEPIC

Ah!

HONORINE

Je le connais mieux que vous, votre monsieur: quand il est venu au monde, je l'ai reçu dans mon

tablier. Oh! qu'il était beau! Il avait l'air d'un petit ange!

MADAME LEPIC

Pas si vite! Vous oubliez le péché originel, Honorine. On ne peut pas être un petit ange avant d'avoir été baptisé.

HONORINE

Oh! il l'a été; mais il n'y pense plus, aujourd'hui... c'est un mécréant! Il ne croit à rien. Un homme si capable, le maire de notre commune! Il ne croit même pas à l'autre monde!

MONSIEUR LEPIC

Tu y crois donc toujours, toi?

HONORINE

Oui... Pourquoi pas?

MADAME LEPIC

Vous savez, Honorine, que M. Lepic n'aime pas ce sujet de conversation. Il ne vous répondra pas.

MONSIEUR LEPIC, *légèrement*.

Un autre monde! Tu as plus de soixante-dix ans et tu vivras cent ans, peut-être! Tu auras passé ta vie à laver la vaisselle des riches, y compris la nôtre; on te voit toujours ta hotte derrière le dos.

HONORINE

Je ne l'ai pas aujourd'hui.

MONSIEUR LEPIC

On la voit tout de même. C'est comme une vilaine bosse, ça ne s'enlève pas le dimanche! Tu n'as connu que la misère et tu crèveras dans la misère. Si la commune ne t'aidait pas un peu, tu te nourrirais d'ordures! Sauf ton Jacquelou qui est estropié, tous tes enfants sont morts! Tu ne sais même plus combien! Jamais un jour de joie, de plaisir, sans un

lendemain de malheur. Et il te faudrait encore un autre monde! Tu n'as pas assez de celui-là?

HONORINE

Qu'est-ce qu'il dit?

MADAME LEPIC

Rien, ma vieille.

HONORINE

Il me taquine. Il blague toujours. Ah! Si je voulais lui répondre, je l'écraserais! Mais je l'aime trop! Il était si mignon à sa naissance, quand je l'ai eu baigné, lavé, dans sa terrine, torché, langé, enfariné. Je n'ai pas mieux tapiné les miens. Je le connais comme si je l'avais fait... Il lève les épaules, mais il sait bien que j'ai raison! Malgré qu'il soit malin, je devine ses goûts et je peux vous dire, moi, les dames qu'il aime et les dames qu'il n'aime pas.

MADAME LEPIC

Vraiment!

HONORINE

Oui, madame. Il n'aime pas les bavardes.

M. Lepic, agacé, s'en va vers le jardin et laisse la lettre sur la table.

MONSIEUR LEPIC

Non!

MADAME LEPIC

Vous entendez, Honorine?

HONORINE

J'entends comme vous. Il n'aime pas les curieuses.

MONSIEUR LEPIC

Non.

HONORINE

Ni les menteuses.

MONSIEUR LEPIC, *toujours en s'éloignant.*

Non.

HONORINE

Ni surtout les bigotes.

MONSIEUR LEPIC, *presque dans le jardin.*

Ah! non!

HENRIETTE, *à Honorine.*

Voulez-vous boire quelque chose, ma vieille?

HONORINE

Ma foi, mademoiselle!...

MADAME LEPIC, *vexée et attirée par la lettre qui est sur la table... Sonnerie de cloche lointaine.*

Le premier coup de vêpres, Honorine!

HONORINE, *elle écoute par la cheminée.*

C'est vrai! Oh! j'ai le temps! Le second coup ne sonne qu'à deux heures.

MADAME LEPIC

C'est égal, ma vieille toquée! Je ne vous conseille pas de vous mettre en retard.

HONORINE, *que le son de voix de Mme Lepic inquiète, à Henriette.*

Merci, ma bonne demoiselle!... Portez-vous bien, mesdames!

Elle sort plus vite qu'elle ne voudrait, poussée dehors par Mme Lepic.

SCENE III

MADAME LEPIC, HENRIETTE

Mme Lepic saisit la lettre.

HENRIETTE, *pour l'empêcher de lire.*

Papa l'a oubliée!

MADAME LEPIC

Il l'a oubliée exprès. Depuis le temps que tu vis avec nous, tu devrais connaître toutes ses manies :

quand il ne veut pas qu'on lise ses lettres, il les met dans sa poche. Quand il veut qu'on les lise, il les laisse traîner sur une table. Elle traîne, j'ai le droit de la lire. (*Elle lit.*) Henriette, mon Henriette! Ecoute.

Elle lit tout haut.

" Cher monsieur,

" Voulez-vous me permettre d'avancer la visite que je devais vous faire jeudi? Un télégramme me rappelle à Nevers demain. Nous viendrons aujourd'hui, ma tante et moi, vers quatre heures, après les vêpres de ces dames.

" Ma tante est heureuse de vous demander, plus tôt qu'il n'était convenu, la faveur d'un entretien, et je vous prie de croire, cher monsieur, à mes respectueuses sympathies.

Signé : " PAUL ROLAND. "

M. Paul et sa tante seront ici à quatre heures. Ils parleront à ton père et nous serons fixés ce soir. Oh! ma fille, que je suis contente! D'abord, je n'aurais pas pu attendre jusqu'à jeudi. Je me minais. C'était mortel! Oh! ma chérie! Dans trois heures, M. Paul aura fait officiellement demander ta main à ton père, et ton père aura dit oui.

HENRIETTE

Ou non.

MADAME LEPIC

Oui. Cette fois, ça y est, je le sens!

HENRIETTE

Comme l'autre fois.

MADAME LEPIC

Si, si. Ton père a beau être un ours...

HENRIETTE

Je t'en prie...

MADAME LEPIC

Moi, je dis que c'est un ours; toi, avec ton instruction, tu dis que c'est un misanthrope; ça revient au même. Il a beau être ce qu'il est, il recevra la tante Bache et M. Paul, j'imagine!

HENRIETTE

Il les recevra, comment?

MADAME LEPIC

Le plus mal possible, d'accord; mais j'ai prévenu M. Paul; il ne se laissera pas intimider, lui, par l'attitude, les airs dédaigneux ou les calembours de ton père. M. Paul saura s'exprimer. C'est un homme, et tu seras Mme Paul Roland.

HENRIETTE

Espérons-le.

MADAME LEPIC

Tu y tiens?

HENRIETTE

Je suis prête.

MADAME LEPIC

Tu es sûre que M. Paul t'aime?

HENRIETTE

Il me l'a dit.

MADAME LEPIC

A moi aussi. Et quoi de plus naturel? Tu as une jolie dot.

HENRIETTE

Combien, maman?

MADAME LEPIC

Est-ce que je sais? 40.000... 50.000! J'ai dit 50.000. Ce serait malheureux qu'avec notre fortune...

HENRIETTE

Quelle fortune, maman?

MADAME LEPIC

Celle qui est là, dans notre coffre-fort. Je l'ai encore vue l'autre jour! Si tu crois que ton père me donne des chiffres exacts!... Il faut bien que j'en trouve, pour renseigner les marieurs. Et puis tu n'as pas qu'une belle dot. Tu es instruite. Tu es très bien. Inutile de faire la modeste avec ta mère... Enfin, tu n'es pas mal.

HENRIETTE

Je ne proteste pas.

MADAME LEPIC

Tu plais à M. Paul. Il te plaît. Il me plaît. Il plaira à M. Lepic.

HENRIETTE

Ce n'est pas une raison.

MADAME LEPIC

Alors, M. Lepic dira pourquoi... ou je me fâcherai...

HENRIETTE

Ce sera terrible!

MADAME LEPIC, *piquée.*

Certainement... Je ne me mêle plus de rien.

HENRIETTE

Si, si, maman, mêle-toi de tous mes mariages, c'est bien ton droit... et ton devoir. Et je ne demande pas mieux que de me marier; mais tu te rappelles M. Fontaine, l'année dernière...

MADAME LEPIC

M. Fontaine n'avait ni les qualités, ni la situation, ni le prestige...

HENRIETTE

Oh! épargne-le... maintenant! il est loin!

MADAME LEPIC

Tu ne vas pas me soutenir que M. Fontaine valait M. Paul.

HENRIETTE

Nous l'aurions épousé tout de même, tel qu'il était. Il ne me déplaisait pas.

MADAME LEPIC

Il te plaisait moins que M. Paul.

HENRIETTE

Je l'avoue. Il te plaisait naturellement.

MADAME LEPIC

Pourquoi naturellement?

HENRIETTE

Parce que tu n'es pas regardante et qu'ils te plaisent tous.

MADAME LEPIC

C'est à toi de les refuser, en définitive, non à moi.

HENRIETTE

Oui, oui, maman. Je suis libre et papa aussi.

MADAME LEPIC

Il ne va pourtant pas refuser tout le monde.

HENRIETTE

Ce ne serait que le deuxième!

MADAME LEPIC

Et sans donner de motifs... Je vois encore ce M. Fontaine, qui était en somme acceptable, quitter ton père après leur entretien, nous regarder longuement comme des bêtes curieuses, nous saluer à peine, prendre la porte et... on ne l'a jamais revu.

HENRIETTE

Il avait déplu à mon père...

MADAME LEPIC

Ou ton père lui avait déplu. M. Lepic n'a rien daigné dire et toi tu n'as rien demandé.

HENRIETTE

C'était fini.

MADAME LEPIC

Et pourquoi? Mystère!

HENRIETTE, *rêveuse.*

Je cherche à deviner. Mon père n'eſt peut-être pas partisan du mariage.

MADAME LEPIC

Je te remercie!... C'eſt ça qui te pendait au bout de la langue?

HENRIETTE

Oh! maman!

MADAME LEPIC

Tu as de l'esprit, sauf quand ton père eſt là. Tu ne débâilles pas devant lui. Prends garde qu'il ne reçoive ton M. Roland comme il a reçu ton M. Fontaine.

HENRIETTE

Je le crains et je voulais dire que, peut-être, mon mariage lui eſt indifférent.

MADAME LEPIC

Oh! tu me révoltes. Ton père ne t'aime pas comme je t'aime, aucun père n'aime comme une mère, nous le savons; mais le père le plus dénaturé tient à marier sa fille.

HENRIETTE

Ne serait-ce que pour se débarrasser d'elle.

MADAME LEPIC

Dirait-on pas que tu as une tache!

HENRIETTE

Quelle tache?

MADAME LEPIC

Ah! si tu prends tout ce que je dis de travers.

HENRIETTE

Je m'énerve.

MADAME LEPIC

C'eſt l'émotion des mariages. Calmons-nous, ma

pauvre fille, je te jure que ce mariage réussira. S'il venait à manquer, moi qui suis déjà la plus malheureuse des femmes, je serais la plus malheureuse des mères.

HENRIETTE

Ce serait complet. Il ne te manquerait plus rien. Ne te désole donc pas, ma pauvre maman, puisque, cette fois, ça y est. Tu vois, je ris!

MADAME LEPIC

Oui, tu ris comme un chien qui a le nez pris dans une porte! Ris mieux que ça. — A la bonne heure! Et puis, sois adroite. Une vraie femme doit toujours céder, pallier, composer.

HENRIETTE

A propos de quoi, maman?

MADAME LEPIC

A propos de tout. Rappelle-toi ce que dit M. le curé sur les petits mensonges nécessaires, qui atténuent; ainsi, par exemple, ton père déteste les curés; eh bien, si ça le prend, écoute-le un peu, pas trop, une minute. C'est dur! Qu'est-ce que ça te fait? Veux-tu épouser M. Paul Roland, oui ou non?

HENRIETTE

Oui, maman, tu as raison! Je veux me marier, il faut que je me marie!

SCENE IV

Les mêmes, MADELEINE

MADELEINE, *toilette des dimanches. Un petit livre de messe à la main.*

Qu'est-ce que vous avez?

MADAME LEPIC, *encore désolée.*

Nous sommes dans la joie!

MADELEINE

Ah! oui!

MADAME LEPIC

M. Paul et sa tante, Mme Bache, viendront, à quatre heures, demander à M. Lepic la main d'Henriette.

MADELEINE, *gaie.*

M. Paul Roland? Vrai?

MADAME LEPIC

Il nous a prévenus par cette lettre. Lis, tu peux lire. M. Lepic est enchanté!

MADELEINE, *à Henriette.*

Veinarde!... Oh! quelle bonne nouvelle! Ça me met en joie aussi, comme demoiselle d'honneur. (*A Henriette.*) Tu me gardes toujours, hein?

HENRIETTE

Tu es indispensable. Tu seras la demoiselle d'honneur de tous mes projets de mariage!

MADELEINE

Comme si tu coiffais sainte Catherine? tu n'as pas vingt ans! Je passais vous prendre pour aller aux vêpres; vous ne venez pas?

MADAME LEPIC

Oh! si! Manquer les vêpres aujourd'hui? Mais nous ne resterons pas au salut, pour être sûrement de retour à l'arrivée de M. Paul et de sa tante.

MADELEINE

Comme nous bavarderons à l'église!

MADAME LEPIC

Commencez tout de suite, mes filles. Je vais préparer un bon goûter de quatre heures et je vous rejoins.

SCENE V

HENRIETTE, MADELEINE

MADELEINE, *au cou d'Henriette.*

Que je te félicite et que je t'embrasse! M. Paul Roland est très bien.

HENRIETTE

Tu trouves?

MADELEINE

Très, très bien. J'en voudrais un comme lui.

HENRIETTE

Tu me fais plaisir.

MADELEINE

Avec des yeux plus grands.

HENRIETTE

Si tu y tiens.

MADELEINE

Ça ne te contrarie pas?

HENRIETTE

Moi-même, je les trouve un peu petits.

MADELEINE

Ce n'est qu'un détail. Et puis, M. Paul Roland a une belle position. Tout le monde le sait. Il va faire une demande officielle pour la forme. Il t'aime?

HENRIETTE

Je crois.

MADELEINE

Et tu l'aimes?

HENRIETTE

Oui, mais je n'ose pas trop me lancer.

MADELEINE

M. Lepic et lui sont déjà d'accord?

HENRIETTE

Papa n'a encore rien dit à personne.

MADELEINE

Même à toi? Tu n'as pas causé avec lui?

HENRIETTE

Est-ce que je cause avec papa?

MADELEINE

M. Lepic et moi, nous causons. Nous sommes une paire d'amis intimes.

HENRIETTE

Tu n'es pas sa fille!

MADELEINE

Je suis la fille de papa. Mais j'ai des causeries sérieuses avec papa.

HENRIETTE

Ton papa n'est pas marié avec maman.

MADELEINE

Ah! non!

HENRIETTE

Tout est là, Madeleine. A chacun sa famille, et tu le sais bien.

MADELEINE

Je sais que dans la tienne, il fait plutôt froid, mais il me semble que, pour un cas aussi grave que ton mariage, on se dégèle.

HENRIETTE

Ecoute, ma chérie, M. Paul m'écrit de temps en temps. Or, chaque lettre que je reçois, je la montre à papa. Il ne la regarde même pas!

MADELEINE

Eh bien! après? M. Lepic pense que les lettres de M. Paul sont à toi seule.

HENRIETTE

C'est la même chose pour mes réponses. Je les lui offre à lire; il ne les regarde pas.

MADELEINE

Je trouve ça très délicat. M. Lepic vous laisse écrire librement. Moi, je ne montrerai mes lettres à personne. Tu ne peux pas reprocher à ton père sa discrétion.

HENRIETTE

Je lui reproche de ne pas s'apercevoir de mes efforts, de me paralyser, de me faire peur. Oh! et puis, je ne lui reproche rien.

MADELEINE

Oui, tu me répètes souvent que tu as peur de ton père. Comme c'est drôle!

HENRIETTE

Depuis ma sortie de pension, depuis quatre années que je vis dans cette maison, au milieu des miens, entre mon père, qui n'aime que la franchise, et ma mère, qui s'en passe volontiers, je ne fais qu'avoir peur. J'ai peur de tout, j'ai peur de lui, j'ai peur...

MADELEINE

De ta mère?

HENRIETTE

Oh! non. Mais à chaque instant, j'ai peur pour elle! Si tu savais, Madeleine, comme il est facile à une femme d'être insupportable à son mari! Alors j'ai peur de moi, peur de mon mariage, de l'avenir, de la femme que je serai.

MADELEINE

Tu as peur d'être une femme insupportable à M. Paul?

HENRIETTE

Je ne suis pas sûre de rendre mon mari heureux.

MADELEINE

Qu'il te rende heureuse d'abord! On s'occupera de lui après.

HENRIETTE

Je ressemble beaucoup à ma mère.

MADELEINE

Quoi de plus naturel?

HENRIETTE

Je m'entends!

MADELEINE

Va mettre ton chapeau et allons aux vêpres, ça te distraira.

HENRIETTE

Ça ne me fait plus aucun bien. Tu sais si j'aime M. le curé, si j'ai en lui une confiance absolue. Eh bien! elle se trouble, et à l'église, depuis quelques jours, je prie machinalement; je ne prie plus, je rêvasse, je pense à des actes de foi que les hommes ne peuvent ou ne veulent pas comprendre.

MADELEINE

Ils pourraient. Ils ne veulent pas. C'est des choses de femmes et de curé, ça ne regarde pas les hommes.

HENRIETTE

Pourquoi, Madeleine?

MADELEINE

Ça leur est égal; mon père, lui, s'en moque!

HENRIETTE

Le mien, non.

MADELEINE

Il a pourtant une forte tête, ton père!

HENRIETTE

C'est peut-être là le malheur!

MADELEINE

Henriette, tu avais trop de prix à la pension! Veux-tu un conseil de ta petite amie? Tu sais si papa est tendre pour moi. Eh bien! je vais te faire

une confidence qui t'étonnera : il lui arrive, comme aux autres, de bouder.

HENRIETTE, *ironique.*

Oh! c'est grave!

MADELEINE

Ça me fait souffrir; il n'y a pas que toi de sensible! Mais dès que je m'aperçois qu'il boude, je ne compte ni une ni deux, je saute à son cou, et j'y reste pendue, jusqu'à ce qu'il déboude, et ce n'est pas long!...

HENRIETTE

Sauter au cou de papa!

MADELEINE

Tu verras l'effet que ça fait!

HENRIETTE

Au cou de papa! Madeleine!

MADELEINE

Eh bien! quoi, ce n'est pas le clocher!

HENRIETTE

J'aimerais mieux sauter dans la rivière.

MADELEINE

Il est grand temps que tu te maries!... Tu ne peux pas, si ça te gêne de bondir, t'approcher, tendre ta joue à ton père et lui dire, câline : Papa, ça me ferait plaisir d'épouser M. Paul Roland. Tu ne pourrais pas? (*M. Lepic paraît.*) Veux-tu que je te montre?

HENRIETTE

Je vais mettre mon chapeau.

Elle se sauve.

SCENE VI

MADELEINE, MONSIEUR LEPIC

MONSIEUR LEPIC

Te voilà, toi?

MADELEINE

Oui, bonjour, monsieur Lepic.

MONSIEUR LEPIC

Bonjour, Madeleine!

MADELEINE

Ça va bien?

MONSIEUR LEPIC

Ça va comme les vieux.

MADELEINE

Vous êtes encore jeune.

MONSIEUR LEPIC

Pas tant que toi.

MADELEINE

Chacun son tour!

MONSIEUR LEPIC

Et pas si joli!

MADELEINE

Je suis donc jolie?

MONSIEUR LEPIC

Je ne te le répéterai pas.

MADELEINE

Ah! j'ai mis ma belle robe bleue du dimanche.

MONSIEUR LEPIC

Elle te va bien. Ce n'était pas pour venir me voir.

MADELEINE

Si, après la messe.

MONSIEUR LEPIC

Tu y es allée?

MADELEINE

Je ne la manque jamais.

MONSIEUR LEPIC

Et tu l'as vu?

MADELEINE

Qui ça?

MONSIEUR LEPIC

M. le curé!

MADELEINE

Oui.

MONSIEUR LEPIC

Il y était à la messe?

MADELEINE

Ça vous étonne?

MONSIEUR LEPIC

De lui, non. Qu'est-ce qu'il t'a dit?

MADELEINE

Il m'a dit : *Pax vobiscum !* en latin.

MONSIEUR LEPIC

Il ne sait donc pas le français?

MADELEINE

Et je le reverrai tout à l'heure, aux vêpres.

MONSIEUR LEPIC

Il y va aussi?

MADELEINE

Il fait son métier. Qu'est-ce que je lui dirai de votre part?

MONSIEUR LEPIC

Ce que tu voudras : fichez-nous la paix, en français.

MADELEINE

Oh! vilain! Faudra-t-il lui annoncer la grande nouvelle?

MONSIEUR LEPIC

Tu en connais une?

MADELEINE

Oui, vous voulez la savoir?

MONSIEUR LEPIC

Je n'y tiens pas.

MADELEINE

Je vous la dis tout de même. M. Paul Roland va venir aujourd'hui, à quatre heures, avec sa tante, Mme Bache. Il vous demandera la main de mon amie Henriette, et vous la lui accorderez. Voilà!

MONSIEUR LEPIC

C'est intéressant.

MADELEINE

Je suis bien renseignée?

MONSIEUR LEPIC

Tu en as l'air.

MADELEINE

N'est-ce pas que vous direz : oui? N'est-ce pas? Qui ne dit rien, consent.

MONSIEUR LEPIC

Qui ne dit rien, ne dit rien.

MADELEINE

Répondez gentiment.

MONSIEUR LEPIC

Qu'est-ce que tu me conseilles?

MADELEINE

Oh! comme c'est fort! Bien sûr, ça ne me regarde pas.

MONSIEUR LEPIC

On ne le dirait guère.

MADELEINE

Si, ça me regarde! Henriette n'est-elle pas ma grande amie? la seule. Après son mariage, le mien! qu'elle se dépêche! Vous direz oui, hein! sans vous faire prier. Il ne veut pas répondre... (*Elle lui touche le front.*) Oh! qu'est-ce qu'il y a là?

MONSIEUR LEPIC

Un os, l'os du front.

MADELEINE

Dites oui, je vous en prie

MONSIEUR LEPIC

Ce n'eſt pas moi, un homme, qu'il faut prier, c'eſt...

Il désigne le ciel du doigt.

MADELEINE

Dieu! Je le prie chaque jour! Dites oui, et vous aurez la meilleure place dans mes autres prières.

Elle désigne son livre.

MONSIEUR LEPIC

La meilleure, et ton amoureux? — Qu'eſt-ce que c'eſt que ça?

MADELEINE

Je n'ai pas d'amoureux. Je n'ai que votre Félix, il ne compte pas! — Ça, c'eſt mon livre.

MONSIEUR LEPIC

Un roman?

MADELEINE

Mon livre de prières. J'aurai un vrai amoureux, quand ce sera mon tour.

MONSIEUR LEPIC

Dépêche-toi.

MADELEINE

Quand Henriette sera mariée, dès le lendemain, je vous le promets.

MONSIEUR LEPIC

Il y a déjà peut-être là-dedans sa photographie!

MADELEINE, *offrant le livre.*

Voyez, je vous le prête. Ouvrez, cherchez!

MONSIEUR LEPIC

Ton livre! Je le connais mieux que toi.

MADELEINE

Un fameux!

MONSIEUR LEPIC

Veux-tu parier?

MADELEINE

Vous n'en réciteriez pas une ligne.

MONSIEUR LEPIC

Deux.

MADELEINE

Allons!

MONSIEUR LEPIC

" *Faux témoignage ne diras*
" *Ni mentiras aucunement.*"

MADELEINE

Très bien, après?

MONSIEUR LEPIC

Continue, toi. (*Madeleine cherche.*) Tu ne te rappelles plus?

MADELEINE *reprend le livre.*

Ma foi non.

" *L'œuvre de chair ne désireras*
" *Qu'en mariage seulement.*"

MONSIEUR LEPIC

Eh bien?

MADELEINE

Eh bien, quoi?

MONSIEUR LEPIC

Tu as compris?

MADELEINE, *gênée.*

Un peu.

MONSIEUR LEPIC

M. le curé t'explique?

MADELEINE

Sans insister.

MONSIEUR LEPIC

C'est pourtant raide!

MADELEINE

Vous choisissez exprès!

MONSIEUR LEPIC *reprend le livre.*

Il y en a d'autres :

" *Luxurieux point ne seras...* "

MADELEINE

Assez! Assez! Elève Lepic. Vous savez encore votre catéchisme.

MONSIEUR LEPIC

Pourquoi rougis-tu?

MADELEINE

Parce que vous êtes méchant, et que vous me faites de la peine!

MONSIEUR LEPIC

Pauvre petite? Ça pourrait être un si beau livre! Tu ne feras pas mal de lire quelques poëtes, pour te purifier.

MADELEINE

J'en lirai avec Henriette, quand nous serons mariées.

MONSIEUR LEPIC

Trop tard!

MADELEINE

Nous nous rattraperons. Au revoir... Malgré vos malices de païen, je vous aime bien.

MONSIEUR LEPIC

Moi aussi.

MADELEINE

Oh! vous, vous m'adorez!

MONSIEUR LEPIC

Oh! oh!

MADELEINE

C'est vous qui me l'avez dit.

MONSIEUR LEPIC

Tu m'étonnes. Je ne me sers pas de ce mot-là aussi facilement que tes écrivains.

MADELEINE

Vous ne m'avez pas dit que vous m'aimiez?

MONSIEUR LEPIC

Ça, c'est possible.

MADELEINE

Vous me détestez, alors?

MONSIEUR LEPIC

Comme tu raisonnes bien!

MADELEINE

Vous n'aimez personne?

MONSIEUR LEPIC

Mais si.

MADELEINE

Qui donc?

MONSIEUR LEPIC, *gaiement.*

Ma petite amie.

MADELEINE

Vous en avez une?

MONSIEUR LEPIC

Tiens!...

MADELEINE

A votre âge!

MONSIEUR LEPIC

Elle est si jeune, que ça compense.

MADELEINE, *très curieuse.*

Comment s'appelle-t-elle? Son petit nom?

MONSIEUR LEPIC

Madeleine.

MADELEINE

Comme moi. Et son nom de famille?

MONSIEUR LEPIC

Bertier.

MADELEINE

Madeleine Bertier, moi!

MONSIEUR LEPIC

Dame!

MADELEINE

Oh! quelle farce! Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je croyais que vous parliez d'une autre, je pensais à une vraie.

MONSIEUR LEPIC

Tu ne penses qu'au mal!

MADELEINE

Bien sûr qu'on s'aime tous deux, et je vous répète que je vous aime beaucoup.

MONSIEUR LEPIC

Le dis-tu à M. le curé?

MADELEINE

Je lui dis tout.

MONSIEUR LEPIC

Tu diras le reste à ton mari.

MADELEINE

Est-il mauvais donc! Ah! vous ne vous êtes pas levé du bon côté, ce matin.

MONSIEUR LEPIC

C'était dimanche.

MADELEINE

Au revoir, monsieur Lepic.

MONSIEUR LEPIC

Au revoir, ma fille!

MADELEINE

Oh! si j'étais votre fille!

MONSIEUR LEPIC

Ça se gâterait peut-être.

MADELEINE

Pourquoi? Au fait, c'est à votre fille que vous devriez dire tout ça.

MONSIEUR LEPIC

J'en suis las!

MADELEINE

Vous ne lui dites peut-être pas bien comme à moi.

MONSIEUR LEPIC

Ah! dis-le-lui toi-même, répète-le, puisque tu te mêles de tout.

MADELEINE

C'eſt ce que je m'en vais faire, à l'inſtant, aux vêpres.

MONSIEUR LEPIC

Ce ne sera pas du temps perdu...

MADELEINE

Allons, embrassez-moi, (*Elle lui tend la joue...*) sur l'autre. (*A Henriette qui revient.*) Tu vois...

HENRIETTE

Au revoir, papa! (*Elle lui donne avec timidité un baiser que M. Lepic garde. — A Madeleine.*) Tu vois!

MADELEINE

Ton fiancé te le rendra ce soir!

Sonnerie de cloches pour le départ ! M. Lepic se bouche une oreille du creux de la main. Les trois dames, Mme Lepic au milieu, sont sur un rang, avec les trois livres de messe.

MADAME LEPIC

Vous y êtes, nous partons.

Enormité du livre de Mme Lepic ; le livre de Mme Lepic tombe.

MONSIEUR LEPIC

Pouf!...

MADAME LEPIC

Allez devant, mes filles, je vous rejoins.

Elle ramasse son livre. M. Lepic va décrocher son fusil. Mme Lepic, qui est restée en arrière, feint d'essuyer son livre, et observe avec stupeur M. Lepic.

SCENE VII

MONSIEUR LEPIC, MADAME LEPIC

MADAME LEPIC

Tu sors, mon ami?... tu sors?... Tu as bien lu la lettre de M. Paul Roland?... Tu cherches des allumettes? En voilà une boîte de petites que j'ai achetées pour toi. C'est moins lourd dans la poche. (*M. Lepic prend une autre boîte d'allumettes sur la cheminée et il se bouche encore l'oreille. Mme Lepic continuant.*) Avec ces cloches, on ne s'entend pas! (*Elle ferme la fenêtre.*) M. Paul et sa tante seront là à quatre heures... Veux-tu cette table, attends que je te débarrasse. (*M. Lepic appuie son fusil sur une autre table et l'ouvre ; par les canons il cherche la lumière et rencontre Mme Lepic.*) A quatre heures précises. Tu seras là. Oui, tu ne vas pas loin? (*M. Lepic et Mme Lepic se heurtent. Passage difficile. M. Lepic reste immobile et attend.*) Un petit tour seulement? Ce n'est pas la peine de mettre tes guêtres. (*M. Lepic met ses guêtres.*) Veux-tu que je te prépare une chemise propre pour les recevoir? Tu n'as pas besoin de t'habiller, mais ce serait une occasion d'essayer tes chemises neuves... Ton chapeau de paille, par ce soleil? (*M. Lepic prend son chapeau de feutre.*) Oh! ces cloches! (*Elle ferme la porte.*) A quatre heures, quatre heures et quart. Nous ne sommes pas à un quart d'heure près... D'ailleurs nous t'attendrons.

Au revoir mon ami! Si tu pouvais nous rapporter un petit oiseau pour notre dîner!

M. Lepic sort. Les cloches rentrent.

SCENE VIII

MADAME LEPIC, seule

MADAME LEPIC

Oh! tête de fer! pas un mot. Pas même : tu m'ennuies! Et c'est comme ça depuis vingt-sept ans! Et ma fille va se marier!

Elle sort avec dignité, au son des cloches.

RIDEAU

ACTE DEUXIEME

Même décor qu'au premier acte. — Après vêpres.

SCENE PREMIERE

MADAME LEPIC, HENRIETTE, retour de vêpres, FELIX, PAUL ROLAND, TANTE BACHE.

MADAME LEPIC, *regarde l'horloge.*

Il sera là dans un quart d'heure. Il me l'a bien promis.

FÉLIX, *ironique.*

Oh! Formellement?

MADAME LEPIC

Il était de si bonne humeur qu'il m'a dit en partant: Je tâcherai de te rapporter un petit oiseau qui t'ouvre l'appétit.

FÉLIX

Il t'a dit ça?

MADAME LEPIC

Oui, ça t'étonne? Il fallait être là, tu l'aurais entendu!

TANTE BACHE, *agitée.*

Nous sommes tranquilles. M. Lepic eſt un homme du monde!

MADAME LEPIC

Surtout avec les étrangers.

TANTE BACHE

D'une politesse! Froid, mais si comme il faut! Et quel grand air!

MADAME LEPIC

Et si vous l'aviez vu danser!

TANTE BACHE

Oh! je le vois!

MADAME LEPIC

Toutes les femmes le regardaient. C'eſt par là qu'il m'a séduite... Il ne danse plus!

TANTE BACHE

Il reſte élégant.

MADAME LEPIC

Oui, il fait encore de l'effet, à une certaine distance.

TANTE BACHE

De loin et de près, il m'impressionne. Si je me promenais à son bras, je n'oserais rien lui dire.

MADAME LEPIC

Comme il eſt lui-même peu bavard, vous ne seriez pas longue à vous ennuyer.

TANTE BACHE, *rêveuse.*

Non. Nous marcherions silencieusement, muets, dans un parc, à l'heure où la musique joue.

HENRIETTE

Comme vous êtes poétique, tante Bache!

TANTE BACHE

Je l'avoue. C'eſt ce que mon mari, de son vivant, appelait " faire la dinde ".

FÉLIX

C'était un brave homme, M. Bache!

TANTE BACHE

Oui, mais il avait de ces familiarités.

MADAME LEPIC

Ça vaut mieux que rien!

TANTE BACHE

Mieux que rien, des gros mots!

HENRIETTE

Des gros mots affectueux.

TANTE BACHE

Des injures, oui...

MADAME LEPIC

Ça rompt le silence.

PAUL

Mesdames! mesdames! Ce n'eſt pas le jour de dire du mal des maris.

TANTE BACHE

Et devant Henriette!

MADAME LEPIC

Elle aura son tour!

PAUL

Attendez!

TANTE BACHE

Oh! Tu ne ressembles pas à M. Bache, mais plutôt à M. Lepic qui eſt d'une autre race.

MADAME LEPIC

Quand il veut, charmant causeur. Ah! j'en ai écouté de jolies choses!

TANTE BACHE

Il les choisit ses mots, lui, et les pèse.

MADAME LEPIC

Un à un. Aujourd'hui il y met le temps!

TANTE BACHE

C'est un sage!

MADAME LEPIC

Oh! chère amie, une image! Je vous le prêterai.

PAUL

Mesdames!...

TANTE BACHE

Un penseur!...

MADAME LEPIC *regarde l'horloge.*

Pourvu qu'il pense à revenir!

TANTE BACHE

Chose bizarre! Il m'attire et je le crains. Oh! cette demande en mariage!

PAUL

Tu ne vas pas reculer?

TANTE BACHE

Non, non, je la ferai puisqu'il le faut, puisque c'est l'usage. Drôle d'usage! C'est toi qui vas te marier, et c'est moi!...

PAUL

Ma bonne tante!

TANTE BACHE

Oh! ne te tourmente pas; je serai brave. J'ai bien mes gants dans ma poche! Oui. Des gants neufs! C'est leur première sortie. Mon cœur toque! Il me semble que je vais demander M. Lepic en mariage pour moi! Qu'est-ce que je lui dirai, et comment le dirai-je?

PAUL

Tu t'en tireras très bien!

TANTE BACHE

Très bien! très bien! Il ne faut pas me prendre pour une femme si dégourdie!

MADAME LEPIC

Soyez nette. La netteté avant tout!

TANTE BACHE

Oui. N'est-ce pas! toute ronde!

FÉLIX

Avec papa qui est carré, gare les chocs!

TANTE BACHE

Ah!

FÉLIX

Je dis ça pour vous prévenir!

TANTE BACHE

Oui, oui.

MADAME LEPIC

Et flattez-le d'abord.

TANTE BACHE

Vous me disiez d'être nette.

MADAME LEPIC

Avec de la souplesse et même de la ruse. Par exemple, dites-lui du mal des curés.

TANTE BACHE

A propos de quoi?

MADAME LEPIC

Il n'y a plus que ça qui lui fasse plaisir!

TANTE BACHE

Je ne pense pas de mal des curés!

FÉLIX

Vous vous confesserez après.

PAUL

Ma tante! reste naturelle, sois franche, — comme toujours! J'ai causé plusieurs fois avec M. Lepic, et il m'a fait l'impression d'un homme de sens, quoique spirituel.

TANTE BACHE

Spirituel! Mon Dieu!

PAUL

Oh! il a de l'esprit, c'est incontestable, un esprit particulier, personnel, caustique; mais je ne suis pas ennemi d'une certaine satire, même à mes dépens, pourvu qu'elle soit raisonnable, et, à ta place, je prendrais M. Lepic par la simple raison.

TANTE BACHE

J'essaierai!

MADAME LEPIC

Ou les belles manières, puisque vous trouvez qu'il en a.

TANTE BACHE

Oui, mais, est-ce que j'en ai, moi?

FÉLIX

Vous ne manquez pas d'un certain genre.

TANTE BACHE

Moquez-vous de moi : c'est le moment!

HENRIETTE

Prenez-le par la douceur.

TANTE BACHE

C'est le plus sûr.

FÉLIX

Prenez-le donc comme vous pourrez. Papa est un chic type!

TANTE BACHE

Oh! oui! comme je pourrais... C'est le plus simple. D'ailleurs, je ne dirai que deux mots, n'est-ce pas : " M. Lepic, j'ai l'honneur... " Je me rappelle bien ta phrase, Paul, et je n'ai pas besoin d'entrer dans les détails.

FÉLIX

Non, n'exagérez pas les cérémonies avec papa!

TANTE BACHE

Un oui de M. Lepic me suffira.

FÉLIX

Il ne vous en donnera pas deux.

PAUL

Pourvu que tu l'obtiennes!

FÉLIX

Ça ne fait aucun doute! J'ai besoin d'un beau-frère, maintenant que je suis bachelier! Quand vous irez à Paris pour affaires, vous m'emmènerez et nous ferons la noce!

PAUL

Votre confiance m'honore.

FÉLIX

Je me suis fait faire un complet-jaquette.

PAUL

C'est de rigueur. (*A Henriette.*) Ma tante réussira-t-elle?

HENRIETTE

Je ne sais pas.

PAUL

Vous l'espérez?

HENRIETTE

Je l'espère.

FÉLIX

J'te crois, que tu l'espères! Henriette est une fille bien élevée qui a la mauvaise habitude de cacher ses sentiments.

PAUL

Il est spirituel! Il tient de son père!

FÉLIX, *fier.*

Je ne tiens que de lui! Je suis le sous-chef de la famille.

MADAME LEPIC

Et tu tiens le reste de ta mère, mauvais fils!

FÉLIX

Je le laisse à ma sœur.

MADAME LEPIC

Ma chère fille! Embrassez-la, monsieur Paul, ça portera bonheur à tante Bache.

FÉLIX

Il n'a pas le droit! Oh! ce soleil, Henriette.

TANTE BACHE

C'est l'amour.

FÉLIX

C'est curieux de changer de couleur comme ça. Elle va prendre feu!

MADAME LEPIC, *attendrie, à Paul.*

Ah! mon cher fils!

FÉLIX

Mais non, maman, c'est moi, ton fils.

MADAME LEPIC

J'en aurai deux. Du courage, chère tante.

FÉLIX

Tu te trompes encore! Ce n'est pas ta tante.

MADAME LEPIC

Tu m'ennuies, elle le sera bientôt, par alliance. A l'arrivée de M. Lepic, nous disparaîtrons, sur un signe que je ferai, pour vous laisser seuls.

TANTE BACHE

Seuls.

MADAME LEPIC

Oui, tous les deux, ici.

TANTE BACHE

Ah! ici.

MADAME LEPIC

Ça vous va?

TANTE BACHE

Oh! n'importe où. Partout j'aurai une frousse!

MADAME LEPIC

Ici, il y a de la lumière et de l'espace.

TANTE BACHE

Il ne m'en faut pas tant!

MADAME LEPIC

Et nous serons là, près de vous, derrière la porte; nous vous soutiendrons de nos vœux, de nos prières.

FÉLIX

Si tu allais chercher M. le curé!

MADAME LEPIC, *désolée.*

M. Lepic ne peut pas le sentir! Et c'est pourtant un curé parfait, qui ne s'occupe de rien!

FÉLIX

A quoi sert-il?

PAUL

Pour l'instant, il est inutile.

MADAME LEPIC

Ecoutez: nous mettrons d'abord M. Lepic de bonne humeur... C'est demain sa fête, il faut la lui souhaiter aujourd'hui, tout à l'heure, dès qu'il rentrera...

FÉLIX

Tu es sûre de ton effet? D'ordinaire, ça ne porte pas.

MADAME LEPIC

Quand nous ne sommes qu'entre nous, non! mais si son cœur se ferme aux sentiments les plus sacrés de la famille, devant le monde il n'osera pas le laisser voir. Henriette, montre ton cadeau.

HENRIETTE, *rieuse.*

Un portefeuille que j'ai brodé.

PAUL

Très artistique! un goût!...

MADAME LEPIC

Vous remarquez le sujet?

PAUL

Une tête de République.

MADAME LEPIC

Ce ne sont pas nos idées, à ma fille et à moi, mais ça l'attendrira peut-être... Le prochain sera brodé pour vous, avec un autre sujet.

Elle reprend le portefeuille.

PAUL

Oh! je suis très large d'idées!

FÉLIX

Papa dit qu'on est très large d'idées quand on n'en a point.

PAUL

C'est très fin!

TANTE BACHE

Et des fleurs, pour M. Lepic?

FÉLIX

Papa ne les aime que dans le jardin.

TANTE BACHE

Toujours des goûts distingués!

MADAME LEPIC

Quatre heures et demie!

PAUL

Vous êtes inquiète?

MADAME LEPIC

Non, non. Mais il est si original!

PAUL

Quelque lièvre qui l'aura retardé!

FÉLIX

Ou un lapin qu'il vous pose.

MADAME LEPIC, *à Félix*

Si tu allais au-devant de lui?

FÉLIX

Ça le ferait venir moins vite.

MADAME LEPIC, *fébrile.*

Je commence à... J'aurais donc mal compris...

TANTE BACHE, *avec espoir.*

S'il ne venait pas!

MADAME LEPIC

Ce serait une humiliation pour vous!

TANTE BACHE

Oh! ça!

FÉLIX, *qui regardait par la fenêtre.*

Voilà le chien! Et papa avec Madeleine.

MADAME LEPIC, *soupire.*

Ah! mon Dieu!... Je le savais bien!

TANTE BACHE, *avec effroi.*

Ah! mon Dieu!... plus d'espoir.

PAUL, *troublé.*

Le bel animal!

Sifflements et caresses au chien par la fenêtre.

HENRIETTE

Il s'appelle Minos.

TANTE BACHE, *la main sur son cœur.*

C'est la minute la plus palpitante de ma vie!... (*A Mme Lepic.*) Pipi! Pipi!...

Elle s'éclipse.

SCENE II

LES MEMES, MONSIEUR LEPIC, MADELEINE

Salutations.

MADAME LEPIC, *à Madeleine.*

Tu l'as rencontré?

MADELEINE

Il revenait sans se presser.

PAUL, *avec le désir de plaire.*

Cher monsieur, on ne demande pas à un chasseur s'il se porte bien, mais s'il a fait bonne chasse.

MADAME LEPIC, *volubile.*

Oh! M. Lepic fait toujours bonne chasse! Depuis que nous sommes mariés, je ne l'ai jamais vu rentrer bredouille. Grâce à lui, notre garde-manger ne désemplit pas, et M. le conseiller général me disait hier (et pourtant il chasse), que mon mari est le meilleur tireur du département. Je suis sûre que nous n'allons pas jeûner!

FÉLIX, *qui, cette phrase durant, a fouillé la carnassière de M. Lepic.*

Une pie!

M. Lepic rit dans sa barbe.

PAUL

Compliments! elle est grasse!

On se passe la pie.

TANTE BACHE *reparaît.*

Que dites-vous? qu'est-ce qu'il y a? Pauvre petite bête!

PAUL

On prétend que c'est très bavard!

MONSIEUR LEPIC

C'est pour ça que je les tue!

MADAME LEPIC

M. Lepic n'a pas eu le temps de faire bonne chasse! Il est rentré trop tôt, à cause de vous, il s'est dépêché en votre honneur. Il ne l'aurait pas fait pour n'importe qui, je le connais.

TANTE BACHE, *à M. Lepic qui ôte ses guêtres.*

Nous sommes très touchés.

MADAME LEPIC *passe le portefeuille.*

Henriette!

HENRIETTE, *émue.*

Mon cher papa, je te souhaite une bonne fête.

MONSIEUR LEPIC, *avec un haut-le-corps.*

Hein? Quoi? Ça surprend toujours.

HENRIETTE

Accepte ce modeste souvenir.

MADAME LEPIC

De ta fille affectionnée!

MONSIEUR LEPIC, *à Henriette.*

Je te remercie.

FÉLIX

Le dessin doit te plaire?

MONSIEUR LEPIC

Qu'est-ce que ça représente? La Sainte Vierge?

MADAME LEPIC

Ah! pardon! Je me trompe, ce n'est pas celui-là. (*Elle passe l'autre portefeuille.*) La République! Une attention délicate de notre chère Henriette!

FÉLIX

Tu en tiens une fabrique, ma sœur! Pour qui l'autre? Pour M. le curé!

MADAME LEPIC

Pour personne.

Elle se dresse afin d'embrasser M. Lepic.

MONSIEUR LEPIC

Qu'est-ce qu'il y a?

MADAME LEPIC

Laisse-moi t'embrasser, pour ta fête! Je ne te mangerai pas. (*Elle l'embrasse.*) Lui ne m'embrasse pas : sa cigarette le gêne.

M. Lepic n'a plus sa cigarette.

FÉLIX

Mon vieux papa, je te la souhaite bonne et heureuse!

MONSIEUR LEPIC

Toi aussi! (*A Paul.*) Je vous prie d'excuser, monsieur, cette petite scène de famille.

PAUL

Mais comment donc! Permettez-moi de joindre mes vœux...

Discret serrement de main.

TANTE BACHE, *balbutiante.*

Si j'avais su, monsieur Lepic!...

MONSIEUR LEPIC

Je l'ignorais moi-même!

TANTE BACHE

Je vous aurais apporté un bouquet! ne fût-ce que quelques modestes fleurs des champs!

MONSIEUR LEPIC

Je vous les rendrais, madame, elles vous serviraient mieux qu'à moi de parure!

TANTE BACHE, *confuse.*

Oh! monsieur Lepic!

MADAME LEPIC

Embrassez-le, allez, je ne suis pas jalouse! Il a ses petits défauts, comme tout le monde, mais, grâce à Dieu, il n'est pas coureur!

TANTE BACHE

Oh! madame Lepic, qu'est-ce que vous m'offrez là?

Elle baisse la tête ; — gêne de tous, sauf de M. Lepic et de Félix qui rient.

MONSIEUR LEPIC, *à Félix.*

Tu ris, toi?... A qui le tour? A toi, Madeleine?

MADELEINE, *au cou de M. Lepic.*

Je vous souhaite d'être bientôt grand-père!...

MONSIEUR LEPIC

Tu y tiens toujours?

PAUL, *à M. Lepic.*

Monsieur, je suis charmé de vous revoir.

MONSIEUR LEPIC

Pareillement, monsieur!

MADAME LEPIC, *frappe légèrement dans ses mains.*

Si nous faisions un tour de jardin, monsieur Paul? Avec Henriette et Félix. Tu viens, Madeleine? On vous laisse à M. Lepic, madame Bache.

TANTE BACHE

Moi! Mais je ne suis pas prête.

Elle tire ses gants.

SCENE III

TANTE BACHE, MONSIEUR LEPIC

M. Lepic regarde Mme Bache mettre ses gants qu'elle déchire.

MONSIEUR LEPIC

Faut-il mettre les miens?

TANTE BACHE

Oh! vous, pas besoin! Ne bougez pas! Oui, monsieur Lepic, c'est à moi l'honneur, la mission, le...

MONSIEUR LEPIC

La corvée.

TANTE BACHE

Le supplice, monsieur Lepic!... (*Elle se précipite sur la porte, la rouvre et crie :*) Paul! Paul! je ne peux pas, je ne peux pas! fais ta demande toi-même!

PAUL

Oh!... ma tante!

TANTE BACHE

Non, non!... Les mots ne sortent plus! je m'évanouirais. Tant pis! Pardon, pardon, monsieur Lepic! Je me sauve.

Paul, Mme Lepic, Henriette, Madeleine se précipitent.

HENRIETTE, *soutenant tante Bache.*

C'est la chaleur!

TANTE BACHE

Non, je suis très émue.

MADAME LEPIC

C'est une indigestion; elle choisit bien son heure.

TANTE BACHE, *à Paul.*

Débrouille-toi!

MADAME LEPIC

Oui, parlez, vous, que ça finisse!

TANTE BACHE

Tu ne te démonteras pas, toi, j'espère, un ancien dragon!

MADAME LEPIC, *bas, à Paul.*

N'oubliez pas de lui dire du mal des curés!

SCENE IV

PAUL, MONSIEUR LEPIC

PAUL

Excusez-la, monsieur!

MONSIEUR LEPIC

Volontiers. Mais de quoi? Qu'est-ce qu'elle a? Elle est malade?

PAUL

Du tout. Au contraire! elle devait vous dire... Mais vous lui inspirez un tel respect que son trouble

était à prévoir; elle déclarait tout à l'heure : M. Lepic me ferait entrer dans un trou de souris.

MONSIEUR LEPIC

Pauvre femme! Elle a vraiment l'air de souffrir. Il faut lui faire prendre quelque chose!

PAUL

Oh! merci, elle n'a besoin de rien! Est-ce bête! une femme de cinquante ans! Je suis furieux! une démarche de cette importance!

MONSIEUR LEPIC

De quoi s'agit-il? Si c'est pressé, ne pouvez-vous...

PAUL

Ma foi, monsieur, si vous le permettez, ce qu'elle devait vous dire, je vous le dirai moi-même.

MONSIEUR LEPIC

Je vous en prie!

PAUL

Merci, monsieur.

MONSIEUR LEPIC

Asseyez-vous donc, monsieur.

PAUL

Je ne suis pas fatigué.

MONSIEUR LEPIC

Si vous préférez rester debout!

PAUL

Non, non.

MONSIEUR LEPIC

Alors!

Il désigne un siège ; on s'assied, après que M. Lepic a fermé la porte.

PAUL

Vous devinez d'ailleurs l'objet de ma visite.

MONSIEUR LEPIC

Presque, monsieur, par votre lettre de ce matin, et par les gants de Mme votre tante!

PAUL

Vous êtes perspicace! Sans doute, il eût été préférable, plus conforme aux règles de la civilité, puisque je suis orphelin, ce qui, à mon âge, 37 ans, est presque naturel.

MONSIEUR LEPIC

C'est moins pénible.

PAUL

J'ai perdu aussi mon oncle.

MONSIEUR LEPIC

J'avais de l'estime pour M. Bache. Je l'ai vu une fois apostropher Mme Bache d'une façon impressionnante.

PAUL

Oui, ils s'aimaient beaucoup!... Il eût été plus correct, dis-je, que ma tante prît, en cette circonstance solennelle, la place de mes parents. (*Geste vague de M. Lepic.*) Peu vous importe?

MONSIEUR LEPIC

Oui.

PAUL

Vous me mettez à l'aise, et je n'hésite plus. Vous me connaissez, monsieur Lepic?

MONSIEUR LEPIC

Oui, monsieur.

PAUL

Vous me connaissez?

MONSIEUR LEPIC

Oui, M. Paul Roland, orphelin, 37 ans.

PAUL

Vous connaissez non seulement ma modeste per-

sonne, mais ma situation. Elle est excellente. Si j'ai eu du mal au début, je n'ai pas à me plaindre du résultat de mes efforts (*Il désigne ses palmes.*) et me voilà directeur, à Nevers, d'une école professionnelle en pleine prospérité. Vous venez souvent à Nevers?

MONSIEUR LEPIC

Quelquefois!

PAUL

L'aspect extérieur de l'école a dû vous frapper, place de l'Hôtel-de-Ville, quand on sort de la cathédrale.

MONSIEUR LEPIC

Quand on en sort. Mais pour en sortir, il faut d'abord y entrer.

PAUL

Oh! un monument historique!...

MONSIEUR LEPIC

Je ne suis pas connaisseur.

PAUL

Vous n'y perdez pas grand'chose! Je me propose d'acheter plus tard et de démolir la bicoque d'en face et nous aurons alors une vue splendide sur la Loire. Je vous dis ça, monsieur Lepic, parce que vous êtes, comme chasseur, un passionné de la nature.

MONSIEUR LEPIC

Je l'apprécie.

PAUL

En artiste?

MONSIEUR LEPIC

Je ne suis pas artiste.

PAUL

Comme chasseur? Un beau coucher de soleil sur la Loire, en septembre!

MONSIEUR LEPIC

Soit!

PAUL

Il ne manque à mon école qu'une femme capable de la diriger avec moi, de surveiller certains services : la lingerie, l'infirmerie, les cuisines, etc... Une femme d'ordre et de goût. J'ai cherché à Nevers, sans trouver; à Nevers nous n'avons pas beaucoup de femmes supérieures.

MONSIEUR LEPIC

Ici non plus.

PAUL

Pardon! Le hasard m'a fait rencontrer, chez ma tante Bache, Mlle Henriette. C'était la femme qu'il me fallait. Elle m'a du premier coup séduit par sa distinction, sa réserve, sa... (*M. Lepic roule une cigarette.*) Je ne vous ennuie pas?

MONSIEUR LEPIC

Du tout. Vous permettez? J'en ai tellement l'habitude.

PAUL

J'abrégerais.

MONSIEUR LEPIC

Prenez votre temps.

PAUL

Vous me le diriez, si j'étais trop long?

MONSIEUR LEPIC

Je n'y manquerais pas. Vous ne fumez pas?

PAUL

Si, si, mais plus tard, ça me gênerait en ce moment... J'ai besoin de tous mes moyens!

MONSIEUR LEPIC

A votre aise!

PAUL

J'ai revu plusieurs fois M^{lle} Henriette, chez ma tante, avec M^{me} Lepic, cela va de soi, et après quelques causeries espacées, une douzaine, pour être précis, ces dames ont bien voulu me répondre que je n'avais plus besoin que de votre consentement. C'eſt donc d'accord avec elles que j'ai l'honneur...

Il se lève.

MONSIEUR LEPIC

Vous partez!

PAUL, *après avoir souri.*

... de vous demander la main de M^{lle} Henriette, votre fille.

MONSIEUR LEPIC

Je vous la donne.

Il se lève et Paul se rassied.

PAUL, *ſtupéfait.*

Vous me la donnez!

MONSIEUR LEPIC

Oui.

PAUL

Comme ça?

MONSIEUR LEPIC

Comme vous me la demandez.

PAUL

Vous ne vous moquez pas de moi?

MONSIEUR LEPIC

Je sais prendre au sérieux les choses graves de la vie: les naissances, les mariages et les enterrements... Vous n'avez pas l'air content?

PAUL

Oh! monsieur Lepic... Mais la joie, la gratitude, la...

MONSIEUR LEPIC

La surprise!

PAUL

J'avoue que je redoutais des objections.

MONSIEUR LEPIC

Lesquelles?

PAUL

Ah! je ne sais pas, moi... Enfin, je n'espérais guère un consentement si rapide.

MONSIEUR LEPIC

Vous êtes d'accord avec ces dames; ça suffit... Elles sont assez grandes pour savoir si elles veulent se marier.

PAUL

Vous êtes le chef de famille!

MONSIEUR LEPIC

Je ne dis pas non! Mais je n'ai encore refusé ma fille à personne, il n'y a pas de raison pour que je commence par vous.

PAUL

Je vous remercie.

MONSIEUR LEPIC

Il y a de quoi.

PAUL

Je suis heureux.

MONSIEUR LEPIC

Vous avez ce que vous désirez.

PAUL

Je suis très heureux.

MONSIEUR LEPIC

Vous ne tenez plus qu'à connaître le chiffre de la dot!

PAUL

Oh! ce n'est pas la peine.

MONSIEUR LEPIC

Ne point parler de dot à propos de mariage! Vous plaisantez!

PAUL

Mme Lepic a dit quelques mots... à ma tante!

MONSIEUR LEPIC

Ah! vous savez que Mme Lepic ignore tout de mes affaires.

PAUL

Elle paraissait renseignée.

MONSIEUR LEPIC

Elle a fixé un chiffre?

PAUL

Vague!

MONSIEUR LEPIC

Combien?

PAUL

Une cinquantaine de mille.

MONSIEUR LEPIC

Où a-t-elle pris ce chiffre? où l'a-t-elle pris? Quelle femme! Elle croit sérieusement que ces 50.000 francs existent. Elle est sûre de les avoir vus (*Désignant le coffre-fort.*) dans cette boîte, qu'elle ne sait même pas ouvrir, et où je ne mets que mes cigares. Elle est admirable. (*Il ouvre le coffre-fort.*) Donnez-vous donc la peine de jeter un coup d'œil! Vous voyez, il est vide! Monsieur, vous êtes ruiné!

PAUL, *avec un peu trop de pompe.*

Mlle Henriette, sans dot, me suffit.

MONSIEUR LEPIC

Je donnerai à ma fille 100.000 francs. Chiffre exact!

PAUL, *ébloui.*

C'est vous qui êtes admirable!

MONSIEUR LEPIC

Et je sais où ils sont!

PAUL

Oh! je n'en doute pas. Merci! Je n'espérais pas tant! Merci, merci!

MONSIEUR LEPIC

Quelle joie! prenez garde! on croirait que c'est pour la dot.

PAUL

C'est pour ces dames. Il me tarde de leur annoncer... la bonne nouvelle et de leur dire combien je suis, nous sommes heureux, vous et moi!

MONSIEUR LEPIC

Moi!

PAUL

Oui, je m'entends, un père qui marie sa fille, c'est un homme heureux. On ne marie pas sa fille tous les jours!

MONSIEUR LEPIC

Ce serait monotone!

PAUL

Vous êtes donc heureux, vous aussi. Vous l'êtes! Vous devez l'être! Il faut que vous le soyez.

MONSIEUR LEPIC

Il le faut?

PAUL

Eh! oui!

MONSIEUR LEPIC

Ça ne m'est pas désagréable.

PAUL

C'est quelque chose, mais...

MONSIEUR LEPIC

C'est tout.

PAUL

Monsieur Lepic, vous ne doutez pas du bonheur futur de votre fille!

MONSIEUR LEPIC

Comme il dépendra de vous désormais, je n'y pourrai plus rien.

PAUL

Elle sera très heureuse... Je vous en réponds... et moi aussi. Moi, ça vous est égal? Cependant, je ne vous suis pas antipathique?

MONSIEUR LEPIC

Pas encore.

PAUL

Ah! riez! J'ai bon caractère.

MONSIEUR LEPIC

Tant mieux pour ma fille.

PAUL

Et puis, j'étais prévenu... oui, maintenant que j'ai votre parole, et vous n'êtes pas homme à me la retirer, je me permets de vous dire, avec déférence, que je vous savais...

MONSIEUR LEPIC

Original!

PAUL

C'est ça! vous dites et ne faites rien comme tout le monde.

MONSIEUR LEPIC

Rien comme M^{me} Lepic.

PAUL

Vous êtes un peu misanthrope, un peu misogyne.

MONSIEUR LEPIC

Il y a simplement des hommes et des femmes que je n'aime pas.

PAUL

Ça ne vous fâche point, ce que je vous dis?

MONSIEUR LEPIC

C'est sans importance.

PAUL

D'ailleurs, moi qui me flatte de n'être qu'un homme ordinaire, pratique, si vous aimez mieux, l'originalité ne me choque pas chez les autres et je trouve tout naturel que chacun ait ses façons, ses manières, ses manies.

MONSIEUR LEPIC

Manières suffisait.

PAUL

Oh! monsieur Lepic! loin de moi la pensée... je vous honore et vous respecte... je ressens déjà pour vous une affection sincère.

MONSIEUR LEPIC

Je tâcherai de vous rendre la pareille.

PAUL

Chacune de vos réponses, monsieur Lepic, a une saveur particulière, et je me réjouirais d'épouser Mlle Henriette rien que pour avoir un beau-père tel que vous.

MONSIEUR LEPIC

Vous vous faites une singulière idée du mariage!

PAUL

Je plaisante parce que je suis heureux ce soir, et très gai...

MONSIEUR LEPIC

Non.

PAUL

Si, si.

MONSIEUR LEPIC

Non, pas franchement. Vous êtes déjà troublé,

au fond, comme l'était, il y a un an, votre prédécesseur qu'on n'a jamais revu. Vous me demandez ma fille et je vous la donne; mais ça ne vous suffit pas, et ma façon de vous la donner vous inquiète. Il faut que je vous félicite, que je vous applaudisse, que je vous prédise votre bonheur, que je vous le garantisse par contrat : vous m'en demandez trop!

PAUL

Monsieur Lepic, regardez-moi; je suis un brave homme, je vous jure.

MONSIEUR LEPIC

Je n'en doute pas; aussi je vous donne ma fille.

PAUL

Et une fortune, mais avec froideur. Votre façon de donner, comme vous dites, vaut moins que... Enfin, vous ne marchez pas comme je voudrais!

MONSIEUR LEPIC

Vous voulez que je danse: attendez le bal.

PAUL

Monsieur Lepic! Il y a quelque chose?

MONSIEUR LEPIC

Rien. N'allez pas vous imaginer un secret de famille, des histoires de brigands... Vous seriez déçu. Il n'y a rien... rien que les scrupules d'un honnête homme en face d'un honnête homme que je n'ai pas le droit de pousser avec violence, par les épaules, au mariage: c'est une aventure!

PAUL

Oh! bien commune!

MONSIEUR LEPIC

Précisément! Pourquoi s'emballer? Je n'avais aucune raison pour dire non. Je n'en ai aucune pour

dire oui avec une gaieté folle, pour que ma joie éclate désordonnée à propos de votre mariage, pour que je vous serre dans mes bras, comme s'il n'y avait que vous au monde dans votre cas, et comme si je ne l'étais pas, moi, marié...

PAUL

Il me semble qu'on a frappé...

M. Lepic ne dit pas " entrez ", Mme Lepic entre toute seule.

SCENE V

Les memes, MADAME LEPIC

MADAME LEPIC, *visage de curiosité.*

Si ces messieurs ont besoin de se rafraîchir, avant de goûter, il y a tout ce qu'il faut à la cave. M. Lepic l'a regarnie dernièrement. Il ne pouvait pas le faire plus à propos. Que désirez-vous, monsieur Paul? Ce que vous voudrez; sauf du muscat : la bonne a cassé la dernière bouteille ce matin et les chats n'en ont pas laissé perdre une goutte.

PAUL

Rien, madame, merci, je n'ai pas soif. Mais si M. Lepic...

MADAME LEPIC

Vous dînerez avec nous, n'est-ce pas, monsieur Paul? Naturellement, un soir comme celui-là! C'est convenu avec votre tante... Si, si, Henriette en ferait une maladie.

Mme Lepic fait de vains signes à Paul pour se renseigner, et sort. M. Lepic va fermer la porte.

SCENE VI

MONSIEUR LEPIC, PAUL

MONSIEUR LEPIC *regarde la porte.*

... comme si je ne l'étais pas, moi, marié depuis plus de vingt-cinq ans! (*M. Lepic va tirer un cordon de sonnette. La bonne paraît.*) Annette, donnez-nous des biscuits et du muscat.

LA BONNE

Il n'y a plus de muscat, monsieur; madame m'a fait porter, avant vêpres, la dernière bouteille à M. le curé.

MONSIEUR LEPIC

Vous servirez de la bière! Plus tard!

LA BONNE

Bien, monsieur.

Elle sort.

MONSIEUR LEPIC, *achevant sa phrase.*

... Depuis plus de vingt-cinq ans, monsieur, ce qui me permet de rester calme quand les autres se marient... Il n'y a pas que vous... vingt-cinq ans!... plus exactement vingt-sept!... Près de dix mille jours!

PAUL

Vous les comptez?

MONSIEUR LEPIC

Dans mes insomnies... Vous savez déjà qu'on ne se marie pas pour quinze nuits.

PAUL

Oh! une fois pour toute la vie, je le sais. Et je suis décidé! Mais quand ça va bien, plus ça dure, plus c'est beau.

MONSIEUR LEPIC

Et quand ça va mal?

PAUL

D'accord! Il y a cependant de bons ménages.

MONSIEUR LEPIC

Chez les gens mariés, c'est bien rare!

PAUL

Mais le vôtre, par exemple... Je me contenterais d'un pareil.

MONSIEUR LEPIC

Vous l'aurez sans doute.

PAUL

Il a une bonne réputation.

MONSIEUR LEPIC

Et méritée comme toutes les réputations.

PAUL

Mme Lepic ne se plaint pas!

MONSIEUR LEPIC

Elle a peur de vous effrayer.

PAUL

Vous non plus, que je sache!

MONSIEUR LEPIC

Moi, j'aime le silence.

PAUL

Aux yeux des étrangers, du moins, c'est le ménage modèle; chacun de vous y tient sa place, on ne peut pas dire que vous ne soyez pas le maître, et, pour me servir d'une expression vulgaire, que ce soit Mme Lepic qui porte la culotte!

MONSIEUR LEPIC

Il y a longtemps que je ne regarde plus ce qu'elle porte!

PAUL

Tout à l'heure, elle parlait de vous comme une femme qui aime son mari.

MONSIEUR LEPIC

Je n'aime pas mentir, et je ne pourrais en parler, moi, que comme un mari qui n'aime plus sa femme.

PAUL

Pour quelle cause grave?... Je suis indiscret?

MONSIEUR LEPIC

Du tout! C'est votre droit.

PAUL

Une si honnête femme!

MONSIEUR LEPIC

Honnête femme! Peuh! L'honnêteté de certaines femmes!... Monsieur, se savoir trompé par une femme qu'on aime, on dit que c'est douloureux, on le dit; mais ne pas être trompé par une femme qu'on n'aime plus, croyez-en ma longue expérience, ça ne fait pas le moindre plaisir. Je n'imagine pas que ce serait un si grand malheur! J'ai mieux que ça chez moi, et je ne sais aucun gré à Mme Lepic de sa vertu. L'adultère ne l'intéresse pas! ni chez les voisins ni pour son compte. Elle a bien d'autres soucis! Elle a toujours laissé mon honneur intact, j'en suis sûr, parce qu'en effet, ça m'est égal, ce qui n'empêche pas que notre ménage ait toujours été un ménage à trois, grâce à elle!

PAUL

Comment? Puisque Mme Lepic est une honnête femme?

MONSIEUR LEPIC

C'est tout de même, grâce à elle, un ménage à trois : le mari, la femme et le curé!

PAUL

Le curé!

MONSIEUR LEPIC

Oui, le curé! Mais je froisse peut-être vos sentiments?

PAUL

Ah! vous êtes anticlérical?

MONSIEUR LEPIC

Non; je ne sais pas ce que ça veut dire.

PAUL

Franc-maçon?

MONSIEUR LEPIC

Non, je ne sais pas ce que c'est.

PAUL

Athée?

MONSIEUR LEPIC

Non, il m'arrive même de croire en Dieu.

PAUL

Tout le monde croit en Dieu; ce serait malheureux!

MONSIEUR LEPIC

Oui, mais ça ne regarde pas les curés.

PAUL

Je ne suis pas, moi non plus, l'ami des curés.

MONSIEUR LEPIC

Vous ne dites pas ça pour me faire plaisir?

PAUL

Non, non, bien que je sois libéral.

MONSIEUR LEPIC

Singulier mélange! Je connais cet état d'esprit. Il a été le mien.

PAUL

Je suis libre penseur, monsieur Lepic!

MONSIEUR LEPIC

C'est-à-dire que vous n'y pensez jamais.

PAUL

Je vous assure que, sans être un mangeur de curés, je ne peux pas les digérer, je les ai en horreur. Ils ne m'ont rien fait, mais c'est d'instinct.

MONSIEUR LEPIC

Vous les avez en horreur et vous ne savez pas encore pourquoi. Vous le saurez peut-être; moi je le sais, car, depuis vingt-sept ans, monsieur, j'ai un curé dans mon ménage, et j'ai dû, peu à peu, lui céder la place : le curé!... c'est l'amant contre lequel on ne peut rien. Une femme renonce à un amant : jamais à son curé... Si ce n'est pas toujours le même, c'est toujours le curé.

PAUL

Mme Lepic me disait que le curé actuel est parfait, qu'il ne s'occupe de rien.

MONSIEUR LEPIC

Mme Lepic parle comme un grelot et elle dit ça de tous les curés. Ils changent, quittent le pays ou meurent. Mais Mme Lepic reste et ne change pas. Jeune ou vieux, beau ou laid, bête ou non, dès qu'il y a un curé, elle le prend. Elle est à lui; elle appartient au dernier venu comme un héritage du précédent. Le curé l'a tout entière, corps et âme! Corps, non, je la calomnie. Mme Lepic est, comme vous dites, une honnête femme, bigre! Incapable d'une erreur des sens, même avec un curé! Et pourvu qu'elle le voie à l'église, une fois tous les jours de la semaine, deux fois le dimanche, et à la cure le reste du temps!...

PAUL

Malgré vous?

MONSIEUR LEPIC

J'ai tout fait, excepté un crime : je n'ai pas tué

l'amant, le curé!... Au début, j'aimais ma femme. Je l'avais prise belle fille avec des cheveux noirs et des bandeaux ondulés! C'était la mode en ce temps-là, avec des cheveux noirs très beaux! et une jolie dot! Vous savez, quand on se marie, on ne s'occupe pas beaucoup du reste.

PAUL

On n'y fait pas attention!

MONSIEUR LEPIC

C'est ça! On aime une jeune fille et on ne se préoccupe pas de ce qu'elle pense... Tant pis pour vous, monsieur! Bientôt on s'aperçoit que tous les mariages d'amour ne deviennent pas des mariages de raison. J'ai dit d'abord: " Tu y tiens à ton curé? Entre lui et moi, tu hésiterais? " Elle m'a répondu: " Comment peux-tu comparer? Toi, un esprit supérieur! " Quand une femme nous dit: toi, un esprit supérieur, elle sous-entend: tu ne peux pas comprendre ces choses-là! Et elle choisissait le curé! Je disais ensuite: "Je te prie de ne plus aller chez ce curé." Elle répondait: "Ta prière est un ordre," et, dès que j'avais l'air de ne plus y songer, elle courait chez le curé! Puis j'ai dit: " Je te défends d'y aller! " Elle y retournait en cachette; ça devenait le rendez-vous. Je n'étais donc rien pour elle? Maladroit, ne savais-je pas la prendre? Oh! je l'ai souvent reprise, mais presque aussitôt reperdue. Quand je la croyais avec moi, c'est qu'elle mentait, d'accord avec le curé! Et je n'ai plus rien dit... je me suis rendu de lassitude, exténué, c'était fini!... Mme Lepic avait porté notre ménage, et, comme on se marie pour être heureux, notre bonheur à l'église. Je ne suis pas allé l'y chercher, car je n'y mets jamais les pieds.

PAUL

Et lui... vient-il ici?

MONSIEUR LEPIC

Oh! sans doute! Quand je voyage, et même quand je suis là, malgré les têtes que je lui fais, et quelles têtes! quelquefois il ose! Et c'est moi qui sors. Je ne peux pourtant pas prendre mon fusil.

PAUL

On vous donnerait tort.

MONSIEUR LEPIC

Et je ne suis pas si terrible! Moi, un tyran! Au fond, je suis plutôt un timide, un faible, une victime de la liberté que je laisse aux autres; moi, un persécuteur! Il ne s'agit pas de religion. Ce n'est même pas d'un prêtre que Mme Lepic, cette femme qui est la mienne, a toujours besoin; c'est d'un curé. S'il lui fallait un directeur de conscience, comme elles disent, est-ce que je n'étais pas là? Je ne suis pas un imbécile, peut-être! — Mais non : ce qu'il lui fallait, c'est le curé, cet individu sinistre et comique qui se mêle sournoisement, sans responsabilité, de tout ce qui ne le regarde pas. Il le lui fallait, pour quoi faire? Je ne l'ai jamais su. Et lui, qu'est-ce qu'il en fait de Mme Lepic? Je ne comprends pas. Et vous?... Tenez, voilà peut-être ma vengeance, il y a des heures où elle doit bien l'embêter aussi, surtout quand elle lui parle à l'oreille. De quoi serait-il fier, s'il a quelque noblesse? La foi de Mme Lepic, quelle plaisanterie! Elle prend les choses de plus bas! J'ai voulu jadis causer avec elle, discuter. Est-ce qu'on discute des choses graves avec Mme Lepic? Elle n'a même pas essayé de me convertir! Elle veut aller au paradis toute seule, sans moi! C'est une bigote égoïste, avare, qui me

laissera griller en enfer! J'aime mieux ça! au moins je ne la retrouverai pas dans son paradis! Ses idées, sa bonté, son amour du prochain, quelle blague!... la bigoterie, voilà tout son caractère! Mme Lepic était une belle fille avec des cheveux noirs et très peu de front. Elle n'est pas devenue une croyante; elle est devenue ce qu'elle devait être, une grenouille de bénitier.

Mme Lepic ouvre la porte.

MADAME LEPIC, *avec un plateau de bière.*

Je ne veux pas que la bonne vous dérange, elle est si indiscrète! (*Elle pose la bière sur la table ; aimable.*) C'est long!

PAUL

Ça va très bien, madame, une petite minute!

MONSIEUR LEPIC

Elle auscultait la porte.

PAUL

Pauvre femme!

MONSIEUR LEPIC

Ah! c'est elle que vous plaignez?

PAUL

Non, non. C'est vous, monsieur Lepic, profondément. (*Des ombres passent devant la fenêtre.*) Mais on s'impatiente!

MONSIEUR LEPIC

Je le vois bien; qu'ils attendent! Et moi donc! Ne m'en a-t-il pas fallu de la patience? (*Il désigne sa poitrine.*) Ah! monsieur, si la Grande Chancellerie me connaissait!... Oh! il y a le divorce; ce serait une belle cause! mais nous ne savons pas encore nous servir de cette machine-là, dans nos campagnes. D'ailleurs, Mme Lepic est aussi tenace qu'irréprochable. On meurt où elle s'attache. En

outre, je ne suis pas sans orgueil. J'aurais honte de me plaindre en public! Et puis un divorce, pourquoi faire?

PAUL

Une autre vie. Vous êtes toujours jeune.

MONSIEUR LEPIC

Je suis un jeune homme.

PAUL

A votre âge, on aime encore.

MONSIEUR LEPIC

J'ai un cœur de vingt ans.

PAUL

A vingt ans, c'est dur de se priver.

MONSIEUR LEPIC

Je ne me prive pas du tout.

PAUL

Comment?

MONSIEUR LEPIC

J'ai ce qu'il me faut.

PAUL

Oh! monsieur Lepic, tromperiez-vous Mme Lepic?

MONSIEUR LEPIC

Tant que je peux! Tiens! Parbleu! cette question! Aucune compensation? Vous ne voudriez pas! Mieux vaudrait la mort. Oh! dame, ici, j'accepte ce que je trouve, de petites fortunes de village. Ah! si le curé était marié!

PAUL

Vous lui prendriez sa femme?

MONSIEUR LEPIC

Il m'a bien pris la mienne. Oh! je ne vous conseille pas de m'imiter plus tard. Le bonheur d'un mari dans un ménage ne consiste pas à tromper sa femme le plus possible. Mais ce n'est pas moi qui

ai commencé. Sans le curé, j'eusse été un époux modèle. Dans une union parfaite, je n'admettrais aucune hypocrisie, aucun mensonge, aucune excuse, pas plus pour le mari que pour la femme. A un ménage comme le mien, je préférerais un couple de saints d'accord dans la même niche et il me répugne d'entendre un mari dire : " C'est si beau une femme à genoux qui prie! " tandis qu'il en profite, lui, l'homme supérieur, qui ne prie jamais, pour la tromper à tour de bras! Je vous assure, monsieur!

PAUL

Je vous remercie de me parler avec cette confiance.

MONSIEUR LEPIC

C'est le moins, mon gendre.

PAUL, *lui tendant la main.*

Mon beau-père!

MONSIEUR LEPIC

Monsieur... comme vous entrez dans une famille qui se trouve être la mienne, je ne regrette pas de vous avoir dit ces quelques mots d'encouragement. Et puis, ça soulage un peu! Je vous dois ce plaisir-là. J'ai votre parole pour ma fille, au moins! Vous ne vous sauverez pas comme M. Fontaine, à propos d'un curé?

PAUL

Oh! c'est pour ça que M. Fontaine?...

MONSIEUR LEPIC

Je crois; quand il a vu clair dans mon intérieur, il a eu peur pour le sien!

PAUL

Ce devait être un homme quelconque.

MONSIEUR LEPIC

Il tenait à ses idées.

PAUL

Un sectaire!

MONSIEUR LEPIC

Et il ne connaissait pas le chiffre exact de la dot?

PAUL

Tout le monde tient à ses idées, moi aussi. Mais le temps a changé.

MONSIEUR LEPIC

Rien ne change.

PAUL

Depuis la séparation...

MONSIEUR LEPIC

Espèce de radical-socialiste! Ça va être le reste! Qu'est-ce qu'elles ne feront pas pour les consoler? Les voilà plus forts que jamais. Un homme intelligent comme vous, d'une bonne intelligence moyenne, ne pèsera pas lourd auprès d'un curé martyr.

PAUL

Ce sont de pauvres êtres inoffensifs.

MONSIEUR LEPIC

Bien! bien! Votre affaire est bonne.

PAUL

Oh! permettez, monsieur Lepic! Certes, votre vie, malgré ces petits dédommagements, est une vie manquée. Mme Lepic exagère. Je ne croyais pas qu'il y eût de pareilles femmes!...

MONSIEUR LEPIC

Moi non plus... Elles pullulent!... Mais n'y en aurait-il qu'une, c'est moi qui l'ai.

PAUL

Ce n'est pas une maladie contagieuse.

MONSIEUR LEPIC

Peut-être héréditaire.

PAUL

Oh! non. Et heureusement pour moi, d'après ce que vous dites, ce n'est pas Mme Lepic que j'épouse.

MONSIEUR LEPIC

Evidemment!

PAUL

C'est Mlle Henriette.

MONSIEUR LEPIC

C'est elle que je vous ai accordée! Mais si le cœur vous dit d'emmener la mère avec la fille.

PAUL

Je vous remercie. Je ne voudrais pas manquer de respect à Mme Lepic..., mais je peux bien dire qu'elle et sa fille, au point de vue physique, ne se ressemblent pas beaucoup! (*Il s'adresse à un portrait pendu au mur.*) Ce visage clair, ce front net, ce regard droit, ce sourire aux lèvres...

MONSIEUR LEPIC

Ces cheveux noirs!

PAUL

Oh! magnifiques.

MONSIEUR LEPIC

C'est un portrait de Mme Lepic à dix-huit ans que vous regardez là.

PAUL

Non!

MONSIEUR LEPIC

Voyez la date derrière.

PAUL

1884! D'ailleurs c'est encore frappant.

MONSIEUR LEPIC

Ça vous frappe?

PAUL

Curieux!

MONSIEUR LEPIC

Vous pouvez presque, d'après ce portrait, vous imaginer votre femme, quand elle aura l'âge de la mienne.

PAUL

C'est loin!

MONSIEUR LEPIC

Ça viendra!

PAUL

Mme Lepic n'est pas encore mal...

MONSIEUR LEPIC

La fraîcheur de l'église la conserve.

PAUL

Bah! le proverbe qui dit: Tel père, tel fils, ne s'applique pas aux dames! Vous la connaissez?

MONSIEUR LEPIC

Mme Lepic?

PAUL

Mlle Henriette.

MONSIEUR LEPIC

C'est juste, vous pensez à vous.

PAUL

C'est mon tour.

MONSIEUR LEPIC

Vous n'espérez pas que je vais vous parler de la fille comme de la mère?

PAUL

Oh! je sais ce que vaut Mlle Henriette.

MONSIEUR LEPIC

C'est ce qu'elle vaudra qui vous préoccupe? Ayez confiance!

PAUL

Oh! je ne crains rien.

MONSIEUR LEPIC

A la bonne heure!

PAUL

Elle eşt charmante! J'en ferai ce que je voudrai... malgré le curé, n'eşt-ce pas? Enfin! Vous l'avez élevée?

MONSIEUR LEPIC

Ah! non, non! C'eşt à Mme Lepic que revient cette responsabilité. Henriette a grandi sous les jupes de sa mère. Après huit années dans un pensionnat qui n'était pas de mon choix, elle a été reprise à la sortie, par sa mère; elle ne quitte pas sa mère, et sa mère ne quitte pas le curé!

PAUL

Vous avez souvent causé avec elle, un père?

MONSIEUR LEPIC

Moins souvent que le curé et Mme Lepic n'ont chuchoté avec Henriette. Elle m'a échappé, comme sa mère; vous la garderez mieux!

PAUL

Je suis sûr qu'à travers les bavardages du curé, vous avez semé le bon grain!

MONSIEUR LEPIC

Faites la récolte. Déjà elle aime mieux vous épouser que de prendre le voile, ce n'eşt pas mal.

PAUL

Et puis, nous nous aimons!

MONSIEUR LEPIC

Pourvu que ça dure vingt-sept ans... et plus.

PAUL

Oui, je l'aime beaucoup, Mlle Henriette, et je vous la redemande.

MONSIEUR LEPIC

Je n'ai qu'une parole; mais je peux vous la donner deux fois. Ma fille est à vous, elle, sa dot et la petite leçon de mon expérience.

PAUL

Je n'ai pas peur.

MONSIEUR LEPIC

Vous êtes un homme.

PAUL

Un ancien dragon!

MONSIEUR LEPIC

Ce n'est pas de trop!... Et qui sait? L'encens a empoisonné ma vie; la vôtre n'en sera peut-être que parfumée!

PAUL, *la main tendue.*

Mon beau-père.

MONSIEUR LEPIC

Monsieur...

PAUL

Oh! mon gendre!

MONSIEUR LEPIC

Mon gendre, oui, mon gendre. Excusez-moi C'est le mot *gendre*. Je m'y habituerai.

SCENE VII

LES MEMES, MADELEINE, FELIX

MADELEINE *cogne à la fenêtre ; Paul ouvre.*

Avez-vous fini? Je voudrais savoir, moi! Ça y est?

PAUL

Oui, mademoiselle. Où est Mlle Henriette?

MADELEINE

Là-bas, au fond du verger!


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

FÉLIX

Avec maman qui dit son chapelet à toute vitesse. (*A Paul.*) Mon cher beau-frère, je savais que ça irait tout seul.

MADELEINE

Oh! que je suis contente! C'est bien, ça, monsieur Lepic! Il faut que je vous embrasse.

Elle enjambe la fenêtre, suivie de Félix.

MONSIEUR LEPIC

Mais il ne s'agit pas encore de toi, demoiselle d'honneur! (*Il l'embrasse.*) Elle est bien gentille! Par malheur, elle donne, comme les autres, dans les curés!

MADELEINE

Voilà qu'il recommence, comme ce matin.

MONSIEUR LEPIC

Ah! toi aussi, tu vas l'embêter ton mari, avec ton curé!

MADELEINE

Félix, votre papa s'apitoie d'avance sur votre sort. N'est-ce pas, que vous serez heureux de faire toutes mes volontés quand nous nous marierons?

FÉLIX

Rien ne presse.

MADELEINE

Tout son père!

FÉLIX

Alors, je ferai tout comme papa.

PAUL, *à M. Lepic.*

Celui-là, au moins!

MONSIEUR LEPIC

Oh! celui-là ne m'a donné aucun mal et il me dépasse!

FÉLIX

Oh! papa, je ne fais que te suivre! Tu ne vas pas caner?

MONSIEUR LEPIC, *à Félix.*

Triste modèle que ton papa, mon garçon! Malheur à toi, si tu ne prends pas garde à la fleur poussée à l'ombre du clocher!

MADELEINE

Oh! que c'est joli! C'est moi la fleur! Ne dirait-on pas que je ferai une vieille bigote. J'aime M. le curé, comme je vous aime, vous, faute de mieux; je ne peux pourtant pas vous épouser.

MONSIEUR LEPIC

Moi non plus! Je le regrette. Le curé pourrait, lui. Il est libre.

MADELEINE

La messe, les vêpres, vous savez bien, mon vieil ami, que c'est une distraction, un prétexte pour essayer une toilette. Quand j'ai un chapeau neuf, j'arrive toujours en retard à l'église; ça fait un effet! Le curé, monsieur Paul, ça occupe. C'est pour attendre le mari. Dès qu'on a le mari, on lâche le curé.

MONSIEUR LEPIC

On y retourne.

MADELEINE

Ah! si on devient trop malheureuse! Nous ne voulons qu'être heureuses, nous, et nous sommes toutes comme ça; Henriette aussi, que j'oublie, qui se morfond là-bas, sous son pommier. Je cours la chercher.

PAUL

Moi aussi.

MADELEINE

Venez, par la fenêtre. Félix, amenez les autres... (*A M. Lepic.*) Elle va vous sauter au cou. (*Importante.*) Oh! nous avons causé toutes les deux! Je l'ai sermonnée! Tenez-vous bien!

MONSIEUR LEPIC

Je me tiendrai.

MADELEINE, *de la fenêtre.*

Oui, sérieusement! Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse, ici, dans ce trou, le dimanche. Ah! vous êtes cloué!

FÉLIX, *autoritaire.*

Avec moi, le dimanche, vous viendrez à la pêche.

MADELEINE

Mais je n'aime pas ça!

FÉLIX

Qu'est-ce que vous aimez! La femme doit suivre son mari à la pêche.

MADELEINE

Et quand la pêche sera fermée?

FÉLIX

On se promènera au bord de l'eau.

MADELEINE

Toute la journée?

FÉLIX

Tout le long de la rivière.

MADELEINE

Et s'il fait mauvais temps?

FÉLIX

On restera au lit.

Madeleine se sauve.

FÉLIX, *à Paul, dont il serre la main.*

C'est votre mariage qui me met en goût, mon

cher beau-frère. Je suis très content!... Je vais écrire à Poil de Carotte!

Tous les trois sortent par la fenêtre. Paul enjambe le dernier. La porte d'en face s'ouvre. Mme *Lepic apparaît. On aperçoit Henriette derrière elle.*

SCENE VIII

MONSIEUR LEPIC, MADAME LEPIC, HENRIETTE

MADAME LEPIC, *stupéfaite.*

Comment? Il se sauve par la fenêtre, celui-là! C'est un comble! Alors, c'est encore non? (*Figure impassible de M. Lepic.*) Tu refuses encore? Et nous ne saurons pas encore pourquoi. Enfin, qu'est-ce que tu lui as dit, à cet homme, pour qu'il ne prenne même pas la peine de sortir comme les autres, poliment, par la porte. Tu ne veux pas me répondre? Viens, Henriette! Tu peux entrer. C'est fini! Grâce à ton père tu ne te marieras jamais! Voilà, ma fille, voilà ton père! Ce n'est pas un homme, c'est un original, un maniaque! Et il rit, c'est un monstre! Que veux-tu que j'y fasse? A ta place, moi, je me passerais de sa permission, mais tu t'obstines à le respecter! Tu vois ce que ça te rapporte. Et moi qui te conseillais de faire, quelques jours, des sacrifices sur la question religieuse. Voilà notre récompense! Dieu n'est pas long à nous punir. Reste si tu veux; je n'ai plus rien à faire ici. J'aime mieux m'en aller et mourir, si la mort veut de moi! (*Elle sort.*) Seigneur, ne laisserez-vous pas tomber enfin sur moi un regard de miséricorde!

SCENE IX

MONSIEUR LEPIC, HENRIETTE

HENRIETTE

Oh! papa, moi qui t'aime tant, je te supplie à genoux de me le dire : qu'eſt-ce que j'ai fait, pourquoi me traites-tu si durement? M. Paul et moi, nous nous aimions. Ma vie eſt brisée!

MONSIEUR LEPIC, *la relève.*

Mais, ma fille, ton fiancé te cherche dans le jardin.

HENRIETTE

Ah!... Et ma mère qui s'imagine!...

MONSIEUR LEPIC

Je n'ai rien dit.

HENRIETTE

Oh! papa, que je suis confuse! Je te demande pardon.

SCENE X

LES MÊMES, TANTE BACHE, MADELEINE, FELIX

MADELEINE

Nous te cherchions partout!

PAUL

Mademoiselle, vous savez?

HENRIETTE

Je sais.

TANTE BACHE, *étonnée.*

Puisque c'eſt oui, où va donc Mme Lepic, comme une folle! Elle sanglote, elle agite un chapelet au bout de son bras!

HENRIETTE

Elle n'a pas compris, elle croit que papa refuse. Courez, ma tante!

TANTE BACHE

Comment? Elle croit?...

MONSIEUR LEPIC

Nous nous entendons toujours comme ça.

TANTE BACHE, *s'élance.*

Je la ramène morte ou vive!

PAUL

Mademoiselle, votre père, qui m'effrayait un peu, a été charmant! (*A M. Lepic.*) N'est-ce pas?

MONSIEUR LEPIC

Ça m'étonne! Mais puisque vous le dites! A votre service.

HENRIETTE

Merci, mon Dieu!

MADELEINE

Merci, mon Dieu!... Merci, papa!... Va donc, puisque ça y est! Saute à son cou! (*A Paul.*) Je la connais mieux que lui; je l'ai approfondie! Croyez-moi, elle fera une bonne petite femme!

HENRIETTE, *après avoir embrassé son père qui s'est tout de même penché un peu.*

Oui, papa, j'espère que je ferai une bonne petite femme.

MONSIEUR LEPIC

C'est possible.

HENRIETTE

Veux-tu que je te dise comment je m'y prendrai?

MONSIEUR LEPIC

Dis toujours!

HENRIETTE

Je ferai toujours exactement le contraire de ce que j'ai vu faire ici.

MONSIEUR LEPIC

Excellente idée!

MADELEINE

Bien répondu, Henriette!

HENRIETTE

Oh! si j'osais...

MADELEINE

Ose donc! M. Paul est là.

HENRIETTE

Ecoute, papa. Ecoute-moi, veux-tu?

MONSIEUR LEPIC, *étonné.*

Mais j'écoute.

FÉLIX

Oh! ma sœur qui se lance! Elle parle à papa!

MADELEINE, *à Félix.*

Chut! Soyons discret...

Elle entraîne Félix.

FÉLIX

Je voudrais bien entendre ça, moi!

MADELEINE

Allez! allez!

SCENE XI

MONSIEUR LEPIC, PAUL, HENRIETTE

HENRIETTE

Je ne suis plus si jeune! J'ai réfléchi depuis ma sortie de pension, depuis quatre années que je vous observe, maman et toi, j'ai de l'expérience.

MONSIEUR LEPIC

Oh! tu connais la vie!

HENRIETTE

Je connais la vôtre. Je ne veux pas la revivre pour mon compte. J'en ai assez souffert!

MONSIEUR LEPIC

A qui la faute?

HENRIETTE

Je ne veux pas le rechercher; mais, je jure que mon ménage ne ressemblera pas au tien.

MONSIEUR LEPIC

Cela ne dépend pas que des efforts d'un seul.

HENRIETTE

Cela dépend surtout de la femme. Je le sais bien. Je ferai de mon mieux et M. Paul m'aidera. (*Confiante, la main offerte.*) Oh! pardon!

PAUL

Mademoiselle, votre geste était si gracieux!

HENRIETTE, *la main abandonnée.*

Je dirai toujours la vérité, quelle qu'elle soit!

MONSIEUR LEPIC

Bon!

HENRIETTE

S'il m'échappe un mensonge, je ne chercherai pas à me rattraper par un autre mensonge.

MONSIEUR LEPIC

Pas mal!

HENRIETTE

Si je commets une faute de ménagère, vous saurez le premier, et tout de suite, ma sottise. Je ne penserai jamais : ça ne regarde pas les maris!

MONSIEUR LEPIC

Bien!

HENRIETTE

J'attendrai pour bavarder que vous ayez fini de parler. Je ne vous demanderai votre avis que pour le suivre. Je ne chercherai pas à vous être supérieure. (*Signes de tête de M. Lepic.*) Je ne dirai pas à votre enfant : ton père a tort, ou ton père n'a pas besoin de savoir ! J'aurai peut-être des amies, mais vous serez mon seul confident.

MONSIEUR LEPIC

Avec le curé.

HENRIETTE

Papa, je ne dirai tout qu'à l'homme que j'aime.

MONSIEUR LEPIC

C'est une déclaration !

HENRIETTE

Oui ! chacun la nôtre. M. Paul m'avait fait, un soir, la sienne. Je viens de lui répondre, et je vous aimerai, monsieur Paul, comme vous m'avez dit que vous m'aimerez.

PAUL

Oh ! mademoiselle !

MONSIEUR LEPIC

Et je n'irai plus à la messe !

HENRIETTE, *à Paul, hésitante.*

Je n'irai plus, si vous l'exigez.

PAUL, *ému.*

Mademoiselle, j'ai une grande liberté d'esprit !

MONSIEUR LEPIC

C'est heureux, elle finirait par se marier civilement !

HENRIETTE, *violent effort.*

Si ce sacrifice était nécessaire à notre union...

PAUL

Du tout! mademoiselle, je ne vous demande pas ça!

MONSIEUR LEPIC

Au contraire!

HENRIETTE

Je l'accomplirais!...

MONSIEUR LEPIC

Ah! le beau mensonge!

HENRIETTE

Papa! j'accomplirais ce sacrifice, tant je crois au danger inévitable des idées qui ne sont pas communes.

MONSIEUR LEPIC

Des idées religieuses!

HENRIETTE

Surtout des idées religieuses qui ne sont pas partagées.

PAUL

Nous partagerons tout ce que vous voudrez, mademoiselle!

MONSIEUR LEPIC

Oh! oh! elle est effrayante! Où as-tu pris cette leçon?

HENRIETTE

Sur ta figure des dimanches, papa!

PAUL

Elle est exquise, monsieur Lepic!

MONSIEUR LEPIC

Aujourd'hui!

HENRIETTE

J'aurais dû parler plus tôt!... Tu ne m'aurais pas entendue!... Et puis, il fallait l'occasion. C'est la présence d'un fiancé, d'un ami, d'un protecteur qui me

donne de l'énergie. Tu ne sais pas quel homme tu es!

MONSIEUR LEPIC

Je suis si imposant?

HENRIETTE

Tu ne peux pas savoir! (*Comique.*) Tu me ferais rentrer dans un trou de souris.

MONSIEUR LEPIC

Toi aussi! Comme la tante Bache! C'est ma spécialité : ça flatte un père!

HENRIETTE

Oh! papa! Désormais, je serai brave!

MONSIEUR LEPIC

Alors! c'est ce que tu as dit qui te fait trembler?

HENRIETTE

Je me suis énervée.

MONSIEUR LEPIC

Ah! dame! c'était un peu fort! Malgré le conseil de ta mère, tu n'as pas l'habitude!

HENRIETTE

Maman ignore ce qui se passe en moi!

MONSIEUR LEPIC

Si le curé t'avait entendue!

HENRIETTE

Oh! je crois qu'il m'aurait comprise, lui!

MONSIEUR LEPIC, *faux jeu.*

Justement! Il vient.

PAUL

Oh! monsieur Lepic, vous êtes méchant.

MONSIEUR LEPIC. *Il rit.*

Cruel!

HENRIETTE

Tu m'as fait peur. (*Avec reproche.*) Oh! papa, tu me tourmentes!

PAUL

Mademoiselle! Mon amie!... Oui, il vous tourmente! Tout ça n'est rien. Des mots. Des mots!

MONSIEUR LEPIC

En effet, ce n'est qu'une crise. Ça passera!... Le temps de se marier!

HENRIETTE

Tu ne me crois pas?

MONSIEUR LEPIC

Mais si, mais si! Ta mère m'a rendu un peu défiant!

HENRIETTE

Je suis si sincère!

MONSIEUR LEPIC

Pour le moment, c'est sûr.

HENRIETTE

Pour le moment?

MONSIEUR LEPIC

Tu fais effort, comme un pauvre oiseau englué qui s'arrache d'une aile et se laissera bientôt reprendre par toutes ses plumes.

PAUL

L'essentiel est que je vous croie, mademoiselle Henriette, et je vous crois.

MONSIEUR LEPIC

Mais oui, va! c'est l'essentiel. Ne te mets pas dans cet état! Tu te fais du mal! et tu me fais de la peine. Je n'aime pas voir pleurer la veille d'un mariage. C'est trop tôt! (*Il l'embrasse.*) Calme-toi, ma fille, tu soupires comme une prisonnière!

HENRIETTE

Sans reproche, ce n'est pas gai, ici!

MONSIEUR LEPIC

Tu vas sortir!

HENRIETTE

Oh! oui, et je veux être heureuse! Ne penses-tu pas que je serai heureuse?

MONSIEUR LEPIC

Nous verrons; essayez! Mariez-vous d'abord! (*Regard à Paul.*) Il est gentil!... Quant à ton curé... je ne suis pas dupe, tu ne pourras rien. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un curé!

SCENE XII

LES MEMES, MADAME LEPIC, TANTE BACHE, FELIX, MADELEINE

MADAME LEPIC, *annonce triomphale.*

Monsieur le curé! Monsieur le curé!

MONSIEUR LEPIC

Naturellement.

Il prend son chapeau pour sortir.

FÉLIX

Ça, c'est de l'aplomb!

MONSIEUR LEPIC, *à Paul.*

Votre rival, monsieur!

PAUL

Oh! monsieur Lepic, restez, moi je reste!

MONSIEUR LEPIC

Vous ne serez pas de force.

PAUL

Avec votre appui?

MONSIEUR LEPIC

Je crois plutôt que je vais vous gêner.

MADAME LEPIC

J'ai rencontré par hasard M. le curé qui a bien

voulu se détourner de sa promenade. Oh! ma fille! Oh! mon gendre!

PAUL

Vous saviez donc?

MADAME LEPIC

Dès que tante Bache m'a détrompée, j'ai couru prévenir M. le curé!... Oh! je vous l'ai dit, ce n'est pas un curé comme les autres! Il est parfait! Il ne s'occupe de rien, pas même de religion. Félix, mon grand, veux-tu le recevoir au bas de l'escalier? Il sera si flatté!

FÉLIX, *à M. Lepic.*

Faut-il le remmener?

MONSIEUR LEPIC

Laisse! (*A Henriette.*) Tu as besoin de ce monsieur?

HENRIETTE, *craintive.*

Sa présence même te serait désagréable?

MONSIEUR LEPIC

Oui, mais tu es libre!

MADAME LEPIC

Qu'est-ce que ça signifie, Henriette? Fermer la porte à M. le curé, quand je l'appelle de ta part!

MONSIEUR LEPIC

Tu es libre! Oh! je ne te donnerai pas ma malédiction; de moi, ça ne porterait pas!

HENRIETTE

Monsieur Paul, aidez-moi!

PAUL

Ça n'engage à rien!

HENRIETTE

Papa, toi, un esprit supérieur! ce ne serait qu'une simple politesse, rien de plus!

MONSIEUR LEPIC, *déjà exténué.*

Qu'il entre donc, comme chez lui!

FÉLIX

D'ailleurs, le voilà!

SCENE XIII

LES MEMES, LE CURE

LE CURÉ, *la main timide.*

Monsieur Lepic!... (*M. Lepic ne lui touche pas la main.*) Je ne fais qu'entrer et sortir; monsieur le maire, je viens d'apprendre, par Mme Lepic, la grande nouvelle et j'ai tenu à venir moi-même vous adresser, au père, et au premier magistrat de la commune, mes compliments respectueux.

MONSIEUR LEPIC

Vous êtes trop aimable. Ce n'était pas la peine de vous déranger.

LE CURÉ

Je passais! (*A Paul.*) Je vous félicite, monsieur! Vous épousez une jeune fille ornée de toutes les grâces, parée de toutes les vertus. Comme prêtre et comme ami, j'ai eu avec elle de longues causeries chrétiennes. Elle est ma fille spirituelle!

HENRIETTE, *s'inclinant, déjà reprise.*

Mon père!

FÉLIX

Moi, mon père, c'est papa. Mon pauvre vieux papa!

LE CURÉ

Je vous la confie, monsieur Paul, vous serez, j'en suis sûr, par votre intelligence et votre libéralisme

bien connus, digne de cette âme qui est d'élite, sous le rapport humain et sous le rapport divin.

PAUL, *gêné par le regard de M. Lepic.*

Je tâcherai, monsieur le curé!

MONSIEUR LEPIC

C'est déjà fait.

PAUL

Il n'est pas mal!

MONSIEUR LEPIC

Pas plus mal qu'un autre. Ils sont tous pareils!

MADAME LEPIC

Tante Bache, vous n'avez pas envie de pleurer, vous?

TANTE BACHE

Je m'épanouis! M. le curé a une voix qui pénètre et qui remue!

PAUL

C'est comique!

MONSIEUR LEPIC

Profitez-en!

MADELEINE

A quand la noce?

TANTE BACHE

Le plus tôt possible. Oh! oui! Ne les faites pas languir!

MADAME LEPIC, à *M. Lepic.*

Mon ami?

PAUL

Monsieur Lepic?

FÉLIX

Monsieur le maire?

MONSIEUR LEPIC

On pourrait fixer votre mariage et celui de ce

pauvre Jacquelou le même jour! La vieille Honorine serait fière!

FÉLIX

Oh! c'est une chic idée!

MADELEINE

Oh! que ce serait amusant!

MADAME LEPIC

Mais nous aurons, nous, un mariage de première classe! Où mettre l'autre?

LE CURÉ

Mon église est bien petite!

MONSIEUR LEPIC, *détaché, absent.*

Que M. le curé fixe donc votre mariage lui-même!

MADAME LEPIC

Oui, le mariage civil, ça ne compte pas.

FÉLIX

Pour la femme d'un maire, maman!

MADAME LEPIC

Je veux dire que ce n'est qu'une formalité, des paperasses, enfin, je veux dire...

LE CURÉ

Respect à la loi de votre pays, madame Lepic! Pour ma part, je propose le délai minimum, et, malgré la dureté des temps, je vous ferai cadeau d'un ban.

FÉLIX, *bas, à Madeleine.*

Ça coûte trois francs!

MADAME LEPIC

Il va de soi que la place de M. le curé est à la table d'honneur des invités.

FÉLIX

Il y sera!

LE CURÉ

Mme Lepic me gâte toujours! J'ai dû, ce matin,

interrompre mon jeûne pour ne pas laisser perdre ce merveilleux civet qu'elle a daigné me faire parvenir.

FÉLIX

Ah! oui! Le lièvre de papa qui avait tant réduit en cuisant!

MADAME LEPIC

M. le curé exagère et Félix manque de tact! Comme cadeau de retour, M. le maire ferait bien de rétablir la subvention de la commune à M. le curé... C'est accordé?

M Lepic la regarde fixement.

LE CURÉ

Oh! madame Lepic, je vous en supplie, pas de politique! Je sais que, par M. Lepic, l'argent qui se détourne de moi va aux pauvres.

FÉLIX

Pas trop longue! hein! la messe, monsieur le curé?

LE CURÉ, *agacé.*

Monsieur! s'il vous plaît?

PAUL

A cause de M. Lepic.

MONSIEUR LEPIC

Parlez pour vous! Ça ne me gêne pas! Je n'irai pas!

MADAME LEPIC

Ce jour-là, un franc-maçon saurait se tenir! M. le curé fera décemment les choses. Il sait son monde, comme M. Lepic. Il n'a que des délicatesses et il vient de me promettre une surprise. Après la messe, mon cher Paul, dans la sacristie, il vous récitera une allocution en vers de sa composition.

TANTE BACHE

Oh! des vers! On va se délecter. Un mariage d'artistes!

PAUL

Ah! monsieur le curé taquine la muse?

MONSIEUR LEPIC

Parbleu!

LE CURÉ

Oh! à ses heures!

FÉLIX

Et il a le temps!

LE CURÉ

Humble curé de campagne!...

MONSIEUR LEPIC

Ne faites pas le modeste! Il y a en vous l'étoffe d'un évêque!

LE CURÉ

Trop flatteur! (*Toutes ces dames s'inclinent déjà.*) Mais vous, monsieur le maire, je vous apprécie comme il convient! Par votre sagesse civique, la hauteur de vos idées et la rigidité de votre caractère, vous étiez digne de faire un excellent prêtre.

MADAME LEPIC

Il a raté sa vocation!

MADELEINE

Il sait pourtant bien son catéchisme!

MONSIEUR LEPIC

Un prêtre, peut-être, monsieur, mais pas un curé!

TANTE BACHE

Quelle belle journée! Comme elle finit bien!

PAUL

Tu n'as plus la frousse, ma tante? Ça finit par un mariage, comme dans les comédies de théâtre, mon cher beau-père!

MONSIEUR LEPIC

Oui, monsieur, ça finit... comme dans la vie... ça recommence. (*Au curé.*) Une fois de plus, monsieur, vous n'aviez qu'à paraître.

M. Lepic se couvre et s'éloigne suivi de Félix.

FÉLIX

Toujours comme papa!

Moment pénible, mais Mme *Lepic sauve la situation.*

SCENE XIV

LES MEMES, moins M. LEPIC et FELIX

MADAME LEPIC

M. Lepic va faire son petit tour de jardin. C'est son heure. Il ne se permettrait pas de fumer sa cigarette devant ces dames. Il reviendra. Il revient toujours. (*Elle pousse le fauteuil à M. le curé.*) Monsieur le curé! le fauteuil de M. Lepic! (*M. le curé s'installe ; elle offre une chaise à tante Bache.*) Vous devez être fatiguée?... Assieds-toi donc, Madeleine!... Annette, servez le goûter!... Mes enfants! votre mère est heureuse! Cher Paul, embrassez notre Henriette, M. le curé vous bénira. Embrassez-la, allez! Vous ne l'embrasserez jamais autant que M. Lepic m'a embrassée.

RIDEAU

Huit Jours à la Campagne

PERSONNAGES

MAMAN PERRIER, 67 ans.
MADAME PERRIER, sa bru, 40 ans.
MARIE PERRIER, sa petite-fille, 16 ans.
GEORGES RIGAL, 27 ans.

La scène se passe dans un village de l'Yonne.

Une petite cour sèche, un banc, une chaise en fer. — Au fond, sur la rue, une grille à barreaux verts, sans ornement. — A droite, la façade d'une maison de village bourgeoise, blanche et presque neuve. Il faut monter trois marches. — A gauche, une bordure de buis sépare la cour du jardin.

SCENE PREMIERE

GEORGES, MAMAN PERRIER

Georges Rigal paraît à la grille. Complet de voyageur ; une petite valise ; l'air heureux et parisien. Il cherche vainement une sonnette. Il ouvre la grille et entre.

GEORGES

Pas de sonnette! C'eſt bien campagne! On entre comme chez soi... Personne!... charmant... Quelqu'un, s'il vous plaît?

Maman Perrier arrive lentement du jardin ; elle eſt vieille, petite, droite, maigre, soupçonneuse.

GEORGES

Bonjour, madame. (*Maman Perrier ne répond pas.*) C'eſt bien ici la maison de M. Maurice Perrier?

MAMAN PERRIER

Non, monsieur.

GEORGES

Pardon, madame. Je croyais...

MAMAN PERRIER

C'est la mienne.

GEORGES

On m'avait dit, dans le village, que c'était la maison de M. Maurice Perrier.

Il va s'éloigner.

MAMAN PERRIER

Elle sera peut-être à Maurice, quand je serai morte, mais, pour le moment, elle est à moi.

GEORGES

Ah! Elle est à vous... Bien, madame.

MAMAN PERRIER

Et moi, je suis la grand'mère de Maurice.

GEORGES

Oh! Madame!... Je voulais dire: c'est bien ici, chez sa grand'mère, que demeure M. Maurice Perrier?

MAMAN PERRIER

Oui, monsieur, il y demeure, pendant ses vacances. Et il n'est pas près d'avoir un domicile à lui.

GEORGES

Moi, je suis Georges Rigal.

MAMAN PERRIER

Plaît-il?

GEORGES

L'ami de Maurice.

MAMAN PERRIER

Quel ami?

GEORGES

Celui que vous attendez.

MAMAN PERRIER

Nous n'attendons personne.

GEORGES

N'auriez-vous point reçu ma lettre?

MAMAN PERRIER

Votre lettre?

GEORGES

Celle que je vous ai écrite hier, de Paris.

MAMAN PERRIER

Vous m'avez écrit une lettre à moi?

GEORGES

Non, madame, à Maurice.

MAMAN PERRIER

Je ne m'occupe pas des lettres de Maurice; c'est possible qu'il ait reçu quelque chose; je vais demander.

Elle entre à la maison.

SCENE II

GEORGES

GEORGES, *seul.*

Quel type remarquable de vieille paysanne! Naturelle, point gâtée par les usages du monde. Je croyais qu'on était prévenu, mais tant mieux! j'arrive à l'improviste. Je ne dérange personne, c'est plus drôle. (*Il renifle.*) Ça sent l'herbe à plein nez! Oh! la coquette maison! Il ne lui manque qu'un peu de mousse, de lierre. Mon rêve pour mes vieux jours!

SCENE III

MAMAN PERRIER, MADAME PERRIER, GEORGES

MAMAN PERRIER, *elle amène Mme Perrier.*

Voilà ma bru.

GEORGES

Madame, je suis enchanté de faire votre connaissance. C'est bien à la mère de Maurice Perrier que j'ai l'honneur...

MADAME PERRIER

Oui, monsieur.

MAMAN PERRIER

Je vous le dis.

MADAME PERRIER, *aussi étonnée que maman Perrier, mais polie.*

Nous avons reçu, en effet, monsieur, cette lettre pour Maurice.

GEORGES

C'est la mienne, madame; je reconnais mon écriture, l'enveloppe et le timbre... j'annonçais dans cette lettre mon arrivée.

MADAME PERRIER

Maurice est sorti ce matin, avant le passage du facteur. Il n'a donc point lu votre lettre, et je ne l'ai pas décachetée; je l'avais mise dans ma poche. Tenez, monsieur.

GEORGES

Vous pouvez la lire, madame.

MADAME PERRIER

C'est inutile, monsieur, puisque vous voilà.

GEORGES, *prenant la lettre.*

Elle ne renferme aucun secret, madame; j'écrivais à Maurice. (*Il pose sa valise sur le banc, ouvre la lettre et lit* :) " Cher ami, mon congé m'est accordé. Il y a si longtemps que tu me retiens et que je te promets ces huit jours...

MAMAN PERRIER

Huit jours!

MADAME PERRIER, *d'un ton insignifiant, pour réparer.*

Huit jours.

GEORGES

J'ai mis *huit jours*, pour mettre un chiffre, mais je resterai autant que je voudrai, autant que Maurice voudra, autant que vous voudrez, mesdames... (*Il continue de lire la lettre.*) " J'arriverai demain matin jeudi (c'est aujourd'hui, vous voyez si je suis exact!) par le premier train; je me fais une joie de bavarder avec toi et de connaître enfin madame ta mère et mademoiselle ta sœur... "

MAMAN PERRIER

Et la grand'mère, on n'en parle pas?

GEORGES

Oh! madame.

MAMAN PERRIER

Elle ne compte plus!

GEORGES

Pouvez-vous dire, madame?

MAMAN PERRIER

Maurice, je parie, m'a déjà donnée à tuer.

GEORGES

Non, madame.

MAMAN PERRIER

Ça ne m'étonnerait pas de lui. Vous ne saviez peut-être pas seulement que j'existe?

GEORGES

Oh! madame, je sais... je sais de quelle affection Maurice vous aime. Je vous ai oubliée par étourderie. Excusez-moi.

MADAME PERRIER, *arrangeante.*

D'ailleurs, à quoi ça sert d'écrire des longues lettres qui n'en finissent plus, quand on va se voir?

GEORGES

N'est-ce pas, madame? Vous avez bien raison. (*Silence.*) Je reprends donc ma lettre.

Il met la lettre dans son portefeuille et laisse tomber une dépêche.

MADAME PERRIER

Vous laissez tomber quelque chose.

GEORGES, *il ramasse la dépêche.*

Merci, madame, ce n'est qu'une vieille dépêche bonne à déchirer.

Il la met dans son indicateur.

MADAME PERRIER

Comme je suis ennuyée que Maurice soit sorti! mais cela ne fait rien, monsieur, donnez-vous la peine...

Elle désigne la porte de la maison.

GEORGES

Rentrera-t-il bientôt, madame?

MADAME PERRIER

Ah oui! sans doute.

MAMAN PERRIER

Est-ce qu'on sait, avec lui?

MADAME PERRIER

J'espère qu'il ne tardera pas. C'est un fait exprès. Maurice ne sort jamais le matin. Et, pour une fois que vous venez, il s'en va. Il doit courir les champs. Voulez-vous qu'on le cherche?

GEORGES

J'attendrai un peu en votre compagnie, mesdames; et s'il tarde trop, j'irai au devant de lui; cela me promènera, je verrai votre pays, qui m'a paru très joli, mesdames, sans flatterie.

MAMAN PERRIER

Il est joli comme tous les pays.

GEORGES

Madame, j'ai beaucoup voyagé et j'en ai rarement vu de plus plaisant.

MADAME PERRIER

Il faudrait le juger par un beau soleil. Ce temps gris le désavantage; il a même plu cette nuit, dites, maman.

MAMAN PERRIER

Il n'a pas plu assez.

MADAME PERRIER

Qu'est-ce qu'il vous faut?

MAMAN PERRIER

Il me faut de la pluie... Je n'appelle pas ça pleuvoir. Le jardin meurt de soif. Après une sécheresse de trois mois, cette petite ondée lui mouille à peine la peau.

GEORGES

C'est étonnant, madame, car il a plu très fort, jusqu'à notre arrivée en gare. Je craignais même de recevoir l'averse sur le dos.

MAMAN PERRIER

Les pays d'où vous venez ont de la chance. Tout pour les autres, rien pour nous.

GEORGES

Votre tour viendra, madame; après le beau temps, la pluie.

MADAME PERRIER

Mais, j'y songe, personne ne vous attendait à la gare.

GEORGES

Il y avait le chef de gare, et puis c'est si proche. D'ailleurs, quoi de plus agréable que ce voyage? On s'endort à Paris, on se réveille dans un pays inconnu, à une heure matinale. On est seul, libre.

On a laissé là-bas les soucis quotidiens. On se croit une vie nouvelle et l'on se sent fier de se lever avec le soleil.

MAMAN PERRIER

Il eﬆ frais, le soleil, aujourd'hui.

GEORGES

Oh! madame, qu'importe un nuage de plus ou de moins à la campagne?

MADAME PERRIER

Je ne vous ai même pas entendu ouvrir la grille.

GEORGES

En effet, comme c'eﬆ nature! Il n'y a pas de sonnette à votre grille.

MAMAN PERRIER

Si fait, il y en a une, elle eﬆ chez le serrurier.

MADAME PERRIER

Il ne finit plus de la réparer.

MAMAN PERRIER

Sans moi, le monsieur prenait racine dehors; j'étais dans le jardin; je désherbais les carottes; j'entends appeler; je lève la tête et qu'eﬆ-ce que je vois? Je vois le monsieur planté là, avec son colis.

GEORGES

Ah! j'ai dû vous surprendre.

MAMAN PERRIER

Oui.

GEORGES

C'eﬆ bien plus drôle. (*Il rit tout seul.*)

MADAME PERRIER

Et ce Maurice qui ne revient pas! Entrez donc vous reposer, monsieur, vous asseoir.

GEORGES, *qui commence à être gêné.*

Oh! merci, madame, je ne suis pas fatigué.

MAMAN PERRIER

Monsieur s'eſt assis tout son content dans le train.

MADAME PERRIER

Mais il a peut-être besoin de se passer de l'eau sur la figure?

GEORGES

Volontiers, madame, quoique à la campagne... (*Fausse entrée.*)

MAMAN PERRIER

Alors, monsieur déjeune?

MADAME PERRIER

Naturellement. Croyez-vous qu'il aura fait cinquante lieues pour nous dire bonjour et repartir sans prendre quelque chose?

GEORGES

Madame, vous êtes mille fois trop obligeante. Surtout, que je ne vous dérange pas!

MADAME PERRIER

Et quand vous nous gêneriez!

MAMAN PERRIER

Sommes-nous des sauvages?

MADAME PERRIER

Mais, vous savez, il y aura ce qu'il y aura.

GEORGES

Et que faut-il de plus, madame? Je me régalerai d'œufs à la coque et de fromage à la crème.

MAMAN PERRIER

Si vous comptez là-dessus, mon pauvre monsieur, vous vous brosserez le ventre; il ne suffit pas de dire: Amen! pour qu'une poule ponde et que le lait se mette à cailler.

GEORGES

J'ai bon appétit, je mangerai de la viande; elle

doit être de première qualité dans cette contrée; j'ai vu, par vos prairies, des troupeaux de bœufs magnifiques.

MAMAN PERRIER

Oui, mais on ne les tient pas, et, d'ailleurs, les bœufs magnifiques, comme vous dites, on les envoie à Paris. Notre boucher ne garde que les vieilles vaches, et encore il ne tue que le samedi; nous aurons de la veine s'il lui reste un morceau présentable.

GEORGES

Ne vous tourmentez pas, je vous prie. A la fortune du pot! Maurice m'a tant parlé de vous que je m'imagine déjà être de la famille.

MAMAN PERRIER

C'est curieux, il ne nous parle jamais de vous.

MADAME PERRIER

Oh! si maman.

MAMAN PERRIER

Non, non.

MADAME PERRIER

Si, quelquefois. Monsieur étudie sa médecine, comme Maurice.

GEORGES

C'est-à-dire, madame, que je suis plutôt clerc de notaire! Oh! cela se vaut, nous avons fait les mêmes classes. J'ai connu Maurice au lycée Charlemagne; je l'ai perdu de vue, puis je l'ai retrouvé, un soir d'automne, à la musique du Luxembourg. Nous nous voyons fréquemment et nous nous aimons beaucoup.

MADAME PERRIER

Oui, oui, je me souviens.

MAMAN PERRIER

Moi, je ne me souviens pas.

MADAME PERRIER

Vous vous rappelez, maman, que Maurice nous disait...

MAMAN PERRIER

Je ne me rappelle rien du tout. D'ailleurs, Maurice ne nous parle ni de ce monsieur, ni d'un autre; il ne desserre pas les dents.

MADAME PERRIER

Il est de sa nature peu bavard et il n'a guère de distractions dans ce pays. Mais ses études nous coûtent si cher qu'il nous est impossible de le faire voyager pendant ses vacances.

GEORGES

Madame, je vous assure que Maurice ne s'ennuie pas auprès de vous.

MAMAN PERRIER

Il ne manquerait plus que ça.

GEORGES

Il me disait en m'invitant: " Tu verras comme on s'amuse chez moi." (*A maman Perrier.*) Chez vous, madame. " D'abord, nous parcourrons nos propriétés... "

MAMAN PERRIER

Ses propriétés!

GEORGES

Les vôtres, bien entendu, madame.

MAMAN PERRIER

Quelles propriétés? Cette bicoque et deux ou trois mouchoirs de terre autour? J'ai soixante-sept ans, monsieur!...

GEORGES

Vous ne les paraissez pas, madame.

MAMAN PERRIER

Oh! mon âge ne me fait pas honte; ne devient pas vieille qui veut! J'ai soixante-sept ans sonnés, monsieur, j'ai toujours vécu de mon travail et je travaille encore pour n'être à la charge de personne et pour reculer le plus possible l'époque où ces gaspillages de Maurice nous mettront sur la paille. Si monsieur se croit chez des gens riches, il s'abuse.

GEORGES

Madame, je me crois chez de braves gens, et ça me suffit.

MAMAN PERRIER

Maurice est un vantard et un orgueilleux. La mort de son père a été un grand malheur. (*Georges s'incline.*) Ses propriétés! il en a, de l'aplomb!

GEORGES

Il n'a fait qu'exagérer un peu, et c'est bien naturel. Nous sommes tous fiers de notre village et moi-même, qui suis né à Paris, je m'en vante; mais calmez-vous, madame, il ne me faut pas tant de terrain à parcourir; au contraire, je déteste la marche, j'ai horreur de la chasse.

MAMAN PERRIER

Ça se trouve bien, toutes les chasses du pays sont gardées.

GEORGES

Je me contenterai d'aller m'asseoir avec une ligne au bord de la rivière.

MADAME PERRIER

C'est une belle promenade.

MAMAN PERRIER

Oui, il y a une trotte.

GEORGES

Elle est loin, la rivière?

MADAME PERRIER

Oh! tout près.

MAMAN PERRIER

Tout près, à neuf kilomètres.

GEORGES

Je n'en aurai, madame, que plus de plaisir à m'asseoir.

Marie Perrier entre par la grille.

SCENE IV

LES MEMES, MARIE

MADAME PERRIER

Voici ma fille, monsieur, qui revient de chez l'institutrice.

GEORGES

Mademoiselle, mademoiselle .. Marie, n'est-ce pas?

MAMAN PERRIER

Qu'est-ce que tu attends? Monsieur t'interroge, réponds, au lieu de te cacher derrière mes jupes.

MARIE

Oui, grand'mère; oui, monsieur.

MAMAN PERRIER

Oui, quoi? Monsieur te demande si tu t'appelles Marie. T'appelles-tu Marie ou Jacquotte?

MARIE

Marie.

GEORGES

Je le savais, mademoiselle, je vous connaissais par votre petit nom. Mon ami Maurice ne fait que me parler de vous.

MADAME PERRIER

Tu ne l'as pas aperçu, ton frère?

MARIE

Non, maman.

MADAME PERRIER

Où diable peut-il être?

MARIE

Je n'en sais rien, je rentre tout droit de l'école.

GEORGES

Vous terminerez prochainement vos études, mademoiselle; ça manque de charme, hein?

MARIE

J'aime mieux aller chez mademoiselle Moreau...

MADAME PERRIER

C'est son institutrice.

MARIE

...Que de rester à la maison du matin au soir.

GEORGES

Je vous comprends, mademoiselle.

MADAME PERRIER

Elle dit ça, parce qu'à la maison elle aide au ménage.

MAMAN PERRIER

Et mademoiselle trouve que c'est dur.

MARIE

Dame! on me fait laver les assiettes.

MAMAN PERRIER

Et ça gâte tes mains fines. Ne faut-il pas que tu travailles comme tout le monde? Te figures-tu, toi aussi, comme le monsieur, que nous sommes riches et qu'on te donnera une dot?

MARIE

Je n'en ai pas besoin.

MAMAN PERRIER

Oui-dà! On t'épousera pour tes beaux yeux?

MARIE

D'abord, moi, je ne me marierai jamais.

GEORGES

Oh! mademoiselle! Ce serait un crime.

MAMAN PERRIER

Tu feras comme les autres, petite prétentieuse! Tu te marieras si tu peux, si on te demande.

GEORGES

Oh! madame! il ne tiendra qu'à elle.

MAMAN PERRIER

Je te conseille de te fourrer en tête des idées saugrenues; fais-moi plutôt le plaisir d'aller dans ta chambre et de commencer tes devoirs.

GEORGES

Madame, je réclame pour elle un jour de congé, en mon honneur.

MAMAN PERRIER

Ça n'en vaut pas la peine, allez! Si je vous prenais au mot, vous seriez vite embarrassé d'elle. (*Elle rentre à la maison et s'arrête sur la troisième marche de l'escalier, d'où elle domine.*)

GEORGES

Je proteste, madame, je proteste; n'en croyez rien, mademoiselle.

MADAME PERRIER

Ecoute, petite, va faire tes devoirs, et si tu es sage, je te donnerai la permission de l'après-midi; allons, va, moi je m'occuperai du déjeuner. Entrez-vous, monsieur?

GEORGES, *fixé.*

Oh! merci, madame; réflexion faite, je préfère attendre Maurice dehors, respirer l'air pur.

MAMAN PERRIER, *du haut de l'escalier.*

Monsieur n'est pas venu pour étouffer dans les maisons.

GEORGES

Je ferai le tour du jardin.

MAMAN PERRIER

Ce ne sera pas long.

GEORGES

Ensuite j'irai, en me promenant, à la recherche de Maurice.

MADAME PERRIER

Vous le rencontrerez sans doute par là.

GEORGES

Par là?

MADAME PERRIER

Oui, à droite, du côté du château.

MAMAN PERRIER

Ou par là.

GEORGES

Par là?

MAMAN PERRIER

Oui, à gauche, du côté du moulin.

GEORGES

Bien; merci, madame.

MAMAN PERRIER

Oh! vous le trouverez; il n'est pas perdu.

MADAME PERRIER

A tout à l'heure, monsieur; vous permettez?

GEORGES

Faites, mesdames.

Les trois dames rentrent.

SCENE V

GEORGES, seul

GEORGES

Faites donc, mesdames, vous êtes chez vous — et je ne peux pas en dire autant. (*Il pousse un fort soupir et s'assied sur la chaise de fer.*) Quelle cordialité! On dirait presque que je les gêne! (*Il regarde la maison.*) Ah! mesdames, je n'ai pas la prétention d'avoir le flair d'un chien, mais à la manière dont vous m'avez reçu, je devine que vous êtes de première force au jeu de quilles. Ce sera folâtre, huit jours dans votre société. Heureusement, j'ai eu la précaution d'apporter l'indicateur, le plus récréatif de tous les livres, et le plus nécessaire quand on ne se propose pas de moisir dans une villégiature. (*Il tire son indicateur de sa poche et, le dos tourné à la maison, il le feuillette.*) Huit jours ici! La vénérable grand'mère a raison; c'est un farceur, mon ami Maurice. Depuis quatre ou cinq ans, il me tanne pour que j'aille le voir à sa campagne : " Viens, viens donc, me dit-il, c'est à deux pas (des pas de cent kilomètres chacun); je te présenterai à ma chère famille qui te recevra comme mon frère, à ma bonne vieille grand'mère, à ma mère qui est la meilleure des femmes et à ma gentille petite sœur. " Cinq années de suite, je refuse énergiquement. J'invente des prétextes stupides qui, d'ailleurs (j'aurais dû le remarquer), prennent tous; à la fin, brusquement, par caprice, comme personne n'y pense plus, je me décide, je m'annonce, je passe en wagon une mauvaise nuit, coûteuse, car j'ai pris une première pour avoir l'air chic en tombant du train dans les bras de mes futurs amis, et j'arrive. Il n'y

a pas un chat à la gare, et Maurice n'est même pas chez lui. Il n'y est pas, mais la bonne vieille grand'-mère y est; elle y est la meilleure des mères; elle y est la gentille sœur. Pauvre petite! au fond, elle l'est peut-être, gentille, mais il faudrait du temps pour le savoir, et je crois que je n'aurai pas le temps.

SCENE VI

GEORGES, MARIE

GEORGES, *Marie sort de la cuisine et vient à lui ; il se lève.*

Mademoiselle...

MARIE

Monsieur, c'est ma grand'mère qui m'envoie vous demander lequel vous aimez le mieux, le pain rassis ou le pain frais?

GEORGES

Votre grand'mère, mademoiselle? elle est d'une prévenance... Je n'ai pas peur du pain frais.

MARIE

Il n'y a que du pain rassis à la maison.

GEORGES

Justement, je le préfère.

MARIE

Mais le boulanger est au bout de la rue.

GEORGES

Voulez-vous que j'y aille, mademoiselle?

MARIE

Oh! monsieur!

GEORGES

Je plaisante, mademoiselle; à la campagne j'aime tous les pains; je mangerais du pain de chènevis; je suis si heureux de voir des arbres et des champs,

de voir Maurice et de vous voir, mademoiselle. (*Silence de Marie.*) Maurice a une sœur charmante, mademoiselle. Je me permets de dire que j'ai pour elle, depuis longtemps déjà, une vive sympathie. (*Silence de Marie.*) C'est singulier, mademoiselle, je trouve que vous avez quelque chose de votre grand'-mère.

MARIE

Moi?

GEORGES

Oui, là, au bas du visage.

MARIE

Je ne suis pas aussi vieille.

GEORGES

Je m'en doutais mademoiselle; vous avez même une dizaine d'années de moins que Maurice. Vous avez seize ou dix-sept ans, plutôt seize.

MARIE

Je les aurai à la Saint-Martin.

GEORGES

A la Saint-Martin, c'est parfait. Vous voyez que Maurice me tient au courant; je sais aussi que vous vous entendez fort bien avec lui.

MARIE

Des fois il me taquine.

GEORGES

Oh! le vilain! mais vous avez bon caractère?

MARIE

Je ne sais pas.

GEORGES

Moi je le sais, Maurice me l'a dit.

MARIE

Il n'en sait rien; il ne me voit presque jamais.

GEORGES

Sans doute, mademoiselle. Cependant il ne connaît pas sa sœur que de réputation. Il passe ses congés avec vous. Il fait de vous sa camarade. Quand il s'occupe de photographie, par exemple, vous l'aidez.

MARIE

Il n'y a pas de danger qu'il me laisse toucher à ses affaires. Il est bien trop regardant.

GEORGES

Vous vous promenez ensemble, vous faites de la bicyclette?

MARIE

Oh! non, monsieur!

GEORGES

Je vous assure, mademoiselle, qu'aujourd'hui les jeunes filles les mieux élevées, les jeunes filles du meilleur monde, roulent sur tous les chemins à bicyclette.

MARIE

Il faut d'abord en avoir une.

GEORGES

C'est juste, mademoiselle. Demandez-en une à votre grand'mère.

MARIE

Elle me recevrait bien.

GEORGES

Et Maurice? Il a peut-être des économies; voulez-vous que j'en parle à Maurice?

MARIE

Oh! monsieur!

GEORGES

Oui ou non?

MARIE

Monsieur!

GEORGES

Je lui en parlerai. Qu'est-ce que je risque? Je vous répète qu'il a une vraie tendresse pour sa sœur. D'ailleurs ne vous comble-t-il pas de cadeaux à votre fête, à votre anniversaire? Tenez, voulez-vous que je vous dise ce qu'il vous a envoyé la dernière fois?

MARIE

Le Beau Danube bleu.

GEORGES

Je le savais. Il me dit tout. Vous êtes une musicienne très distinguée au piano.

MARIE

Oh! guère, monsieur.

GEORGES

Vous devez jouer *Le Beau Danube bleu* à ravir.

MARIE

Je ne l'ai pas encore déchiffré.

GEORGES

Je ne vous le reproche pas, mademoiselle; je dis cela pour montrer que Maurice ne me cache rien de ce qui vous concerne. Il m'intéresse à votre vie et même... vous savez que Maurice est un faiseur de projets; il me les communique tous; c'est si doux de s'épancher. Il en caresse un, entre autres, qui vous étonnerait peut-être. Oh! un projet vague, mais réalisable, et, pour ma part, à première vue, je souhaite qu'il se réalise; mais je n'ai pas encore le droit de vous le confier, vous êtes trop jeune, nous sommes trop jeunes... Plus tard, plus tard... c'est un secret entre Maurice et moi; ne cherchez pas, mademoiselle, vous ne devineriez pas.

MARIE

Ça m'eſt égal.

GEORGES

Et à moi donc!... c'eſt effrayant, mademoiselle, plus on vous regarde, plus vous ressemblez à votre grand'mère.

MARIE

Alors je peux lui dire que vous aimez le pain rassis.

GEORGES

Mademoiselle, je vous en serai très obligé.

SCENE VII

GEORGES, puis MADAME PERRIER et MARIE, puis MAMAN PERRIER

GEORGES, *seul.*

Décidément, ça ne finira pas par un mariage; je n'ai plus rien à faire ici. Allons! il faut être philosophe, quand on ne peut pas faire autrement. (*Il reprend l'indicateur, y trouve la dépêche et, après une courte hésitation, il va vers la grille.*) Qui demandez-vous?... Georges Rigal!... C'eſt moi, mon brave homme... Une dépêche!... Oui, oui, Georges Rigal, chez Maurice Perrier... C'eſt bien ça... Donnez vite, merci, merci... (*A Mme Perrier, attirée par le bruit.*) C'eſt une dépêche qu'on apporte à l'inſtant.

MADAME PERRIER

Pour nous?... Ah! mon Dieu!

GEORGES

Pour moi, madame. " Georges Rigal, chez Maurice Perrier. "

MADAME PERRIER

Oh! que j'ai eu peur.

GEORGES, *lisant la dépêche.*

Oh! mâtin de mâtin! Quel ennui. Croyez-vous que j'ai de la déveine? On me rappelle à Paris. " Revenez tout de suite, sans faute. Signé : Tabuteau. " C'est le patron de mon étude.

MADAME PERRIER

Que dites-vous là?

GEORGES

Lisez, madame. (*Mme Perrier tend la main, Georges ne donne pas la dépêche et il lit.*) " Revenez tout de suite, sans faute. Affaire urgente. "

MADAME PERRIER

Eh bien?

GEORGES

Eh bien! Je n'ai qu'à filer.

MADAME PERRIER

Quoi? Vous allez partir?

GEORGES

Il le faut, madame.

MADAME PERRIER

Mais demain.

GEORGES

Aujourd'hui, madame; l'ordre est formel et maître Tabuteau ne badine pas.

MADAME PERRIER

Aujourd'hui?... Ce soir.

GEORGES

Tout de suite, madame. Hélas! tout de suite, s'il y a un train.

MADAME PERRIER

Il n'y en a qu'un, celui de onze heures.

GEORGES

Je le prends.

MADAME PERRIER

Quoi? Vous partiriez dans une demi-heure? C'est fou.

GEORGES

Oh! madame! vous ne connaissez pas maître Tabuteau. Il est terrible.

MADAME PERRIER

Par exemple! Voilà un tour! Maman! Hep! hep! maman! (*Maman Perrier paraît sur l'escalier.*) C'est monsieur qui veut partir à présent.

MAMAN PERRIER

Vrai?

MADAME PERRIER

Il vient de recevoir une dépêche.

GEORGES

Lisez, madame.

MAMAN PERRIER

Oh! je m'en rapporte.

GEORGES

On me rappelle à l'étude immédiatement.

MADAME PERRIER

Pour une affaire urgente, dit-il. Hein! croyez-vous, maman? comme c'est fâcheux!

MAMAN PERRIER, *revirement.*

Que voulez-vous, ma fille, les affaires sont les affaires. Je suppose que ce monsieur connaît les siennes mieux que vous.

MADAME PERRIER

Sans doute, et je serais désolée s'il se gênait à cause de nous. Mais partir si vite! Voyons, réfléchissez encore, monsieur; télégraphiez à votre patron.

GEORGES

Impossible, madame, je me fourrerais dans de beaux draps.

MAMAN PERRIER

Nous n'insistons plus. A la bonne heure! Voilà un garçon sérieux. Ah! si Maurice était comme lui!

GEORGES

Je n'ai aucun mérite, madame, mettez-vous à ma place.

MAMAN PERRIER

J'approuve votre conduite et votre modestie, monsieur, et je souhaite que Maurice vous ressemble.

GEORGES

Madame, vous me faites rougir.

MADAME PERRIER

Moi, je n'en reviens pas.

GEORGES

Je n'en revenais pas non plus quand l'homme m'a remis la dépêche.

MADAME PERRIER

L'homme? Quel homme? D'habitude, c'est une femme qui les porte, la vieille Honorine.

MAMAN PERRIER, *toujours sur son escalier.*

La vieille Honorine est malade.

MADAME PERRIER

Ah! au moins, prenez un autre train que celui d'onze heures.

MAMAN PERRIER

C'est le plus rapide.

MADAME PERRIER

Mais il passe dans trois quarts d'heure. Où déjeunerez-vous? Je n'ai plus le temps de préparer à déjeuner.

GEORGES

Je déjeunerai en route, à quelque buffet.

MAMAN PERRIER

A Laroche.

MADAME PERRIER

Il n'y eśt pas, à Laroche.

MAMAN PERRIER

Qu'il emporte de quoi manger. Un morceau de pain avec quelque chose. Il y a toujours dans le placard de la cuisine des œufs, du fromage.

MADAME PERRIER

Va voir, Marie; tu feras un petit paquet. (*Elle pousse Marie dans la maison.*)

GEORGES, *à part.*

Elles m'attendrissent. Il suffit de savoir les prendre.

MAMAN PERRIER

De mon côté, je me sens assez de force dans mes vieilles jambes pour grimper à l'échelle et vous attraper deux ou trois cerises.

GEORGES

Des cerises? ne faites pas cela, madame!

MAMAN PERRIER

C'eśt pour la soif. Elles vous ôteront le goût de la poussière et vous feront bonne bouche.

GEORGES

Madame, je vous en prie, ne montez pas sur une échelle à votre âge; je ne souffrirai point que vous vous exposiez. Je me reprocherais toute ma vie un accident.

MAMAN PERRIER

N'ayez pas peur, mon cher petit monsieur, l'échelle eśt solide. (*Elle va au jardin.*)

MADAME PERRIER

Et l'arbre n'eśt pas bien haut. Nous sommes

navrées, monsieur, et que diront vos parents?

GEORGES

Rien du tout, madame.

MADAME PERRIER

Vous leur donnerez une mauvaise opinion de nous; ils croiront que vous aviez hâte de nous quitter.

GEORGES

Soyez tranquille, madame, je réponds d'eux.

MADAME PERRIER

Vous êtes indulgent.

GEORGES

Je suis orphelin.

MADAME PERRIER

Oh!... monsieur! moi qui espérais vous garder longtemps, j'arrangeais votre chambre. J'avais cueilli des fleurs. Marie! Marie!

MARIE, *à une fenêtre.*

Quoi, maman?

MADAME PERRIER

Tu sais, les fleurs qui trempent dans un pot sur la cheminée?

MARIE

Sur la cheminée de ta chambre? oui, maman.

MADAME PERRIER

Je les destinais à M. Georges. Ficelle-les donc et descends-les.

GEORGES

Oh! madame, quelle attention délicate! mais je déteste me charger...

MADAME PERRIER

Ce n'est pas lourd. Les Parisiens aiment tant revenir de la campagne avec des bouquets.

GEORGES

Je suis confus, madame; je mets toute votre maison sens dessus dessous.

MAMAN PERRIER *revient.*

Tenez, monsieur, voilà une poignée de belles cerises.

GEORGES

Au moins, je ne serai pas venu pour des prunes.

MAMAN PERRIER

Elles sont mûres et juteuses, quoiqu'on les appelle des cerises aigres.

GEORGES

Merci, madame; en les suçant, je penserai à vous, mais l'heure approche, mesdames, souffrez que je me retire.

MADAME PERRIER

Oh! déjà? Mon Dieu! Seigneur!

MAMAN PERRIER

Ne vous pressez pas, vous avez votre temps. L'heure du départ une fois bien fixée, nous ne plaisantons plus avec nos invités et nous n'avons jamais fait manquer le train à personne.

GEORGES

D'ailleurs, j'ai mon billet; j'avais pris un aller et retour.

MAMAN PERRIER

C'est commode pour s'en retourner.

GEORGES

Il est valable huit jours, mais qui vaut le plus, vaut le moins.

MARIE, *revenant.*

Voici, monsieur, le petit paquet de fleurs.

GEORGES

Merci, mademoiselle. C'est bien tout, mesdames.

MAMAN PERRIER

Et votre valise, sur le banc.

GEORGES

Merci, madame. (*Il tient les cerises d'une main, les fleurs de l'autre et, pour prendre la valise, il veut mettre le petit paquet à sa bouche.*) Oh! le petit paquet sent bon comme les fleurs.

MARIE

C'est peut-être le fromage, monsieur.

GEORGES

Vous me diriez que c'est autre chose que je refuserais de vous croire, mais c'est très agréable après un bon repas... Voulez-vous me permettre, mademoiselle, au nom de ma vieille amitié pour votre frère, de vous embrasser?

MAMAN PERRIER

Pardi, si elle permet!

MARIE

Comme vous voudrez, monsieur.

GEORGES

J'y tiens énormément, mademoiselle. (*Il ne l'embrasse pas.*) Et maintenant, mesdames, après cette bonne causerie, il ne me reste plus qu'à vous exprimer ma vive gratitude, à vous remercier chaleureusement de votre inoubliable accueil.

MADAME PERRIER

De rien, de rien.

GEORGES

Si, si, au contraire, de beaucoup.

MAMAN PERRIER

On fait ce qu'on peut.

GEORGES

Je suis profondément touché. Transmettez, je vous prie, mes amitiés et mes félicitations à Mau-

rice; dites-lui de ma part qu'il possède une famille modèle.

MAMAN PERRIER

Nous n'y manquerons pas.

GEORGES

Qu'elle m'a tout à fait conquis.

MADAME PERRIER

Que va-t-il dire? Il sera furieux.

MAMAN PERRIER

Il n'avait qu'à être là.

GEORGES

Ça lui apprendra et à moi aussi.

MAMAN PERRIER

Vous êtes capable de le rencontrer d'ici la gare.

GEORGES

Je n'ai plus d'espoir.

MADAME PERRIER

Vous savez le chemin?

GEORGES

Je n'ai pas encore eu le temps de l'oublier. Adieu, mesdames.

MAMAN PERRIER

Vous n'avez qu'à suivre tout droit l'allée des acacias.

GEORGES

Je sais, madame; il y a un fil télégraphique pour se guider.

MADAME PERRIER

Au revoir; vous nous reviendrez, j'espère.

GEORGES

Plus tôt peut-être que vous ne pensez.

MADAME PERRIER

Mais que cette fois, ça vaille la peine.

GEORGES

Oh! pas seulement pour huit jours. Je m'installerai jusqu'à ce que vous me flanquiez à la porte.

MAMAN PERRIER, *agitant son vieux mouchoir de grand'mère.*

C'est ça!

TOUS ENSEMBLE

C'est ça, c'est ça!

RIDEAU

Le Cousin de Rose

PERSONNAGES

JACQUES, 30 ans.
POLYTE, 50 ans.
MORIN, 45 ans.
BARGETTE, 38 ans.
ROSE, 37 ans.

Au village. Unique pièce de la maison. — Table au milieu. Chaises de paille. — Porte à gauche sur la rue. Bassine, cuivres et seaux, horloge à gauche. — Un escalier à gauche, au fond, monte au grenier. — Fenêtre, arche a pain, et vaste cheminée à droite. — Grands lits au fond, avec rideaux de poulangis. — Porte vitrée entre deux lits, pour aller au jardin.
Sept heures du soir. — Beau temps.

SCENE PREMIERE

ROSE, BARGETTE

Rose, à la cheminée, met de l'eau sur le feu. Bargette paraît à la porte de la rue ; d'abord elle ne dit rien, narquoise, puis.

BARGETTE, *de la porte.*

Bonjour !

ROSE, *penchée sur sa marmite, sans se redresser.*

Tiens ! Bargette !

BARGETTE

Qu'est-ce que tu fais ?

ROSE

Ma soupe.

BARGETTE

Déjà !

ROSE, *coup d'œil à l'horloge.*

Je commence. Je mets l'eau sur le feu. Entre donc !

BARGETTE

Je passais. Je n'ai guère le temps.

ROSE

Tu courais?

BARGETTE

Pour souffler!

ROSE

Une minute?

BARGETTE

Oh! courir! Je n'ai plus de jambes; mais il fait une chaleur!

ROSE

On va avoir de l'orage.

BARGETTE

Elle menace.

ROSE

Je n'aime pas ça.

BARGETTE

Je le sais bien.

ROSE

Toi non plus.

BARGETTE

Personne n'aime l'orage. Surtout depuis que le feu du ciel a brûlé la maison de Barnave. (*Elle va boire un coup dans la tasse pendue à gauche.*)

ROSE

Veux-tu que j'aille tirer un seau d'eau fraîche?

BARGETTE

Oh! c'est bien assez frais. Il ne faut pas boire trop frais, ça fait mal. (*Après avoir bu.*) Ah!... Il n'y a rien de meilleur.

ROSE

Assieds-toi, Bargette! Quoi de neuf?

BARGETTE

Pas grand'chose!

ROSE

Quelque chose... Tu as un air!

BARGETTE

C'est pour de bon que tu me demandes quoi de neuf?

ROSE

Oui. Il y a du neuf?

BARGETTE

Tu ne le sais pas?

ROSE

Non.

BARGETTE

Tu ne le sais pas?

ROSE

Non.

BARGETTE

C'est vrai qu'elle a l'air de ne pas savoir.

ROSE

Quoi donc?

BARGETTE

Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui?

ROSE

Ce que je fais tous les jours.

BARGETTE

Tu n'es pas descendue aux nouvelles, ce matin?

ROSE

Je ne suis pas sortie.

BARGETTE

Ah!... Et hier soir, tu n'as rien entendu de ta porte?

ROSE

Non.

BARGETTE

On criait pourtant fort.

ROSE

Où ça?... Tu as perdu ta langue?... Parles-tu?... Parle donc!... Oh! ne parle pas!

BARGETTE

Alors, vrai, tu ne sais pas ce qui est arrivé à Jacques?

ROSE, *mouvement de curiosité.*

Jacques?

BARGETTE

Oui.

ROSE

Ne reste pas debout. J'entendrais mal. Installe-toi, à l'aise, et raconte bien tout.

BARGETTE, *pas pressée.*

Ça t'intéresse! Ecoute!... Je n'en reviens pas que tu ne saches rien!

ROSE

Oh! ma pauvre Bargette! Que tu es taquine, avec tes petits yeux malins! Tu as envie de parler, ça te gratte.

BARGETTE, *posée.*

Oui, oui, ça me démange.

ROSE

Ça te brûle au bout de la langue, et tu te retiens! Tu parleras quand tu voudras. J'attendrai!

BARGETTE

Oui, attends, ça vaut mieux. Je ne dis que ce que je veux dire, quand je veux le dire.

ROSE

Oh! je te connais.

BARGETTE

Moi aussi, je te connais.

ROSE

On se connaît toutes deux.

BARGETTE

Tu as tes défauts, j'ai mes qualités.

ROSE

Naturellement! Oh! que tu es maligne! Je t'aime bien tout de même.

BARGETTE

Je ne te déteste pas non plus, quand nous sommes d'accord.

ROSE

On ne se fâche pas souvent, mais c'est toujours par ta faute.

BARGETTE

Toi, tu n'as point d'amour-propre.

ROSE

Je suis la meilleure, je reviens tout de suite, en premier.

BARGETTE

Il faut ça. Tu es l'aînée, une personne raisonnable.

ROSE

Mais non, je suis la plus jeune.

BARGETTE

Nous avons fait notre première communion ensemble.

ROSE

Je la faisais d'avance! J'avais un an de moins que toi.

BARGETTE

Alors tu me dois le respect.

ROSE, *riant.*

Je veux bien. Allons, parles-tu?

BARGETTE

Ton homme n'est pas là?

ROSE

Non. Polyte arrache des pommes de terre aux champs des Brosses. Il ne rentrera que pour la soupe.

BARGETTE

Quelle soupe fais-tu?

ROSE

De la soupe à l'oseille.

BARGETTE

Une bonne soupe! Avec de la crème?

ROSE

Oui, une cuillerée. Il faut même que j'aille au jardin cueillir quelques feuilles d'oseille.

BARGETTE

Va!

ROSE

J'irai après.

BARGETTE

Jacques l'aimait-il, la soupe à la crème et à l'oseille, quand il prenait pension chez toi?

ROSE

Oui, cette soupe-là comme les autres; il mangeait toutes mes soupes! Il en avalait plutôt deux assiettées qu'une.

BARGETTE

Tu le nourrissais bien?

ROSE

De mon mieux. Je n'épargnais ni le beurre, ni la viande. J'allais à la boucherie toutes les semaines.

BARGETTE

Pourquoi n'est-il pas resté?

ROSE, *attristée.*

Je te l'ai déjà dit, Bargette : je n'en sais rien.

BARGETTE

Tu lui prenais peut-être trop cher?

ROSE

Quarante francs par mois ! Je n'avais aucun bénéfice. Après la mort de sa mère, il ne savait où aller. Il fallait bien l'héberger, un garçon, un cousin! J'ai mis son assiette une fois, deux fois. Ça l'arrangeait. Il a offert ses quarante francs. Je les ai pris, sans même calculer. Je ne suis pas une aubergiste. J'étais une cousine, une sœur.

BARGETTE

Une mère.

ROSE

Une sœur aînée. Un soir, au bout de six mois, il n'est pas revenu.

BARGETTE

Sans donner d'explication?

ROSE

Sans dire merci.

BARGETTE

C'est mal élevé et ingrat.

ROSE

C'est jeune.

BARGETTE

C'est une planche pourrie; il n'y a aucune confiance possible en ce garçon-là !... Et depuis, vous êtes brouillés.

ROSE

Oh! ma pauvre Bargette, si je le rencontre, il ne touche pas sa casquette.

BARGETTE

Il était libre. Tout de même, il a dû te mortifier!

ROSE

Sur le moment; mais veux-tu savoir la vérité? Quand tu m'as dit que Jacques prenait pension chez les Morin, car c'est toi...

BARGETTE

Oui. Et je t'apprendrai encore autre chose!... tout à l'heure!... Marche! Marche!

ROSE

J'ai été plutôt contente pour lui et pour nous. Tous deux Polyte, nous en avions assez. M. Jacques venait en retard, M. Jacques ne venait pas, M. Jacques oubliait d'avertir. Je me faisais un mauvais sang! J'aurais fini par lui dire d'aller ailleurs. Il nous a délivrés. Il est mieux chez les Morin. Pour une repasseuse, Mme Morin fait bien la cuisine.

BARGETTE

Oh! elle le soignait.

ROSE

Elle le soigne, qu'il y reste! Je vais au jardin chercher ma poignée d'oseille.

BARGETTE *se lève pour se mettre à la hauteur de Rose.*

Jacques n'est plus chez les Morin!

ROSE *s'assied de surprise et force Bargette à se rasseoir.*

Ah! Pourquoi? Depuis quand? Ce n'est pas possible!

BARGETTE, *grave.*

Tu es seule à l'ignorer ou à faire semblant. Jacques et Mme Morin s'amusaient dans l'atelier.

ROSE

A quoi?

BARGETTE

Ah! Si tu fais la bête!

ROSE

Non, mais...

BARGETTE, *moqueuse.*

Tu ne sais pas comment une femme s'amuse avec Jacques?

ROSE

Si... non. Continue.

BARGETTE, *exaspérante.*

Elle lui mettait un fer chaud sur la langue!

ROSE

Dis, Bargette? Elle le caressait, hein?

BARGETTE

Probable!

ROSE

Elle l'embrassait?

BARGETTE

Plus que probable.

ROSE

Et Jacques?

BARGETTE

Il riait, et quand il rit, Jacques, ça s'entend de loin! Morin l'a entendu. Il y avait longtemps qu'il les guettait.

ROSE

Oh!!!

BARGETTE

Il se précipite à l'atelier. Il attrape mon Jacques, le jette par terre, et lui administre une de ces volées! Jacques criait : "Lâchez-moi!" L'autre ne lâchait rien. Il est fort ce Morin! Et je te tape! et je te tape!

ROSE

Oh! Oh!

BARGETTE

Heureusement, Jacques passe sous la table, la ren-

verse entre Morin et la porte et il se sauve. Sans ça, il était mort!

ROSE

Oh! Oh!

BARGETTE

Attends! Ensuite Morin prend les outils de Jacques, sa carnassière de maçon, ses marteaux, ses truelles et les flanque à la rue.

ROSE

Oh! Messieurs de ciel!...

BARGETTE

Attends! Attends donc! Et puis... et puis, il calotte la femme d'importance.

ROSE

Oh! Oh! Oh!

BARGETTE

Voilà!

ROSE

Qu'est-ce que tu me racontes?

BARGETTE

Ce que tout le monde sait depuis hier soir.

ROSE

Hier soir!

BARGETTE

Vers six heures.

ROSE

Tu l'as vu?

BARGETTE

Je n'étais pas au trou de la serrure! Mais je l'ai entendu. Ils faisaient assez de bruit. Et quand je suis arrivée, une des dernières, à la porte de Morin, c'était encore chaud. Morin criait tout seul de la cuisine à la rue, et sa femme ne se montrait pas, va!

ROSE

Et Jacques?

BARGETTE

On l'a ramassé. Il ne pouvait plus se tenir debout. Il est allé se mettre au lit. Il n'a pas reparu.

ROSE

Il est peut-être très mal.

BARGETTE

Ça le tient sûrement dans le dos et les reins, mais ça se guérit.

ROSE

Le malheureux!

BARGETTE

Tu fais une drôle de figure! Vas-tu rire ou pleurer?

ROSE

Je suis remuée! Nous sommes cousins.

BARGETTE

Tu n'es pas responsable de sa conduite! Jacques a l'âge d'attaquer et de se défendre.

ROSE

Morin se trompait peut-être.

BARGETTE

Il paraît que non.

ROSE

Ça m'étonne! Ça m'étonne! elle le mène par le bout du nez.

BARGETTE

Oui, mais à la fin!... Sans le faire exprès, elle lui a mis le nez dedans!

ROSE

Est-il sûr?

BARGETTE

Puisque je te le dis! Tu m'agaces! Demande aux autres, au père Castel.

ROSE

Il était donc là?

BARGETTE

Il faut croire. Il passait. Il est partout comme les vieux qui n'ont plus rien à faire.

ROSE

Oh! je te crois. Pauvre Jacques!

BARGETTE

Il a ce qu'il mérite.

ROSE, *ferme.*

C'est bien fait pour lui.

BARGETTE

Je n'ai pas les mêmes raisons que toi de lui en vouloir, mais je ne le plains pas. Et cette Morin avec son air!

ROSE

Oh! elle! ça ne m'étonne pas. Tout le monde! Tu m'entends, Bargette : tout le monde.

BARGETTE, *calme.*

N'importe qui.

ROSE

Je suis contente! Je suis contente! On a dû rire.

BARGETTE

Une fois sûr que Jacques n'avait pas les reins cassés, on s'en est payé; on rira longtemps.

ROSE

Et s'il était mort!

BARGETTE

Mort de honte?

ROSE

Oh! Je ne m'inquiète pas de lui.

BARGETTE

Tu serais vraiment trop bonne.

ROSE

Où va-t-il aller maintenant?

BARGETTE

Oui, à propos?

ROSE

Où il voudra! Je m'en moque.

BARGETTE

Il reviendra peut-être ici.

ROSE

Chez moi! Par exemple!

BARGETTE

Dame! Il n'a guère le choix.

ROSE

Ici, chez nous! Chez Polyte!

BARGETTE, *méprisante*.

Oh! Polyte!

ROSE

Chez moi, chez moi!

BARGETTE

Tu es sa seule parente.

ROSE, *digne*.

Ecoute, Bargette, écoute-moi bien, je ne suis pas méchante, mais je te garantis que s'il osait se présenter devant moi, je te jure que je le recevrais mal, oui, s'il osait, je te le jure...

BARGETTE

Ne te fâche pas.

ROSE

Sur la tête...

SCENE II

BARGETTE, ROSE, puis JACQUES

VOIX DE JACQUES, *dehors*.

Bonsoir, cousine!

BARGETTE

C'eſt lui!

ROSE

Oh! non.

BARGETTE

Si, si, c'eſt sa voix.

ROSE

Ne bouge pas.

BARGETTE

Il eſt là, à la porte. Je vois son ombre. C'eſt lui! C'eſt lui!

VOIX DE JACQUES

Bonsoir, cousine!

BARGETTE

Ne réponds pas.

ROSE

Ferme la porte.

BARGETTE

On n'entendrait plus ce qu'il va dire. Oh! il montre le bout de son nez.

ROSE

Cache-toi, il va te voir aussi, il m'a vue par la fenêtre, il me croit seule.

Silence. On n'entend plus que le balancier de l'horloge et le ronron de la marmite.

VOIX DE JACQUES

Vous ne voulez pas me dire bonsoir, ma cousine? Vous êtes bien fière!

BARGETTE

Toi, tu ne l'es guère!

ROSE

Chut!

VOIX DE JACQUES

Allez-vous au moins me donner une assiettée de soupe?

BARGETTE

On y pensait; elle bout exprès pour lui.

ROSE

Tais-toi.

VOIX DE JACQUES

Je n'ai pas mangé depuis hier. J'ai faim, cousine Rose.

BARGETTE, *voix câline et traînarde.*

Cousine Rose! Ah! l'hypocrite! J'ai faim! Ah! le mendiant. (*A Rose.*) Tiens bon!

ROSE

N'aie pas peur!

VOIX DE JACQUES

Polyte n'est donc pas là? Il ne me refuserait pas une assiettée de soupe, lui!

BARGETTE, *même ton.*

Il te recevrait à coups de pied quelque part.

VOIX DE JACQUES

Il m'aime, lui. Vous ne m'aimez plus, alors, cousine?

BARGETTE, *remuant comme si elle avait une grosse envie de pisser.*

Ça, c'est de l'aplomb! ça, c'est de l'aplomb!

VOIX DE JACQUES

Vous avez donc perdu la mémoire? Faut-il vous la rafraîchir?

ROSE, *inquiète et brusque.*

Entre, si tu veux!

JACQUES *entre.*

Vous pourriez bien me le dire plus vite! Bonjour, cousine!

Il entre, les mains dans les poches, la casquette en arrière. Il porte ses effets du dimanche. Il sourit, rasé de frais, débarbouillé, les moustaches pointues. Il s'assied sur l'arche à pain, les jambes pendantes et aperçoit Bargette au coin de l'horloge.

JACQUES

Tiens, vous êtes là!

BARGETTE

Ça te gêne?

JACQUES

Non!

BARGETTE

C'est aussi bien ma place que la tienne.

JACQUES

Ne vous dérangez pas!

BARGETTE

Tu es beau comme un astre. Tu as donc fait la noce hier? As-tu dansé tout ton saoul?

JACQUES

Je vous comprends bien.

BARGETTE

Tu t'es reposé ce matin! Tu as bonne mine.

JACQUES

Vous ne m'avez pas encore acheté une paire de béquilles?

BARGETTE

C'est un miracle que tu te relèves si vite!

JACQUES

Je suis un dru, moi.

BARGETTE

On l'a vu hier!

JACQUES

Vous étiez au premier rang des curieux, naturellement?

BARGETTE

J'étais où j'avais le droit d'être. Il t'a repassé les côtes, hein? Sans la table!

JACQUES

Oui, mais il y avait la table; je connais le coup de la table renversée.

BARGETTE

Tu as l'habitude! Tu es un malin, mon garçon.

JACQUES

Je ne suis pas plus bête que vous.

BARGETTE

Je ne te parle pas de moi.

JACQUES

Moi je vous en parle. Nous avons des comptes à régler, Bargette.

BARGETTE, *dédaigneuse.*

Des comptes!

JACQUES

Oui, mais pas ici.

ROSE, *pâle.*

Qu'est-ce que tu veux?

JACQUES

Je vous l'ai dit, ma cousine, je crève de faim.

BARGETTE

C'est la faim qui l'a fait sortir du lit. Sans quoi, il n'aurait pas osé.

JACQUES

Nous réglerons tout ça... Donnez-moi une assiettée de soupe. Rien qu'une, je m'en irai après.

ROSE

Tu le dis?

JACQUES

Ma soupe avalée, je file et vous ne me reverrez plus.

ROSE, *à Bargette.*

Faut-il?... Pour qu'il s'en aille!

BARGETTE

Oh! ça ne me regarde pas. Si c'était moi, je sais ce que je ferais.

JACQUES

Ce n'eſt pas à vous que je la demande. (*Rose le regarde et hausse les épaules.*) Vous vous en allez, cousine?

ROSE

Je vas au jardin chercher une poignée d'oseille. Il faut bien que ma soupe se fasse. (*Elle sort.*)

SCENE III

BARGETTE, JACQUES

JACQUES

Je crois que j'en aurai; vous bisquez! C'eſt bien fait! C'eſt bien fait!

BARGETTE

Personne ne te refuserait ça.

JACQUES

Excepté vous.

BARGETTE

Tu te trompes.

JACQUES

Vous partageriez votre soupe avec moi?

BARGETTE

Elle eſt sur le feu, et si le cœur t'en dit.

JACQUES

Vrai?

BARGETTE

Tu n'as qu'à me suivre.

JACQUES, *faussement.*

Merci, Bargette!... (*Durement.*) Je n'en veux point. Elle sent le brûlé. Vous bavardez trop chez les voisins. C'est vous qui m'avez dénoncé à Morin par jalousie. J'en suis sûr.

BARGETTE

Menteur!

JACQUES

Je vous ai vue causer avec lui!

BARGETTE

Mouchard!

JACQUES

Cafarde!... Mais vous perdez votre temps. Vous aurez beau me dénoncer encore! Ça ne vous rapportera rien, jamais rien, jamais! Vous êtes trop laide.

BARGETTE

Tu me le paieras!

JACQUES

C'est possible, mais pas en nature, ma belle! Pas en nature! Regardez-vous donc une fois dans votre seau!

BARGETTE

Vaurien!

JACQUES, *riant toujours.*

Courez! Courez! Votre soupe se sauve! Elle est furieuse! Je crois que je ne l'ai pas manquée! (*Il la regarde fuir et buter.*) Holà! Holà! Je l'ai bien crue par terre. Jamais je n'ai tant ri!

SCENE IV

JACQUES, ROSE *rentre.*

ROSE

Qu'est-ce qu'elle a?

JACQUES

Elle s'ennuyait avec moi. Elle est partie.

ROSE

Vous vous êtes disputés.

JACQUES

On n'a pas eu le temps.

ROSE *jette son oseille dans un seau d'eau, regarde Jacques et hoche la tête, les yeux pleins de larmes.*

Tu n'as pas de cœur!

JACQUES

Moi! J'en ai trop. C'est le cœur qui me perdra.

ROSE

Tu ricanes toujours.

JACQUES

Je ne peux pas pleurer, c'est plus fort que moi.

ROSE, *se penchant sur sa marmite.*

Tu as de la chance!

JACQUES

Ah! Si vous pleurez, vous, au revoir!

ROSE

Non, non, c'est la fumée. Tu n'étais donc pas bien chez nous?

JACQUES

Oh! si.

ROSE

Manquais-tu de quelque chose?

JACQUES

Oh! non.

ROSE

Je ne te les prenais pas tout entiers, tes quarante francs.

JACQUES, *digne.*

Il ne faut pas parler de ça!

ROSE

Oh! Je le faisais de mon gré. Je ne réclame rien. Mais pourquoi m'as-tu quittée?

JACQUES

Je ne me rappelle plus.

ROSE

Sans une parole?

JACQUES

A quoi bon se dire des sottises, quand on se quitte?

ROSE

Tu la trouves donc bien, ta Morin?

JACQUES, *toujours digne.*

Il ne faut plus parler de ça non plus.

ROSE

Mieux que moi?

JACQUES

Vous êtes aussi belles l'une que l'autre.

ROSE

Tu n'es pas dégoûté! Une blanchisseuse qui lave le linge de tout le monde.

JACQUES

Ne parlons pas de ça, je vous dis!

ROSE

Et qui boit!

JACQUES

Il fait chaud dans son métier.

ROSE

De l'eau de vie comme un homme! D'ailleurs ce n'est pas une femme!

JACQUES

Ce n'est pas un homme non plus.

ROSE

Ce n'est rien, voilà ce que c'est!

JACQUES

C'est une honnête femme comme vous.

ROSE

Comme moi! Je te conseille... Elle se laissait faire tout de même.

JACQUES

C'était pour rire. Ça n'allait pas plus loin.

ROSE

Vous n'avez peut-être pas eu le temps, à cause de Morin. Il t'a corrigé, hein?

JACQUES

Ça ne compte pas, et si j'avais voulu rendre.

ROSE

Tais-toi. Il t'aurait tué. Maladroit!

JACQUES

Parce que j'ai voulu défendre sa femme contre lui.

ROSE

Voyez-vous ça? Monsieur le protecteur!

JACQUES

Il voulait la battre. Demandez au père Castel! Qu'est-ce qu'on pouvait faire de mal devant le père Castel, assis là, sur une chaise. Il venait chercher son linge. Il causait avec Mme Morin et moi. Demandez-lui.

ROSE

Bargette ne m'a pas dit ça.

JACQUES

Naturellement. Elle rapporte à sa façon.

ROSE

Oh! Je sais bien que c'est une vieille jalouse. Mais quand je te croirais, tôt ou tard Morin vous aurait surpris.

JACQUES

Oh! Si vous raisonnez comme ça!

ROSE

Tandis qu'ici, tu n'avais rien à craindre.

JACQUES

Ah! non, Polyte n'est pas dangereux.

ROSE

Moi je te pardonne, mais lui, je suis curieuse de savoir ce qu'il dira, en te revoyant.

JACQUES

Rien.

ROSE

Voudra-t-il seulement qu'on te reçoive?

JACQUES

Vous ne lui demanderez pas la permission.

ROSE

On va voir! C'est délicat!

JACQUES

Oh! je suis tranquille, vous allez bien vous en tirer! Alors, vous me l'offrez tout de suite, ma soupe?

ROSE

On ne peut pas te laisser mourir de faim dehors. Mais rien que la soupe; fini le reste.

JACQUES

La soupe seulement. C'est ce qui presse le plus ce soir. Fini le reste! Je le jure.

ROSE

Oui! Tu le jures! Embrasse-moi d'abord.

SCENE V

LES MÊMES, POLYTE

Il entre par la porte du jardin.

ROSE, *surprise, à Polyte.*

C'est le cousin Jacques!

POLYTE

Je vois.

ROSE

Il nous revient; il embrassait poliment sa cousine.

POLYTE

Je vois bien. C'est toi, Jacques?

JACQUES, *il a peur, déjà prêt à se sauver.*

Oui, Polyte; bonjour!

POLYTE

Ça va?

JACQUES

Pas mal et vous?

POLYTE

Comme un vieux.

JACQUES

Vous dites toujours ça!

POLYTE

A force de le dire... (*Gêné.*) Belle journée! La soupe est prête?

ROSE

Nous t'attendions.

POLYTE

Oui, oui. Alors à table! (*A Jacques qui hésite.*) Tu n'as pas faim?

JACQUES

Oh! si!

POLYTE

Assieds-toi.

JACQUES

Je ne demande pas mieux! Je croyais que...

POLYTE

Que?...

JACQUES

Que vous m'en vouliez.

POLYTE

De quoi?

JACQUES

De mon absence.

POLYTE

Tu es parti! tu es parti! Tu reviens, tu reviens! Reviens-tu?

JACQUES

Oui.

POLYTE

Assieds-toi et mange! Eſt-ce que ta conduite me regarde?

JACQUES

Ma conduite ne regarde personne.

POLYTE

Que toi.

JACQUES

D'ailleurs sur ma conduite, il n'y a rien à dire.

POLYTE

Oh! on peut toujours dire! Mais je ne m'occupe pas des affaires des autres.

JACQUES

Vous avez joliment raison.

POLYTE

Je reſte dans mon coin. Passé ma porte, je ne sais ni qui vit ni qui meurt.

JACQUES

Pourvu que vous viviez cent ans.

POLYTE

Oh! cent ans!

JACQUES

Mettons quatre-vingt-dix.

POLYTE

Ah! Quatre-vingt-dix! Je veux bien.

JACQUES

Vous prenez toujours votre petite goutte le matin?

POLYTE

Toujours. Sans elle, je me porterais mal.

JACQUES

Tant mieux! Et vous fumez vos trois pipes?

POLYTE

Trois, pas quatre, ni deux. Une le matin, une à midi, une le soir; ça fait bien trois.

JACQUES

Tant mieux! Tant mieux! Vous avez une bonne mine.

POLYTE

Toujours la même.

JACQUES

Vous ne vous faites pas de bile!

POLYTE

Je ne m'en fais pas, et personne ne peut m'en faire faire. Personne! Jacques.

JACQUES

Ah! Si tout le monde avait votre caractère!

POLYTE

Moi, je l'ai, ça me suffit.

ROSE

Alors, on le garde?

POLYTE

Naturellement.

ROSE

Mais il paiera quarante-cinq francs au lieu de quarante.

POLYTE

Pourquoi?

ROSE

Pour le punir! Parce qu'il nous a quittés.

POLYTE

Tu veux profiter de son embarras?

ROSE

Trente-cinq alors.

POLYTE

Pourquoi trente-cinq? Il n'y a pas plus de raison de le diminuer que de l'augmenter. Ni trente-cinq, ni quarante-cinq; quarante, comme avant. Qu'est-ce que tu vois de changé? Quarante francs, ce n'est pas trop et c'est assez. Quand il faut qu'un ouvrier prélève déjà sur son gain quarante francs pour sa nourriture...

JACQUES

Merci, Polyte!

POLYTE

C'est naturel! Je suis content de te revoir. On mange bien quand tu es là.

ROSE

On soigne toujours mieux les étrangers.

POLYTE

Et puis Rose est plus gaie, toi présent. Je le dis!

ROSE

Ça fait une société.

POLYTE

Oui, agréable.

JACQUES

Vrai.

ROSE

Il le dit, il le pense.

POLYTE

Je n'en pense pas plus long!

ROSE

Tu es un bon homme.

JACQUES

Oui, un rare.

ROSE

Je vous aime bien tous deux.

POLYTE

Nous ne sommes pas des enfants! Comme je le disais tout à l'heure à Morin que j'ai rencontré. (*A Jacques.*) Je ne sais pas ce que tu lui as fait.

JACQUES

Rien.

POLYTE

Pourtant, il eSt furieux. Ah! je ne te conseille pas de retourner chez lui.

JACQUES

Ce n'eSt pas mon idée.

POLYTE

Et même si tu l'aperçois sur un côté de la rue, passe de l'autre côté.

JACQUES

Si je veux.

POLYTE

Ce sera prudent. Il eSt doux, au fond, Morin, plus doux que moi, avec son air terrible. Mais s'il te tenait.

JACQUES

Nous serions deux.

POLYTE

Pas longtemps. Le plus fort eSt le plus fort, vois-tu, Jacques.

JACQUES

Pas toujours.

POLYTE

Toujours. J'ai essayé de le raisonner, de lui parler en homme d'expérience. Il ne comprenait pas. Ah! il t'en veut.

JACQUES

Pas moi.

POLYTE

Tu es meilleur. Je crois que je l'ai calmé un peu; tout de même, je te conseille de l'éviter.

JACQUES

Je n'irai pas à soumission, mais s'il me tend la main.

POLYTE

Il ne te la tendra pas.

JACQUES

Bon! Qu'il la garde! D'ailleurs, il m'ennuie. Nous nous sommes expliqués. C'est fini. S'il me cherche encore, il me trouvera.

POLYTE

Il ne viendra pas te chercher ici; il n'oserait pas. Non, non, nous sommes chez nous, n'aie pas peur!... (*Béant parce qu'il aperçoit Morin qui accourt.*) N'aie pas...

SCENE VI

LES MEMES, MORIN

Morin entre; il a chaud; effroi de tous.

MORIN

Ah! le voilà! Ecoute! Jacques! Je te cherche depuis une heure.

Jacques se jette sous la table.

POLYTE *s'interpose.*

Voyons, Morin! Chez moi! Attends-le au moins dans la rue.

MORIN, *riant.*

Il se trompe. Vous vous trompez! Je ne viens pas pour lui faire du mal! Au contraire! J'ai tort, Jacques! Tout le monde me le dit, ma femme, monsieur le maire, l'adjoint, le père Castel, les amis, vous Polyte, je les crois; je vous crois. Relève-toi, poltron! C'est Bargette qui m'avait monté le coup.

JACQUES, *encore sous la table, menaçant.*

Oh! Celle-là!

MORIN

Je te l'abandonne! Assomme-la, si tu veux! Ma femme, vexée sous le rapport des gifles, voulait me lâcher et se sauver dans sa famille. Je ne veux pas! J'y tiens, à ma femme. Je n'ai que celle-là! Puisque je reconnais que j'avais tort; elle m'a dit : " Va d'abord faire tes excuses à Jacques. " Je viens. Me voici. Je m'emballe, mais je ne suis pas têtu. Sors donc de ta niche, grand lâche! Une poignée de main, Jacques.

JACQUES

Sérieusement?

MORIN

Je te jure.

POLYTE

Allons! Jacques! pas de rancune.

JACQUES, *se redressant.*

C'est que... (*Il se frotte.*)

MORIN

Je t'ai donné des coups, tu m'en as rendu. Nous sommes quittes. Tapant, tapant.

JACQUES

Vous tapez trop dur.

MORIN

Oh! ça ne compte pas. Si c'était sérieux! Si je te pinçais pour de vrai, je ne dis pas non. Oh! je te surveillerai; prends garde! Mais hier soir, je faisais fausse route. La main, Jacques!

JACQUES

Voilà.

MORIN, *le redresse tout à fait.*

Et rentrons!

JACQUES

Comment?

MORIN

Oui, chez nous, chez moi.

JACQUES

Ah! non.

MORIN

Ah! si. Je viens te chercher et je t'emmène. Ma femme nous attend. Puisque c'est passé et que nous n'en reparlerons plus! Si je rentrais seul, elle me fermerait la porte au nez. Arrive! Arrive! (*Il entraîne Jacques par le bras.*)

POLYTE

Toi qui voulais le tuer!

MORIN

On change d'idée! — Hep! Jacques.

ROSE

Rien ne vous presse, demain, s'il veut...

MORIN

Son assiette est mise, la soupe refroidit sur la table.

ROSE

Il l'a déjà mangée avec nous.

MORIN

Il la remangera. Dépêche-toi, Jacques.

JACQUES

Dépêche! Dépêche! Je suis bien libre!

ROSE

C'est à lui de décider.

POLYTE

Oui, décide toi-même.

JACQUES

Ça vaut bien que je réfléchisse.

ROSE

J'espère, Jacques!... Ça serait un affront.

MORIN

C'est tout réfléchi ou je me fâche. Faut-il que je te ramène par l'oreille, que je cogne? (*Il lui flatte la joue.*) Sois raisonnable et file devant, mon camarade! (*Il le pousse dehors.*)

ROSE

Ce n'est pas gentil du tout!

MORIN

Excusez-moi, Rose. Excuse-moi, Polyte. Ma femme ficherait le camp, dans son pays, à quarante kilomètres! Et il faudrait courir après!

POLYTE

Ça n'en finirait plus!

RIDEAU

Propos de Théâtre

Le Théâtre d'Art

Le Théâtre d'Art, ancien Théâtre Mixte, nous a donné, salle Duprez, son spectacle de novembre, en cinq pièces.

Le Débat du Cœur et de l'Estomac, farce nouvelle fort bonne et fort joyeuse, par Alexis Martin, à quatre personnages : c'est assavoir, etc.

Nous n'avons rien à ajouter au sous-titre, M. Alexis Martin ayant promis qu'il ne recommencerait plus, faute de temps. Toutefois rééditons le joli trait que lui a coquettement décoché M. Francisque Sarcey : " L'auteur a pris le vers de huit syllabes, en usage chez nos vieux conteurs de fabliaux, et il l'a relevé par la richesse de la rime et le soin curieux de la forme. C'est un pastiche ingénieux et qui révèle une main très habile. "

Ah ! le méchant !

Pourquoi les acteurs se sont-ils refusés à dire " parbieu " ? Toute la couleur locale est là. L'homme ne change que de jurons. Soignez votre texte, mes enfants, et prenez garde à la peinture. — Dites-moi, monsieur, ils mangent de la soupe, est-ce de la

vraie? — Oui, mon ami, de la vraie, je l'ai vue. C'est le directeur qui l'a apportée dans son chapeau.

La voix du sang, un acte en prose, par M^me^ Rachilde.

Mais c'en est! En voilà, du théâtre neuf, peu de décor, pas de ficelle. Aucun *a parte*. Jamais de fausse sortie. C'est, pour parler le langage de fruitier qui est maintenant à la mode, une tranche de vie amère.

Dans un petit salon bourgeois clos et chaud, deux bourgeois digèrent des bécassines et causent. Ils ne disent pas leur nom, c'est bien inutile, ni leur âge qu'ils ont oublié. Ils sont le mari et la femme. Ils échangent avec placidité, avec des temps, avec mesure, leurs idées rares sur la littérature, les cuisinières, sur le progrès, et sur l'avenir d'un fils unique. Ils ont ce qu'il faut d'esprit et de cœur dans un intérieur confortable. Soudain, ils dressent l'oreille à cause du trop de bruit qu'on fait en assassinant dans la rue.

LE MARI : Quelques sales voyous.

LA FEMME : Comme on entend bien!

Ils ont le don de cruauté infus, et, le sang muet, disent doucement des choses féroces.

LA FEMME : J'enverrai la bonne aux racontars.

LE MARI : Nous lirons ça demain, allons nous coucher.

Ils iraient : la porte s'ouvre. Leur fils, qu'ils croyaient rentré, tombe à leurs pieds mortellement frappé. *Rideau.*

C'est fini. Il n'y a pas de second acte. Sans attendre la " suite ", que chacun tire la conclusion qui lui convient.

Voici quelle pourrait être celle du directeur du Théâtre d'Art :

" Je tâtonne et cherche, le nez en l'air, d'où souffle et même d'où siffle le vent. Ce doit être de ce côté. J'y vais. "

Dans la petite salle, les lettrés se cambraient glorieusement, comme si la pièce eût été d'eux, et le public, en attendant la suite avec plaisir, souriait finement. Il comprenait, lui aussi, pourquoi pas?

" Une pièce de Mme Rachilde! disait-il, avant, aurons-nous de la musique, au moins?" — "De quoi?" — " Oui, pour couvrir décemment les paroles. " — " Mais enfin, où est la moralité de la chose? " — " Vous ne la voyez pas? là, un peu à droite, dans le cœur du concierge, derrière sa montre à répétition." — " Il me semble que ces gens parlent comme vous et moi. " — " Comme vous, oui, mais comme moi, permettez, j'ai fait mes classes! " — " Oh! ce fichu! si elle garde ce fichu, la pièce le sera. " — " Qu'est-ce qu'il y a sur la cheminée : une pendule, une tire-lire ou un petit banc sous un mouchoir à carreaux? " — " Où est le sang? Quand on tue quelqu'un, ça fait du sang? " — " Monsieur, tout le monde n'a pas des chemises de rechange. " — " Je trouve, que l'assassin crie trop fort." — " C'est vrai, un homme qu'on assassine n'a qu'à se taire. " — " Voilà M. Sarcey. Oh! ces jeunes! tous les mêmes! Ils s'enrouent à insulter ce brave homme, et, dès qu'il paraît, ils se précipitent tous pour le porter sur leur dos (tonneaux, chand d'tonneaux) jusqu'à sa place. " — " Qu'est-ce qu'il dit de la pièce de Mme Rachilde? " — "Il dit : Ah! moi je veux bien!" — "Hein! quel bon sens! " — " Pourquoi donc cette actrice est-elle si grande? " — " Pour décrocher le lustre en cas

d'incendie. " — " Tiens, on distribue des coupe-papier. Une idée de Mme Lynx : c'est gentil et cela vous remet. J'en bourre mes poches, moi. Dis donc, petit Carillon, donne m'en encore dix. " — " Monsieur, vous qui avez l'air d'être quelque chose dans l'administration, est-ce que les cartes d'invitation numérotées sont celles qui ne comptent pas? Voici mon numéro. Où est ma place? " — "Monsieur, je le regrette, on s'est assis dessus. "

Morized, mystère en deux tableaux, par M. Jules Méry. — Musique de scène de M. Ludovic Ratz.

Que manque-t-il donc à cette pièce qui semble avoir tout pour elle? En effet, elle possède des Bretons, un chêne germé d'un gland, une fleur sans parfum comme sans vertu inutile, l'écuyer Lannik, un glas, un fossoyeur, un baiser qui est un coup de couteau, un spectre qui parle en vers ou en prose, au choix, et de la musique de scène. Ne lui manquerait-il que de l'originalité?

Elle est bien écrite, en un style d'une élégance latine, un style de gens qui mettent des odeurs sur leurs mouchoirs, et les épithètes et les noms y sont dans un état constant d'indivision.

Des baisers éternels flottent dans l'air tiède... leurs parfums plus doux encensent les cieux calmes.. Avec un peu plus de rime ce serait insupportable.

Elle est en outre, cette pièce, fort eurythmique, comme dirait mon ami Vallette. Les personnages se mettent tous en colère ensemble et paraissent sans cesse obéir à une sorte de commandement. Un, deux, trois, les voilà partis :

Owen : Tu en aimes un autre. — Morized :

J'en aime un autre. — OWEN : Et il t'aime. — MORIZED : Il m'aime... — OWEN : Morized ! — MORIZED : Laissez-moi. — OWEN : Je t'aime. — MORIZED : Laissez-moi. — OWEN : Tu es belle. — MORIZED: Laissez-moi. — OWEN : Tu es mienne. — MORIZED : Laissez-moi.

OWEN : Tu n'iras pas. — MORIZED : J'irai. — OWEN : Tu n'iras pas. — MORIZED : J'irai...

OWEN : C'est moi qui t'aurai. — MORIZED : Jamais. — OWEN : C'est moi qui t'aurai...

D'ailleurs ces remarques sont enfantines. *Morized* appartient à un genre de pièces qui plaisent ou déplaisent, on ne sait pourquoi, et vous mettent en bonne ou mauvaise humeur sans qu'on puisse dire autre chose que : j'aime ou je n'aime pas ça. Le public de la répétition générale lui a fait un accueil froid, celui du lendemain s'est montré très satisfait. M. J. Méry aurait grand tort d'avoir quelque considération pour le premier.

— " Monsieur, qu'est-ce que cette horloge ? "— "C'est un spectre." — "Et ce paquet de limaces blanches ?" — " C'est un fossoyeur qui s'est renversé du cierge sur le ventre. " — " Que dit M. Sarcey ? " — "Il dit : en somme, le temps passe." — "Quel sang-froid ! " — " Quelle est, à côté de lui, cette ouvreuse déguisée en homme, et dont la langue siffle, tricuspidale comme celle de Neptune ? " — " Serait-ce Willy ? " — " Ne te semble-t-il pas que ces chœurs chantent faux ? " — " Oh toi, tu demanderais à un chien d'aboyer juste. "

Le Théâtre Libre

La Dupe, comédie en cinq actes, en prose, de M. Georges Ancey. — Je n'étais pas seul, l'autre soir, au Théâtre Libre. J'avais à ma gauche un monsieur dont une main était chargée de bagues si pesantes qu'il était obligé de la soutenir avec l'autre. Il remuait péniblement des doigts où le sang ne circulait plus. Il causait avec sa compagne; tous deux jouaient au petit jeu des réflexions sottes, tant à la mode dans le grand monde. Ils gagnaient chacun leur tour. Le souci des convenances les empêchait d'admirer les grandes lignes, l'entraînement qui pousse tous les personnages de la pièce jusqu'au bout, Albert de sa rosserie inconsciente, Mme Viot de son égoïsme vulgaire, Marie de sa méchanceté sournoise, et Adèle de son imbécillité sentimentale. Incapables d'idées générales, préoccupés des seuls détails, ils en étaient choqués comme de menues insultes à leur propre distinction et démontraient l'inutilité du théâtre.

— Elle : Un peu grosse la plaisanterie de

Marie : “Je t’ai dit que ce mariage serait une combinaison excellente pour tous. Je t’ai dit qu’il fallait absolument qu’il se fît, mais, à part cela, je ne m’en suis pas mêlée! ” — Lui : C’est comme l’histoire de cette robe qui était rose... ou plutôt bleue, non... grise, oui, grise. J’ai lu ça quelque part. — Elle : Albert parle de la pluie, des rues sales, des trottoirs encombrés. Est-ce intéressant? — Lui : De ton avis, on peut être forcé de marcher dans la boue, mais il ne faut pas s’en vanter. — Elle : Encore une plaisanterie : “ La mère a un frère dont la femme est la fille d’un juge au tribunal de commerce.” Est-ce fort! — Lui: J’en ferais autant. — Elle : Couplet d’Adèle sur la manière dont ses petits sens se sont éveillés. Du romantique, à présent! Jamais tu ne m’as fait éprouver ça, toi. — Lui : Albert a pris 200.000 francs d’un coup et sans effraction dans une caisse. Il a eu son nom dans les journaux. Ce doit être un chic type. Cet Antoine en fait un monsieur malpropre que je ne vois pas manger un million. — Elle : Le malin! il avoue tout de suite qu’il a une maîtresse. N’avouez jamais. Et quelle grossièreté d’en parler toujours. Est-ce que tu me parles toujours de ta femme, toi? — Lui : Révoltant! abandonner une femme qui s’évanouit! D’abord, on ne s’évanouit plus. — Elle : Scène de famille! chanson de Béranger! joli! — Lui : Peuh! système des contrastes. On chante. Pan! une tuile. Je connais mes hommes de théâtre : tous les mêmes. — Elle : Bafouille! il me semble que “ bredouille ” aurait suffi. — Lui : que veux-tu? ce sont des gens mal embouchés qui s’engueulent. — Elle : Ah! très drôle le : “Je pars pour Bruxelles. ” — Lui: Oh! un mot d’auteur. Un mot d’auteur

n'est jamais drôle. — Elle : Encore cette Caroline! Va-t-on la voir enfin? Je parie qu'elle ne se montrera pas, pour nous faire bisquer. — Lui : Albert bat sa femme, mais c'est qu'il tape dessus. Tiens, la lorgnette. La femme ne se défend même pas. — Elle : Au contraire, elle l'en aimera davantage. Comme c'est nature! Si jamais tu levais la main sur moi, je te tuerais. — Lui : En ce cas, tu prouverais que tu es plus méchante que moi, voilà tout. Dame! — Elle : Cinq actes entre quatre personnages, beau tour de force! Antoine est très bien dans ce rôle de voyou bourgeois gentilhomme. — Lui : C'est le mieux de tous, mais il serait peut-être mieux encore s'il jouait seul. — Elle : Les femmes sont admirables, ainsi que lapins mécaniques. Regarde celle-ci comme elle met ses poings sous le nez des gens, tout en les remuant sous le sien. Achète-lui un petit tambour. — Etc., etc.

Son petit cœur, pièce en un acte, en vers, de M. Louis Marsolleau. — Elle : Exquis! — Lui : Délicieux! — Elle : Ça repose. — Lui : Ça remonte. — Elle : Enfoncé le Passant! — Lui : C'est égal! ce que j'en aurai vu de Pierrots dans mon existence. Ne pouvait-on pas le remplacer, à la fin, par un farinier, un jeune mitron, un bonhomme de neige, si on tient au blanc? — Elle : Et Arlequin? — Lui : Est-ce que je sais? par un Ecossais, à cause des petits carreaux. — Elle : Et Colombine? — Lui : Par ce qu'on voudrait. Une idée : par Henry Fouquier.

Au Théâtre

Voilà une pièce excellente. L'auteur est un bon ouvrier. Il a bien choisi son sujet, qu'il traite avec adresse et abondance. Il y a mis de tout, de l'intérêt, de l'action, de l'émotion, de la passion, de l'esprit de théâtre, une espèce de gros talent que je ne peux pas nier. D'ailleurs ça marche, c'est un succès; le public viendra. J'étais moi-même favorablement disposé : je ne connais pas l'auteur, je ne suis pas jaloux, et pourtant voilà une pièce qui ne m'a fait aucun plaisir.

Que lui manque-t-il?

Je chercherais si, dehors, je pouvais penser un quart d'heure à cette excellente pièce.

Au contraire je ne prétends pas que l'*Indiscret* soit une pièce réussie, sans trous, mais je suis sûr que c'est l'ouvrage d'un écrivain original. Même quand il agace, il réveille. Edmond Sée me donne, chaque fois qu'il m'invite, l'espoir qu'il a fait, ou la peur (comme on voudra), qu'il n'ait fait un chef-d'œuvre. Ce n'est pas rien.

Il y a dans les vaudevilles de mon illustre (*Les Mémoires d'un Jeune Homme rangé* sont classiques en Suède), et délicieux ami Tristan Bernard, une foule de trouvailles qui me ravissent. Et je ne lui en sais aucun gré, parce que s'il est, par ses trouvailles, bien supérieur aux vaudevillistes de naissance, il n'a pas leur profonde sincérité. Il oublie que les affiches de ce genre provoquent des envies de grosse gaieté, de joie animale, de rire corporel et que c'est pour ces besoins-là que le vaudeville naïf se créa tout seul. Le vaudevilliste Tristan Bernard n'a pas la foi. Qu'il écrive des comédies humaines et légères... afin que j'aie une raison de lui dire : faites-nous donc un drame !

Après une répétition de *Crainquebille*.

Les acteurs sont partis, le théâtre reste vide, la scène n'est plus éclairée que par cette espèce de bâton noir qui brûle sur pied, par un bout, et qu'on appelle, je crois, un diable. Anatole France parle du dénouement de Crainquebille.

— Oui, dit-il, j'ai changé la fin. Crainquebille ne se jette plus dans la Seine. Le public ne s'en ira pas trop triste. Je connais et j'excuse sa faiblesse pour les sauveurs, et je lui accorde *La Souris* qui sauve Crainquebille. Mais ce n'est pas le sauveur attendu, le vieux monsieur riche, par exemple, qui se paie le luxe d'adopter un pauvre. *La Souris* n'est qu'un gamin, un petit être faible et en marge. Crainquebille lui dit : " Tu n'es pas du monde ! " Ce sauveur, ce n'est pas la Société qui le délègue. Les hommes ne sauraient le réclamer comme un des leurs, ils n'ont rien à voir dans sa bonne action et ils ne peuvent s'en vanter.

Remarquez que *La Souris* loge derrière une palissade, dans une mansarde en ruines. Il habite là-haut, près du ciel, car il eﬆ du ciel et non de la terre.

Et d'ailleurs il ne sauve pas Crainquebille. Un soir seulement il partage avec lui le pain, le litre de vin rouge et le saucisson. Il ne lui donne asile que pour une nuit, et demain, je vous le promets, quand le public ne le verra pas, Crainquebille ira se jeter à l'eau.

Une jeune et jolie femme sort du théâtre de la Renaissance et dit :

— J'aime ça, moi, ce Gribouille.

— Vous parlez sans doute de Crainquebille, madame?

— Oui! mais quel drôle de nom! où diable l'auteur a-t-il pêché un nom pareil? D'abord, qu'est-ce que ça signifie? jamais je ne me souviendrai de ce nom-là! Tant pis, j'appellerai cette pièce Gribouille.

— Essayez de dire Crainquebille.

— Ne me demandez pas ça.

— Voyons, chère madame, Crain-que-bille.

— Non, non, Gribouille, Gribouille!

Jurez-moi, Octave Mirbeau, que vous ne vous tuerez point parce qu'on vous aura joué au Théâtre-Français.

Du joli théâtre de cirque.

Le clown Kem se promène dans la piste, une petite barrière de bois blanc sous le bras. Il cherche aventure.

Le clown Bos l'invite à jouer au milieu de la piste.

Kem accepte. Il vient, pose devant lui sa petite barrière, essuie ses pieds, lève le loquet, ouvre la porte, et entre au milieu de la piste.

Les deux clowns font une partie de clowns, puis Bos s'en va comme il veut. Mais Kem s'aperçoit qu'il ne peut plus s'en aller : un écuyer, par mégarde, a ôté la petite barrière.

— Comment voulez-vous que je sorte? dit Kem.

Il faut que l'écuyer remette à sa place la petite barrière. Kem l'ouvre, sort, la referme, et s'éloigne, sa petite barrière sous le bras, en quête d'une autre aventure.

Les canards au vol aigu
Ne vont pas à l'Ambigu,

comme a dit, je crois, M. Truffier, de la Comédie-Française, à Athènes.

Je n'ai donc pas vu la pièce de M. Leloir. On rapporte que c'est un succès. J'en suis heureux, car il serait injuste que le public fît de la peine à cet artiste célèbre par ses manières avenantes et sa mine éveillée. Si je ne connais pas encore l'auteur dramatique, je connais le juge affable qu'est M. Leloir, et son nom me rappelle, chaque fois qu'on l'acclame, une des demi-heures les plus agréablement coulées de ma vie.

C'était au Théâtre-Français, dans la salle du comité de lecture au déclin de son règne. Sans avoir menacé personne de me tuer, je venais, grâce à M. Claretie, après deux années seulement de patience, lire un petit acte avec lequel j'espérais lever quelquefois, je ne dis pas relever, le rideau de cette immortelle quoique combustible maison.

J'attendais ces messieurs, et je regardais le fameux tableau "la Lecture" où l'on voit Alexandre Dumas fils lisant une de ses comédies à des sociétaires ravis, mais d'un autre âge. Je me disais : voilà comme je lirai, voilà comme on m'écoutera, voilà l'effet que je peux produire, et plus tard, qui sait?... Alexandre Dumas fils aurait tort de se croire pendu à ce mur pour l'éternité.

Ces messieurs entrèrent peu à peu. Comme quelques-uns ne me saluèrent pas, je crus que c'était le genre de l'immeuble et je ne les saluai pas. Seul M. Sylvain commit la faute de goût de me tendre la main.

Lucien Guitry, qui dirigeait alors la scène pour se reposer, m'avait recommandé à quelques sociétaires. Ils ne vinrent pas, tant ils étaient sûrs de mon mérite.

D'ailleurs, par quelques allusions flatteuses à ma qualité d'homme de lettres, M. Claretie, homme de lettres lui-même, me créa tout de suite une atmosphère de politesse sur la défensive.

Comme l'un de ces messieurs, qui s'était à peine couché cette nuit, se plaignait de sa fatigue, on parla sommeil. Quelqu'un dit : j'ai une certaine puissance de travail mais il faut que je dorme!

Je me gardai de le contredire, ce n'était pas le moment.

Enfin on s'assit autour de la table verte. M. Leloir se trouva à ma droite. Je sentis la délicatesse. Il était décoré comme moi, j'appris ce jour-là comment il faut porter sa décoration. Le revers du paletot de M. Leloir était perpendiculaire à sa poitrine, de sorte qu'on voyait le ruban par-dessus et par-dessous.

Je lus mon petit acte, fort mal, je l'avoue, parce que je ne prétendais pas faire des effets de lecture sur ces lecteurs, les premiers du monde après M. Legouvé.

Aussitôt M. Leloir prit des notes. Il en prenait tant que je risquais un coup d'œil et je m'aperçus qu'il dessinait.

— Tous les talents, me dis-je; c'est bien naturel! Dès que je serai riche, je prierai M. Leloir de venir chez moi, et moi, maître de la maison, pendant que M. Leloir nous dira quelque chose, je jouerai de la clarinette; ce sera une soirée très réussie.

Tout à coup, un grand artiste, le plus grand peut-être, me dit :

— Je n'entends pas bien.

Lisais-je trop bas? M. Leloir dessinait-il trop haut? Il me regardait parfois. Stupeur ou intérêt ? Il prenait sans doute un croquis. Pour ne pas le gêner, je continuai de lire bas.

J'obtins un petit effet au milieu de ma lecture. C'était encore M. Sylvain qui n'avait pas pu se retenir d'être un brave homme.

De nouveau, celui des grands artistes qui m'avait adressé la parole, me répéta : " Je n'entends pas bien, " comme s'il ne l'avait pas déjà dit.

J'allais, par déférence, donner de la voix, mais c'était fini. On ne m'applaudit pas. Guitry venait de supprimer la claque qui d'ordinaire accompagnait partout ces messieurs.

Je me levai, cherchant une porte, comme quelqu'un qui a bien envie de sortir. M. Claretie en poussa une et m'introduisit dans le cabinet de M. l'Administrateur général qui se trouve être le sien.

M. Claretie ne me parut pas tranquille.

— Comment, lui dis-je, vous croyez que ces messieurs que je ne me suis jamais permis de siffler...? vous croyez, par exemple, que M. Leloir, qui est chevalier de la Légion d'Honneur comme moi, et qui a, comme moi, un je ne sais quoi d'auteur dramatique...?

— Chut! me dit M. Claretie.

Il disparut. Longtemps je restai seul, avec un désir singulier, d'abord vague, puis de plus en plus net, et à la fin ardent, d'être refusé à l'unanimité.

M. Claretie revint, très pâle, mais sa pâleur n'avait rien qui me fût personnel: j'étais reçu, après quelle bataille? je l'ignore; j'espère pour ma dignité, qu'elle a été terrible, et que M. Claretie, qui compte double en cas de partage, a dû se tripler pour me sauver.

— Que vous importe, me dit-il; vous êtes reçu, et c'est exquis, votre petit acte, c'est du Marivaux.

— Oh! maître.

— Si, si, et du Marivaux moderne, croyez-moi.

— Mais je vous crois.

Quel homme aimable, M. Claretie! avec un mot bien choisi il empêche un pauvre auteur reçu à la Comédie-Française de se considérer comme le dernier des derniers.

Samedi dernier, 18 avril, sous la présidence de M. Prudhon qui nous surveillait d'une seconde loge de milieu, la Comédie-Française nous offrait la répétition générale de la pièce d'Octave Mirbeau *Les Affaires sont les Affaires*.

Le succès a été grand.

Je n'ai pas encore l'habitude des termes de critique, et si je dis que le succès a été grand, c'est que je veux dire que le succès a été grand. Avec son air de rien, ce mot me suffit.

Qui pourrait ne pas aller voir cette œuvre considérable par la longueur de ses trois actes en prose, le deuxième est même un peu long, et par ses qualités? Elle est bien à sa place au Théâtre-Français; elle y tient, comme le portrait de M. Lechat dans son cadre, entre ses boules électriques.

Elle n'est pas aussi terrible que les abonnés pourraient le craindre, car il arrive à Mirbeau de donner, après un fort coup de marteau qui enfonce le clou, une série de coups de marteau qui ne tapent que sur le meuble, mais elle amuse toujours.

Cent et cent fois j'ai ri. Si j'avais gagné, comme M. Lechat, 50 millions à la chasse aux petits oiseaux (ah! les salauds!), d'abord je vous prêterais vingt mille louis, une paille! et puis je me paierais chaque soir, à cette pièce, une loge où j'inviterais mes amis, l'homme d'argent, l'homme de guerre, l'homme de loi, l'homme d'église, l'homme de peine, l'homme du jour, l'homme du monde et le gentilhomme. Chacun d'eux recevrait son paquet et aucun ne se fâcherait, tant cette violente satire a de jeunesse, d'humeur joyeuse et, çà et là, cocasse. Ah! Mirbeau n'a pas dû s'embêter à l'écrire.

Je le vois qui s'excite de trouvaille en trouvaille :

— Je vais leur jeter ça encore à la face!

— Prenez garde, Mirbeau, ce n'est peut-être pas dans le caractère de M. Lechat.

— Mais c'est dans le mien!

De là une fin qui a failli ne point passer comme le reste, je dis la fin et non le dénouement.

Le dénouement, c'est le fils de Lechat écrabouillé, comme un simple troupeau de moutons, par l'automobile. Plus réellement que jamais, un dieu sort d'une machine.

La fin, c'est Lechat repris, en pleine douleur, par sa férocité d'homme d'affaires.

Quelques sages ont garanti une centième à Mirbeau s'il atténuait cette fin, une deux-centième, s'il la supprimait. Il a tenu bon. C'est crâne et c'est malin, car son audace lui vaudra cent autres représentations de plus.

Cette fin elle-même ne me choque pas. Ce qui me gêne plutôt, c'est la douleur de M. Isidore Lechat à la mort de son fils Xavier Lechat. Elle

m'a paru sans bornes, indigne d'une canaille. J'ai cru qu'il en crèverait d'apoplexie. Il souffrait comme trente-six lions.

Alors quoi? M. Lechat adorait donc son fils? M. Lechat est un brave homme de père?

Et s'il nous force à " marcher " par ses sanglots, s'il tire de son malheur tout l'effet possible, un effet énorme, comment veut-il qu'une minute après j'admire sa rage clairvoyante contre Phinck et Gruggh?

Pas si vite, que Diable! Mirbeau, laissez-moi le temps d'acclamer M. de Féraudy qu'étouffe un coup de sang paternel.

Mais ce n'est qu'un détail et je m'en fous, comme dit joliment Mlle Lara. Quel dommage qu'elle ne fasse que rapporter le mot d'un autre! Quand elle le rugira pour son compte personnel, elle sera divine.

M. de Féraudy est l'Antoine de la Comédie-Française.

Il y avait à faire dans son rôle. Les grosses affaires sont les grosses affaires. Il les a réussies presque toutes. Antoine qui siégeait à l'orchestre marquait, sans doute par modestie, une petite préférence pour M. Leloir.

Mme Pierson m'a ravi. Quand on sort de cette maison de folie qui s'appelle un théâtre, on n'est jamais sûr de grand'chose. Je suis sûr que Mme Pierson a été parfaite.

Je m'aperçois que je me permets de juger des artistes de cette valeur après une répétition générale. Ils n'aiment pas ça. Je m'excuse; peut-être ont-ils été mauvais à la première.

Deux Pièces

Comédie-Française

L'Autre

Pièce en trois actes, en prose,
de MM. Paul et Victor Margueritte

SOMMAIRE

Acte I. — Claire Frenot a trompé, avec le diplomate Dartigues, son mari, avocat. Jacques Frenot, ambitieux, ne savait pas aimer sa femme et s'éloignait d'elle jusqu'en Amérique. Après la faute, Claire, initiée par l'amant à l'amour, est revenue à Jacques qui la regarde enfin, la comprend et la désire, et aujourd'hui elle hait Dartigues et adore son mari. Mais elle ne supporte pas le remords. Il faut que, malgré les conseils de son amie, Mme Châtel, elle s'en délivre par l'aveu. L'apparition de

l'odieux Dartigues la décide : elle dit tout à Jacques. Il veut la tuer, tuer l'autre, et ne chasse même pas Claire. Il pardonne sans espérer l'oubli. Qu'elle reste comme une sœur près d'un frère !

Acte II. — Claire retrouve sa gaieté ! Elle s'épanouit avec les roses, joyeuse de marier sa petite sœur Jeanne, et si belle que Jacques souffre et la supplie de reprendre la vie intime. Claire se défend ; elle prévoit les tortures inévitables. Mais comment résisterait-elle, déjà sur la poitrine de Jacques, à l'ardeur de son amour ?

Acte III. — Claire avait trop raison. Les scènes de rancune et de mépris se renouvellent. Ne vaut-il pas mieux se quitter, pour que chacun puisse refaire sa vie ? Claire est prête. Jacques la retient encore ; il l'aime toujours ; il s'approche d'elle, se penche pour l'étreindre et recule d'horreur : au fond des pauvres grands yeux tristes de Claire il a vu l'autre.

Claire s'en va.

— Laisse-la partir, dit à Jacques, désespéré, sa mère qui lui tend les bras.

Et c'est évident ! On attendait cette rupture depuis l'aveu de Claire, non parce qu'elle avoue, mais parce qu'une femme comme elle a trompé un homme comme Jacques. Il ne peut pas pardonner vraiment, c'est-à-dire oublier, et l'héroïque aveu qui gâte tout, n'arrangera rien : Claire n'est pas une imprudente ou une naïve, ou une femme cruelle lasse de souffrir seule d'un mensonge. Elle agit par noblesse. Cette simple façon de révéler un adultère nous donne,

si nous ne sourions pas, la plus haute idée d'une âme de femme. Et Jacques ne nous semble pas d'une qualité commune, c'est pourquoi ils sont perdus. Un homme froid sceptique et dédaigneux, très bon, infiniment sage et un peu mou, pardonnerait peut-être. Jacques, amoureux lyrique, ne laissera jamais passer, sans une apostrophe virulente, l'image de l'autre. Et Claire ne ruse pas avec lui pour le calmer. Elle lui dirait plutôt : " Rien à faire! l'autre nous condamne à nous fuir ou à nous déchirer jusqu'à la mort! " Ajoutez que Jacques est incapable de tromper sa femme aimée, et sa femme, à présent la plus honnête des femmes, de choisir un deuxième amant.

Au fait, pourquoi a-t-elle pris le premier? MM. Paul et Victor Margueritte nous l'expliquent. Les motifs abondent : fausses idées de Claire, égoïsme, maladresse, absences de Jacques, séduction brutale de l'autre. N'ayant pas vu ces jeunes mariés, nous avons quelque peine à les reconnaître. Médiocres, nous dit-on, avant la faute de Claire, ils se trouvent, après, exceptionnels. Bizarre effet de l'adultère! Ce ménage quelconque, destiné aux ordinaires et louches ententes, une banale aventure le métamorphose : il ne transige plus avec un brusque idéal de pureté, — et il meurt.

Que vouliez-vous qu'il fît?

La pièce de MM. Margueritte reste vraie dans la mesure où Claire et Jacques le sont. Si un pareil couple existe, comme il doit être réduit et nuancé par la vie! D'un cas si complexe, le théâtre n'admet que le résumé tragique, et *L'Autre* paraît bien, à la scène, une fin de tragédie, un dénouement fatal qui se justifierait en trois actes rapides.

Sans surprise, sans vive curiosité, on se laisse

émouvoir par la plainte douloureuse de Jacques et de Claire. *L'Autre* réussit un problème sentimental où *Après le Pardon* manquait d'éclat. MM. Margueritte savent que la manière de s'exprimer, au théâtre, n'est pas celle du roman. Ils parlent pour l'oreille; on écoute et on entend. Les phrases vivantes, certes nombreuses, se croisent nettement. Il arrive même que Jacques et Claire donnent l'impression d'être d'égale force à la réplique.

Je remarque, çà et là, un abus de ton distingué. L'air de la Comédie-Française, sans doute! mais je regrette qu'il me soit défendu de parler des admirables interprètes : je ne tarirais pas.

Au souvenir, l'aveu de Claire prend, à tort, de l'importance comme s'il était le sujet de la pièce. Il sera, du moins, celui des conversations. C'est l'aveu qu'on va discuter; c'est à cause de lui que le spectateur se tiendra d'abord sur la réserve, c'est malgré lui que MM. Paul et Victor Margueritte forçaient hier le succès et faisaient applaudir leur beau talent fraternel et — j'en sais quelque chose — indivisible.

Théâtre des Variétés

Le Faux Pas

Comédie en trois actes
de M. André Picard

SOMMAIRE

ACTE I. — Marguerite Talloire est une honnête jeune femme qui adorait son mari et qui l'aime moins, parce qu'il grossit et se vulgarise et parce qu'il la délaisse le jour et dort trop la nuit. Et peut-être qu'il la trompe! Prête à l'aventure, elle ne se décide pas. Deux hommes lui font la cour. Edouard La Houppe et son camarade Robert Gontier. Ils cherchent, sans haine, par des procédés d'amicale rosserie, à se débarrasser l'un de l'autre. Ils amusent Marguerite qui en joue; elle ne choisit pas, mais on

devine que Robert sera, s'il en faut un, le sacrifié. Edouard est déjà sympathique. Il n'a que des dettes. Il vient de vendre, à ses amis, son mobilier, ses objets d'art et sa collection de cravates. Comme il ne réussit pas à séduire Marguerite par sa bonne humeur de joli garçon, il change de méthode et se pose en amoureux fatal et romantique. Si Marguerite ne cède pas, il se tuera. Elle ne fait que rire.

Mais la comtesse Gros, forte dame mûre, verbeuse et toquée, qui voit du drame partout, sauf chez elle, et lit à main ouverte, annonce à Edouard La Houppe qu'il mourra d'une prochaine mort violente, et à Madeleine Saingelle qu'elle épousera bientôt un homme riche et divorcé! Or, nous savons que Madeleine Saingelle est la maîtresse de Bertrand Talloire. Il voudrait même rompre et revenir à sa femme qu'il sent inquiète.

Les prédictions de la folle comtesse ne tardent pas à se réaliser dans l'ordre. Edouard La Houppe, après un nouveau refus de Marguerite, lui dit adieu d'un air tragique. Dans la rue, il glisse sur une pelure d'orange, et tombe sous l'auto de la comtesse. On le relève étourdi, gris de poussière et on le remonte chez les Talloire. Marguerite va se trouver mal. Il n'a rien. Il dirait la simple vérité si la comtesse ne l'arrêtait. Comme inspirée, elle crie qu'il s'est jeté sous la voiture pour se tuer par chagrin d'amour. Il aimait Marguerite passionnément et sans espoir. C'est un si beau drame, que la comtesse, toute fière d'en être, a une attaque de nerfs, la première de sa vie!

Acte II. — " L'accident " fait un bruit parisien énorme. On accourt aux nouvelles. La comtesse

règle le cérémonial des visites. Il est décent que Marguerite épingle à son corsage un nœud de velours noir, et que le mari, Bertrand, au lieu de se fâcher, passe une redingote. Les amies et les amis défilent attendris et narquois, Marguerite reçoit des fleurs et des bonbons. La célèbre victime, Edouard, fait son entrée. Bertrand, qui s'exaspère, l'étranglerait! Calmé par la comtesse qui le surveille, il se maîtrise et tend d'abord la main; mais si, dans dix minutes, elle n'a pas fianqué tous ces gens à la porte, il ne répondra plus de lui. La comtesse manœuvre pour que les deux futurs amants restent seuls· Edouard ne sait que dire: " Vous êtes jolie! " Marguerite espérait mieux. Son idéal amour, à peine allumé, va s'éteindre. Mais la comtesse découvre que Madeleine Saingelle est la maîtresse de Bertrand. Elle tient le divorce qu'elle avait prédit. Marguerite, avertie, se croit libre. Elle fait une scène furieuse à son mari. Les invités s'esquivent, pas assez vite pour que Bertrand ne puisse abîmer, entre ses poings, le chapeau de la comtesse, et piétiner rageusement le dernier haut-de-forme!

Acte III. — Tout va bien! Sous les regards envieux de l'ami Robert, Edouard se prépare au bonheur, Marguerite est riche, il l'épousera sans peine. Elle arrive, ôte ses gants, et s'exalte de plus en plus. Elle voulait d'abord vivre sur une haute montagne, mais l'installation coûterait cher, et elle n'a pas le sou : la fortune est au mari. Ils fuiront au Guatémala. Elle a trouvé une place pour Edouard, que ce projet dégrise. Un domestique annonce Bertrand. Il va les tuer! Du tout! Il parle doucement et s'excuse; il accepte le divorce et mettra les torts de son côté.

Il n'est venu que pour se montrer généreux. Il prie Edouard de se retirer par discrétion, dans la chambre voisine, et il offre à Marguerite une rente annuelle de cinquante mille francs, une auto et son chauffeur, et une terre en Normandie. Elle refuse indignée et le traite de pignouf! C'est signe qu'elle l'aime encore. Elle ne tient que par amour-propre à son Edouard qui se passerait volontiers de cette Marguerite pauvre et têtue. Comment les séparer? — " Si vous ôtiez, dit Bertrand à Edouard, ce qu'il y a sur votre tête, le petit rond, votre auréole. " — " Elle me gêne bien et depuis longtemps, répond Edouard, mais je n'ose pas! Qui donc m'en débarrassera ? " La comtesse, malgré elle. Il suffit qu'Edouard la provoque, par quelques mots d'ingratitude. Elle dit enfin la vérité qu'elle savait n'être pas si romanesque. L'auréole tombe par terre. Edouard délivré, échappe à la misère à deux, et raconte lui-même, gaiement, l'histoire de la pelure d'orange, tandis que Marguerite embrasse le bon Bertrand. Et cela fait, au théâtre, un ménage de plus, éprouvé et consolidé par l'adultère du mari et la menace d'adultère de la femme.

Il n'était pas facile de se tirer du *faux pas*. M. André Picard y arrive à force de talent et d'adresse; mais, s'il connaît déjà le pas des Variétés, il le danse pour la première fois devant le public. De là, quelques ruptures d'équilibre. Les scrupules de l'artiste paralysent, çà et là, l'homme de métier naissant.

M. André Picard a, dit-on, trouvé, dans la vie, et même dans la rue, le point de départ de sa pièce.

Le sujet, c'est l'imagination d'une femme qui transforme en acte héroïque l'accident banal de l'homme qu'elle voudrait aimer. L'idée poétique reste vraie quelque temps. Mais il fallait la développer en trois actes! Dans quel sens? L'auteur devait-il écrire une comédie sentimentale, sincère et presque lyrique, ou une pièce de fantaisie parfois bouffonne? M. André Picard emprunte aux deux genres, surtout au second, et il fait appel à nos plus aimables complaisances, afin que la méprise dure jusqu'à minuit. Grave difficulté, car l'accident était matériel, simple à vérifier, et les personnages de la pièce sont, tous, sauf un, raisonnables : Marguerite a de l'esprit, son mari de la clairvoyance, et Edouard n'est pas un bandit d'impudeur. A chaque instant, ils pouvaient dire : " En voilà assez! nous ne sommes pas dupes? Nos invités, y compris ceux de la salle, finiront par dire : en voilà trop! "

M. André Picard se méfiait. C'est pourquoi il a créé le personnage de la comtesse Gros. Voilà une maîtresse femme, cocasse, turbulente et dominatrice! Elle multiplie les audaces puériles, et personne ne lui criant : " Vous êtes insupportable! " elle fait de la pièce ce qu'elle veut, elle l'entraîne, heureusement, jusqu'au vaudeville, jusqu'au succès.Et les personnages vivants ne se font pas prier pour suivre ce personnage imaginaire!

Je me flatte de lui avoir résisté d'un bout à l'autre, mais elle amusera le public, le gros et grand, celui qui s'y connaît.

L'invraisemblable comtesse était donc nécessaire.

Et pourtant, réduite à la vérité, la pièce serait encore délicieuse, grâce à l'esprit de M. André Picard. C'est à mon goût, le meilleur de son talent.

M. Picard dédaigne (la comtesse elle-même les dédaigne) le mot facile et l'à peu près odieux. Cet esprit, qui n'est pas simplement spirituel, ce doit être ce qu'on appelle avec respect, l'esprit de situation. Je suis sûr d'avoir entendu — venaient-elles de l'auteur, du personnage ou de la situation — des phrases qui sonnaient comme les formules de nos moralistes les plus fins. Et contre cela, M^me^ la comtesse Gros a beau se travailler, elle ne peut rien.

Les qualités littéraires de M. André Picard ne gênent-elles pas la troupe des Variétés? La valeur personnelle de ces artistes reste hors de cause, et, au théâtre, ce sont toujours les mêmes qui savent faire admirer leur talent; mais je n'ai pas trouvé au ton général d'hier soir un accord parfait.

A M^lle^ Lavallière, M^me^ Marie Magnier, à MM. Brasseur et Guy, il manquait peut-être quelque chose, un je ne sais quoi de Guitry absent, ce qu'ils possédaient avec tant d'éclat le soir de *la Veine*?

Peut-être même fallait-il laisser la pièce de M. André Picard au Gymnase, quitte à la reprendre aux Variétés et ailleurs, car elle mérite qu'on ne se la passe qu'après l'avoir jouée.

A l'Odéon

Antoine

Antoine vient d'inaugurer en personne les matinées-conférences de l'Odéon. Il refera cette conférence jeudi. Tâchez d'aller l'entendre; vous ne trouverez peut-être pas de place, car ce théâtre est si bizarre que, dès qu'on désire y entrer, il se trouve complet.

Antoine cause bien, de cette voix tantôt sourde et tantôt aiguë qui était un des agréments de l'acteur. Comme conférencier, il adopte un visage aimable, calme et clair, que troublent çà et là quelques contractions bien connues des habitués de la maison. Tous ceux qui ont vu Antoine fâché, défiant ou embarrassé d'un rôle, tous ceux qui l'ont entendu s'écrier : " Vous, vous f... mon spectacle par terre! " savent ce que je veux dire.

Sa causerie vous amusera, et, s'il est en veine,

comme jeudi dernier, elle vous touchera au cœur. Il parle naturellement de l'*Ecole des Femmes*, qui est un chef-d'œuvre un peu triste à mon goût; de la *Critique de l'Ecole des Femmes*, qui est un modèle de critique éblouissante; et surtout de l'Odéon, de son histoire comique et sinistre. On ne peut plus faire de plaisanteries neuves sur l'Odéon; nos pères ont trouvé les plus fines et les plus décisives. Antoine explique, avec une bonne humeur dangereuse, pourquoi le public n'y est jamais venu assidûment, pourquoi on n'y vient guère aujourd'hui, pourquoi demain on n'y viendra pas davantage. Et cependant, il faut qu'on y vienne! Antoine fera tout pour avoir enfin raison. Il a déjà tout fait, hélas! Il a perdu 400.000 francs, qu'il devra payer, il ne sait comment. Et, à cet aveu, je vous assure que la minute est émouvante. L'énergique lutteur proclame sa détresse : " Je suis complètement ruiné ", s'écrie-t-il, et il le répète d'un ton presque victorieux. Est-ce du courage? Est-ce un effet de théâtre? Un truc de directeur? Non, non, c'est du courage, nous en sommes sûrs; nous nous sentons violemment pris, et nous acclamons Antoine. C'était, jusqu'ici, le succès pour sa causerie spirituelle et verveuse, c'est maintenant le triomphe, l'ovation des grandes répétitions générales. Nous sommes tous sincères : les invités, les abonnés, tous, y compris Antoine, qui venait pourtant de dire : " Il n'y a pas de vérité au théâtre! " (juste parole!) et qui a dû croire, en ce quart d'heure d'enthousiasme, l'Odéon sauvé. J'ai vu des hommes qui se précipitaient vers sa loge comme des héros; j'ai vu des femmes qui pleuraient, oui, mais je n'ai pas vu un seul invité sortir son porte-monnaie pour payer sa place de faveur, et

aucun de nous ne s'est dit : " J'apporterai ce soir même à Antoine cette belle pièce en trois actes que je destinais à un théâtre de la rive droite, et dont j'espérais cent cinquante représentations avec le maximum de recettes. "

Alors !

Voilà Antoine ruiné. C'est un résultat des plus honorables, mais il ne peut pas, encouragé par le public, se ruiner indéfiniment pour le plaisir de rester dans une ruine. A-t-il échoué par sa faute? Non. Nous l'avons applaudi à l'œuvre, plein d'admiration gratuite pour ses vains prodiges. Il s'accuse bien de quelque imprudence; il frappe sa poitrine d'administrateur, mais il prouve magnifiquement par son expérience que c'est l'Odéon qui a tort. Cet Odéon immobile a tous les torts, et, malgré les nouvelles pièces, les nouvelles sommes, les nouvelles bonnes volontés à venir, l'Odéon restera, sur place, l'Odéon : une espèce de monstre endormi qui ne se réveille par instants et ne se gorge de sacrifices que pour se rendormir.

Nous sommes tous responsables; nous avons tous dit à Antoine autrefois : " Prenez l'Odéon, vous l'avez bien gagné ! " On croyait lui offrir une récompense et une fortune, on s'est trompé. C'est trop facile de lui crier aujourd'hui : " Gardez-le ! " Qu'est-ce qu'on risque à ce généreux entêtement? Quand on donne ce conseil-là, il faut l'accompagner d'un chèque; sinon, c'est qu'on éprouve une joie malsaine à regarder un homme se débattre dans le vide.

Je ne devine pas du tout sur quoi repose la confiance rajeunie d'Antoine. Sur quoi, sur qui compte-t-il? Sur un trésor, un secret, le secours d'un beau

désespoir? Il a invoqué les classiques et fait un appel chaleureux aux poëtes; cette brusque passion pour les classiques et les poëtes sera d'autant plus durable qu'elle est en retard. Il a même déclaré qu'un chef-d'œuvre en vers est plus grand qu'un chef-d'œuvre en prose. Antoine, vous allez trop loin, et vous découragerez les prosateurs. Mais, outre que votre idéal n'est pas de jouer *Chantecler* ou toute autre pièce condamnée d'avance à cinq ou six cents représentations, vous savez bien qu'un succès, même en vers, ne sauve pas l'Odéon. Il en a connu. Ce qui sauverait l'Odéon, c'est un public curieux, fidèle, qui irait à l'Odéon non par exception, mais par habitude, par besoin intellectuel, qui verrait toutes vos pièces indistinctement, un public qui ne pourrait pas se passer de l'Odéon, quelque chose comme un public de quartier épars dans tous les quartiers de Paris. Or, les mêmes raisons économiques qui créent un public de quartier empêchent ce public fantôme de se former. Et elles se multiplient. Avec les voitures, l'Odéon paraît trop loin; avec les aéroplanes, il sera trop près!

Jusqu'à quel point nous pouvons nous passer de l'Odéon, Antoine se le demande-t-il quelquefois? Certain passage de sa causerie m'a surpris. Il parle d'un art officiel nécessaire, il semble croire l'Odéon indispensable. Dans sa pensée, ce théâtre subventionné devait consacrer l'effort du Théâtre libre. Il faut qu'une formule dramatique, pour être indiscutable, soit reconnue par M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Antoine, si c'est là le scrupule qui vous retient à l'Odéon, vous gaspillez pour rien les dernières années de votre jeunesse. Nous n'avons pas besoin de Théâtre

libre officiel, mais d'un théâtre où Antoine puisse appliquer et développer, pour l'art seulement, et non pour les rapporteurs distingués du budget, des idées scéniques qui nous sont devenues chères. Si l'Odéon ne peut pas être ce théâtre-là, ne vaut-il pas mieux le quitter tout de suite, le brûler ou le laisser mourir en d'autres mains médiocres? Un artiste comme Antoine n'est-il pas utile ailleurs, au centre de Paris, sur un théâtre parisien, où il monterait des tas de pièces (on souperait à la trentième), où il jouerait lui-même en comédien original, et gagnerait très vite beaucoup d'argent? Il doit bien se trouver par là, en plein boulevard, quelque théâtre dont le directeur, fatigué, désire en secret passer à l'Odéon, pour qu'on l'y prenne, à son tour, officiellement, au sérieux.

Allez jeudi, au moins jeudi, à l'Odéon!

Une Conférence de M. Léon Blum

Léon Blum nous a fait, jeudi dernier, à l'Odéon, sur *Jules César*, une conférence que le public a beaucoup aimée et applaudie, et qu'il a comprise.

Il n'est pas étonnant que Léon Blum parle bien, puisqu'il pense bien et qu'il écrit bien : ce sont toujours les mêmes qui donnent des preuves de talent. Mais il y avait, au début, comme toujours, une surprise à constater qu'un jeune homme, de physique inconnu, osait s'asseoir devant cette table redoutable et ne se mettait pas à barboter éperdument.

Dès les premiers mots, nous étions tranquilles et ravis. Je ne dis pas que Léon Blum deviendra un orateur à robuste poitrine de réunion publique (et encore, puisque ce sont toujours les mêmes qui doivent avoir du talent !) mais c'est un conférencier qui n'a besoin des leçons de personne. Il parle avec grâce, avec abondance, ce qui faisait dire à Antoine : " Il

est épatant, ce bougre-là! " et surtout il parle avec clarté, clarté de pensée et clarté d'expression. Les mots courent, parfois, un peu vite, sans jamais se bousculer et s'écraser. Détail qui est un des signes de sa maîtrise, il sait mettre de l'eau dans son verre et la boire, au lieu de la renverser par maladresse sur les pieds du public; et cette aisance donne au public le temps d'applaudir. Quand Léon Blum évitera de se balancer, d'un rythme monotone, sur sa chaise, il sera tout près de la perfection.

Il parle sans notes, ou plutôt, il ne les regarde pas, pour cette raison qu'il est myope; il parle sans faire de l'esprit, pour cette autre raison que son intelligence alerte est des plus fines, et qu'ayant à dire des choses souvent subtiles, il écarte d'elles les plaisanteries d'un voisinage fâcheux.

Il va de soi que Léon Blum peut faire de l'esprit, de l'esprit qui plaise aux foules parisiennes. Vous n'avez qu'à entendre ce qu'on écoute de meilleur en ce genre, dans nos pièces à succès, pour deviner que Léon Blum, qui, par métier, les voit toutes, ignore volontairement cet esprit, ou le méprise.

Faut-il ajouter qu'il n'a pas l'incroyable vanité de nos penseurs professionnels, qui soulèvent leurs poids lourds, avec un long effort douloureux, simplement parce qu'on a oublié de les prévenir que ces poids étaient en carton.

Dire avec légèreté et pudeur des choses graves, des choses pleines et importantes, c'est un des mérites que nous a signalés Léon Blum chez Shakespeare.

Car Léon Blum a traité son sujet, ce dont je ne saurais, personnellement, trop le féliciter. Il a parlé de Shakespeare et de *Jules César*.

Il admire Shakespeare par-dessus tout, au point d'être injuste pour Molière. Il l'était déjà dans ses *Nouvelles Conversations de Goethe avec Eckermann*, qu'il publiait, il y a huit ans, sans nom d'auteur et qui reparaissent aujourd'hui avec sa signature. J'y retrouve le même dédain pour Molière comparé à Shakespeare. Léon Blum a sans doute eu raison, puisqu'il ne changeait rien, de ne pas effacer, dans la nouvelle édition de son livre, cette grave injustice, mais reste-t-elle toujours dans son cœur? Va-t-il encore, pour se fortifier, jusqu'à prétendre que Beaumarchais soit l'égal de Molière? C'est trop! c'est trop! Et par esprit de contradiction et d'irritation, je n'hésite pas à sacrifier Shakespeare à Molière, et sur ce point, je ne céderai pas, Léon Blum, et j'espère arriver à vous émouvoir, ne serait-ce que par mon entêtement.

Shakespeare supérieur à Molière! L'égal, si l'on veut, tout au plus.

D'ailleurs, j'avoue que je n'en sais rien.

Je connais mal Shakespeare, parce que je ne le lis guère, parce que je ne sais pas l'anglais et que je me défie des traductions.

Je ne lis pas Shakespeare pour mon plaisir, je me force, comme tant d'autres, à le lire, parce que ses admirateurs m'en font un devoir. Je ne vais pas le chercher tout seul. Il ne m'a pas encore donné une joie complète, comme Molière qui ne me trompe jamais, comme Victor Hugo, comme La Fontaine, enfin comme les " nôtres ". Et bien sûr d'aimer les nôtres, les plus grands, d'un amour qui les contenterait, je ne rougis pas d'être insuffisant avec Shakespeare et même de supposer qu'il y a un peu de sa faute.

Précisément, J.-H. Rosny jeune publie une nouvelle traduction de ses œuvres. Un volume a paru. Il contient *Hamlet*, *Lady Macbeth*, *Beaucoup de bruit pour rien*. La préface de J.-H. Rosny me redonne confiance : je vais peut-être cette fois tout comprendre Shakespeare, c'est-à-dire tout l'aimer. Mais ce sera la dernière fois.

Que Léon Blum, qui, malgré sa jeunesse, possède des trésors d'érudition, excuse l'ignorance des hommes qui s'appliquent à ne trouver qu'en eux-mêmes (et c'est long, et ça occupe !) une vérité ingrate. Il a dû remarquer que cette ignorance (je ne parle pas que de la mienne) est incommensurable.

Exemple : il ne s'agit plus de Shakespeare, mais de Mistral. Depuis quelques jours, je pose, au hasard des rencontres, cette petite question à des hommes de lettres :

— Connaissez-vous Mistral ?

— Cette question ! Mistral n'est-il pas illustre ?

— Je veux dire : avez-vous lu Mistral ?

Et tous, je n'en excepte aucun, me répondent sans hésiter :

— Non !

Je rapporte cet aveu, qu'il trouvera honteux, toutes proportions gardées, afin que Léon Blum considère une fois de plus cette ignorance où des hommes de lettres des plus distingués peuvent vivre comme le poisson dans l'eau."

Au fait, Léon Blum a-t-il lu Mistral ?

Je revenais de l'Odéon, séduit par les raisons qu'il donne de la supériorité de Shakespeare, quand je me suis rappelé cette courte phrase des *Nouvelles Conversations* :

“ Je définis ainsi le don poétique, dit Goethe : savoir tirer de la contrainte une beauté. ”

Je trouve cette formule, si je la pénètre, profonde et juste, mais comment l’accorder avec les libertés folles de Shakespeare? Au lieu d’avancer, je recule, et les premiers tableaux “ libres ” de *Jules César*, la pièce de Shakespeare que je préfère et que j’essayais de revoir jeudi dernier, ne m’ont paru, malgré les prodiges d’Antoine, que désordre et que... bâclage d’homme de génie.

Mais Léon Blum nous a fait une délicieuse conférence : allez l’entendre jeudi prochain.

De Bussang à l'Odéon

Antoine, directeur de l'Odéon, vient de nous offrir une pièce de Maurice Pottecher, directeur du Théâtre du Peuple de Bussang. Ainsi, Maurice Pottecher n'aura guère été joué que sur de grandes scènes, car le Théâtre du Peuple des Vosges est connu comme l'Odéon. On va presque aussi facilement à l'un qu'à l'autre. J'ai vu plus de trois mille spectateurs au Théâtre du Peuple et l'Odéon se contente toujours de moins. Il est justement admis que le Théâtre du Peuple de Bussang a servi de modèle à une foule de théâtres populaires, mais je crois qu'en général, on se trompe sur le sens qu'il faut donner à ces mots : Théâtre du Peuple ! Si je comprends bien Maurice Pottecher, le peuple, c'est

tout le public, le public ouvrier et paysan, le public bourgeois et le public d'élite. Une pièce du Théâtre du Peuple s'adresse aussi bien à l'homme de lettres qu'à l'illettré. Elle se propose de les captiver tous deux et, pour un instant, de mêler leurs âmes si peu pareilles en une émotion d'art commune.

Voilà l'essentiel du programme. Sans doute, Maurice Pottecher, malgré ses efforts, qu'il renouvelle tous les ans, depuis douze ans, ne se flatte pas de l'avoir déjà réalisé. Il y a certes des spectateurs cultivés à Bussang et aux environs. A cette élite régionale, se joignent de fins amateurs qui viennent de loin, des ministres même qui devraient s'apercevoir que Pottecher, créateur d'une belle œuvre et d'un noble exemple, n'est pas décoré; s'ils attendent qu'il réclame, ils risquent de ne pas réparer prochainement cette injustice! Mais il y a surtout, au Théâtre du Peuple, un public populaire, et celui-là, je ne puis pas accorder à Maurice Pottecher qu'il soit supérieur, au bout de ces douze années, à tout autre public dit " populaire ". J'affirme qu'il n'y entend rien. Je l'ai vu se tenir mal, rire aux passages tragiques, manifester de travers, et multiplier les preuves de son ignorance. Il m'a paru un terrible public de province qui ne songe guère qu'à s'amuser le dimanche de n'importe quoi. Je le trouve en retard sur le public de l'Odéon qui applaudissait, hier soir, la pièce de Maurice Pottecher, *Molière et sa femme* : c'est une comédie en vers d'une haute tenue littéraire, d'un ton juste, où des sentiments, toujours délicats, plus encore s'il s'agit d'un homme comme Molière, sont exprimés avec tact. Ce n'est pas l'à-propos ordinaire, un simple lever de rideau, mais un " baisser de rideau " important qui a ter-

miné le spectacle dans les bravos chaleureux. Le public parisien avait compris. Et il venait de s'enthousiasmer au *Tartuffe !* Et pourtant, ce public dit aux entr'actes des choses énormes, qui gâteraient une soirée, qui dégoûteraient du théâtre, si le goût du théâtre n'était plus fort que nos mauvaises humeurs passagères. Il y a des gens, des gens de Paris, qui viennent au Théâtre sans regarder un programme et qui s'imaginent qu'à l'anniversaire de Molière toutes les pièces doivent être de Molière. C'est flatteur pour ses confrères d'un soir, quoique un peu fort. Je connais la modestie de Pottecher. Il protesterait par une petite annonce de régisseur. Mais je répète que le public parisien, si lourd parfois, a compris. Le public de Bussang aurait-il la même finesse? Que Pottecher brave ses scrupules et fasse jouer sa pièce sur son théâtre des Vosges par ses acteurs. Sa pièce à l'Odéon était bien jouée, c'est-à-dire fort honorablement. Qu'il la confie aux acteurs de son théâtre! Sauf une vraie artiste, qui fut d'ailleurs une professionnelle admirée, ce sont des amateurs de bonne volonté; il leur a fait jouer une fois du Molière, ce n'était que *Le Médecin malgré lui*. Les autres spectacles du Théâtre du Peuple se composent (je passe quelques exceptions de faveur) des pièces de Maurice Pottecher. Il en a écrit une douzaine pour son théâtre. Elles ont toutes obtenu un grand succès, mal définissable. Quelle signification lui donner? Maurice Pottecher croit-il sérieusement avoir vu jouer ses pièces? Je lui pose cette question indiscrète parce que je l'ai entendu tenir des propos sévères sur l'acteur de métier qu'il ne serait pas loin de croire inutile sinon nuisible au théâtre populaire. Ses amateurs sont tous aimables, intelligents,

et, cela va sans dire, “ pleins de bonne volonté ”. Mais il ne suffit à personne de s’évertuer; peuvent-ils faire que le métier, l’étude, l’expérience, le travail et le don ne soient pas indispensables à l’acteur comme à l’auteur dramatique? On ne voit jamais jouer la pièce qu’on a écrite, c’est entendu, mais il arrive souvent qu’on voit jouer mieux, si l’acteur a du talent. Quel à peu près reste-t-il d’une œuvre d’art, quand elle n’est pas interprétée par des artistes? Nous en avons quelques-uns à Paris. Les théâtres locaux comme le Théâtre du Peuple espèrent-ils s’en passer toujours, parce qu’ils ont des coulisses, des sous-sols, de la machinerie, des accessoires et des décors? Cela, c’est du théâtre extérieur, du joujou amusant et compliqué. Que deviennent le cœur de l’œuvre, la scène humaine et nue, la minute miraculeuse, ce prodige verbal qui tient les spectateurs haletants et dépouillés de toute bassesse? L’art dramatique ne peut vivre que par les artistes. Il ne vaut, il ne s’excuse que par eux. Si remarquables que soient les pièces de Pottecher, il ne les a pas vu jouer par un Guitry ou par un Antoine. Il ne les a donc pas vues. L’auteur dramatique en lui ne saurait être satisfait, à moins qu’il ne se dépêche de créer, à côté du Théâtre du Peuple, un conservatoire du peuple et un tas de petites écoles où on enseignerait tous les métiers du théâtre. Comment cet art d’application et de mensonge se passerait-il d’apprentissage? Le naturel au théâtre, ce n’est que de la gaucherie vulgaire, insupportable. La nature ne peut fournir que le décor et il ne faut pas trop compter dessus : rien n’est plus vite décevant. A Bussang, le décor est merveilleux. On l’a souvent décrit. Il enchantait Antoine. Mais le Théâtre du Peuple ne met pas tout

à profit de cette riche nature. Il n'emprunte que le plein air, et deux ou trois profils de montagnes. Il n'utilise pas les sources glacées, rebondissantes, les sapins rigides et graves, ces sentiers hardis, ces maisonnettes puériles, ces troupeaux qui semblent là-haut paître des nuages, et cette herbe d'un vert implacable qui refuse de griller même aux chaleurs de septembre! Quel délicieux pays, où pousse, çà et là, autour du Théâtre du Peuple, la fleur discrète de l'hospitalité!

Pays délicieux et impressionnant, car, tout à coup, au hasard d'une promenade, à quelques centaines de mètres du Théâtre du Peuple, vous remarquez, sous un tunnel, au-dessus de votre tête, qu'une raie noire, un arc de cercle, divise la voûte en deux!

C'est à propos de cette raie, brusquement apparue, que ce beau pays sera peut-être un jour ensanglanté, et l'œuvre de Maurice Pottecher, gloire de Bussang, détruite.

Du moins, plus tard, chez les races futures, la pioche de quelque curieux mettra-t-elle à nu la pierre où sont gravés ces simples mots : Théâtre du Peuple?

Portrait de Marthe Brandès

Elle eſt la tige de ces feuilles, et ses cheveux sont dans les feuilles comme un nid fin où repose un rêve.

Le front dit : Je pense, donc je suis aimé.

Les yeux disent : Nous sommes bons, mais pas si bêtes.

Le dernier mot de cette bouche entr'ouverte qui se retient d'aspirer ne doit pas être loin.

Un rayon de soleil qui jouait sur le nez n'y eſt plus : ce rayon-là peut aller se coucher.

Elle eſt pâle de tenir toutes ses promesses.

A cause de son cœur, un pli de corsage eſt plus droit que les autres. Elle a mis un tablier pour recevoir, reine servante, ceux qu'elle attend; mais l'intrus peut venir : elle garde ses mains dans les poches de son tablier.

Le Théâtre.

“ Pourquoi fais-tu du théâtre? Ça te tente, une grande caisse de bois blanc où on met l’une sur l’autre six couches de braves gens qui sortent de dîner? Ils suent, ils marinent... Pendant ce temps-là, un gros diable de drame les secoue, les cahote, les ballotte, les ahurit... Ils sont en eau : ils sont en larmes; et le gros diable de drame tourne, roule, gémit, hurle, trépigne, rugit... La toile tombe, et les braves gens ont une indigestion dans la nuit... Ne touche pas aux quinquets, c’est malsain... Et puis tu seras interprété... As-tu jamais vu jouer du Beaumarchais un dimanche au Théâtre-Français?... Il devrait y avoir une loi qui défendît aux acteurs de toucher aux chefs-d’œuvre : ils empêchent de les entendre. ” Ainsi parle de Rémonville, un personnage de *Charles Demailly*, le beau roman d’Edouard et Jules de Goncourt. Oui, la tirade (et cette tirade ferait bien sur la scène) est spirituelle et juste, mais il faut se résigner. Les Parisiens aiment de plus en plus le théâtre. Ils le paient très cher. Paris adore et

enrichit ses artistes dont quelques-uns sont les premiers du monde, et ces artistes, quoiqu'en dise de Rémonville, ne touchent aux chefs-d'œuvre qu'avec respect. Ils admirent le classique et le jouent quelquefois. La Comédie-Française n'abuse ni de Beaumarchais ni de Racine. Sont-ils mal interprétés? Personne n'en sait plus rien. Il y a la tradition, vraie ou fausse, mais il y a surtout la recette qui fait la loi. Le but n'est pas de jouer des chefs-d'œuvre, mais des pièces qui rapportent beaucoup d'argent. Toutes les pièces pourraient avoir comme sous-titre ce titre de l'une d'elles : *La Question d'Argent.* Un des plus grands succès modernes de la Comédie-Française, s'appelle *Les Affaires sont les Affaires.* C'est d'ailleurs, par exception, une très belle pièce. Le théâtre ne vit que de " centièmes "; les hommes de lettres le savent bien. Ils gagnent moins avec un beau livre qu'avec une mauvaise pièce qui ne réussit même pas. C'est pourquoi ils se précipitent au théâtre. On ne leur demande que des pièces qui plaisent au public, des pièces pour " poires ". Ils les fabriquent, tantôt seuls, tantôt à deux ou trois. Et ils les fabriquent sans arrêt. Dès qu'un auteur a le tour de main, sa fortune est faite. Paris compte des faiseurs d'un mérite européen. On comprend qu'il n'y ait que le premier succès qui coûte et que faire jouer une première pièce soit presque impossible.

Un jeune homme vient de terminer trois actes. A quel théâtre les offrir? Il songe tout de suite à la Comédie-Française. Il y avait autrefois, à cette Comédie-Française, deux lecteurs et un comité de lecture. Un des lecteurs lisait la pièce et écrivait son rapport d'après lequel la pièce était ou n'était pas admise aux honneurs de la lecture devant le comité;

c'est-à-dire devant quelques sociétaires de l'illustre Maison. Le comité de lecture a été supprimé. L'examen ne pouvait qu'humilier des auteurs qui ne croyaient plus avoir à faire leurs preuves. On parle de rétablir le comité! En l'attendant c'est l'administration de la Comédie-Française, aujourd'hui M. Jules Claretie, qui lit et reçoit ou refuse les pièces.

Celle de notre jeune homme est probablement refusée.

Il la porte au second Théâtre-Français, à l'Odéon. Il y a encore à l'Odéon un comité de lecture, mais il n'est pas aussi fameux, aussi impressionnant, aussi funeste que l'était celui de la Comédie-Française. Il ne tient qu'une place discrète, on le consulte à peine, et c'est le directeur de l'Odéon, aujourd'hui M. Antoine, qui lit, reçoit ou refuse toutes les pièces.

Celle de notre jeune homme est probablement refusée.

Il la porte au Vaudeville, au Gymnase, aux Variétés, aux Nouveautés, à la Renaissance, etc., etc. Elle est certainement refusée partout. Il n'existe aucune raison pour qu'un directeur joue le premier ouvrage d'un homme de lettres inconnu. Un directeur a trop à faire. Il faudrait qu'il soit désœuvré, — ou désespéré — pour jeter un regard sur le manuscrit épais qui se présente mal, recommandé simplement par la poste. Chaque théâtre a ses auteurs attitrés. Son directeur demande, ou plutôt commande les pièces de la saison à ses hommes de confiance. Il ne compte que sur deux ou trois pièces et, s'il en annonce d'autres, c'est par modestie feinte, il espère n'en offrir au public que trois ou deux, et le rêve, c'est la pièce qu'on joue toute l'année avec

laquelle on ouvre et on ferme les portes du théâtre. Il existe des directeurs hypocrites qui daignent répondre au jeune débutant, au petit chemineau dramatique. Ils répondent, cela va de soi, par un refus, mais ils donnent des raisons. Les formules ne varient pas à l'infini. On les devine! Certains directeurs poussent la sournoiserie jusqu'à couper la ficelle du manuscrit, mais le directeur sincère et honnête ne répond pas. Il laisse à l'auteur le droit de reprendre sa pièce après un délai qu'il se fixera lui-même.

C'est donc pour céder à l'irrésistible goût de l'invraisemblance que nous supposons une première pièce reçue. Par quel hasard? qui pourrait le dire? Dans quel théâtre? Comment le désigner. Voici, avec quelques détails, la liste des principaux théâtres parisiens où il serait à désirer qu'un pareil miracle pût se produire de temps en temps.

Comédie-Française. — C'est le nom le plus connu du Théâtre-Français. On l'appelle aussi Le Français : les invités disent : la Maison de Molière. M. Jules Claretie, administrateur, écrivait au poëte Edmond Rostand :

“ Quand vous nous donnerez *La Maison des Amants*, nous illuminerons la Maison de Molière! ”

Cette façon poétique de recevoir une pièce en vers ne saurait être qu'exceptionnelle. La Comédie-Française, créée par un ordre de Louis XIV, date de 1680. Son passé a fait d'elle la première scène de France. C'est le théâtre de Talma et de Rachel. Il forme une compagnie, une société à laquelle l'Etat donne la salle, 240.000 francs de subvention et un administrateur. Il reste, avec l'Opéra, ouvert

toute l'année. Deux jours par semaine sont réservés aux abonnés. Il donne des matinées le jeudi et le dimanche. Son répertoire, classique et moderne, ravit le Français distingué, l'homme des salons, les gens d'esprit et de goût noble, le provincial et l'étranger. Il y a un certain air de la Maison qui pénètre jusqu'aux ouvreuses, un certain ton que les jeunes auteurs doivent d'abord s'assimiler.

Incendiée, en partie seulement, le 8 mars 1900, la Comédie-Française fut reconstruite sans modification irrespectueuse.

Odéon. — Le second Théâtre-Français. Il ne touche que 100.000 francs de subvention. Isolé, comme l'Opéra, de tous côtés, il ne brûla que deux fois pour sa part. Antoine, le fondateur du Théâtre Libre et du Théâtre Antoine, le dirige et y fait de prodigieux efforts. Il a contre lui l'éloignement du théâtre, les mauvais temps et les vieilles plaisanteries odéoniennes, toujours drôles. Antoine déroule sur cette vaste scène des spectacles littéraires. Il élargit les cadres classiques. Il rajeunit Corneille, Racine, Molière. Dans cette maison qui a l'air d'un temple antique, il accueille toutes les écoles modernes. Il offre, le jeudi, à un public d'étudiants et de lettrés, des matinées-conférences. La lutte d'Antoine pour vivifier l'Odéon est elle-même un glorieux spectacle. On se demande si le second Théâtre-Français ne fait pas double emploi? Le rôle du premier ne devrait-il pas être de ne jouer que les chefs-d'œuvre classiques et les belles pièces représentées avec éclat sur d'autres scènes? La Comédie-Française les consacrerait définitivement. Elle serait alors une sorte de musée du théâtre, un Louvre drama-

tique. On réserverait à l'Odéon les tentatives nouvelles. C'est une idée, mais le classique, fût-il d'hier, ne saurait faire vivre un théâtre. Les artistes de la Comédie-Française se plaignent déjà de gagner moins d'argent que ceux du boulevard. Ils se rattrapent au moyen de longues absences qu'ils appellent tournées. Si leur théâtre se transformait en conservatoire riche de chefs-d'œuvre et pauvre de bénéfices, ils n'y viendraient plus.

L'Opéra. — Depuis sa fondation il a occupé douze salles et brûlé trois fois. Le théâtre actuel, construit par l'architecte Charles Garnier, passe pour le plus beau qui existe. Le grand escalier d'honneur est presque aussi célèbre que le sont, à un autre point de vue, le foyer de la danse et les sorties de bal. Heureux les mortels pour qui le foyer n'a pas de secrets et qui savent distinguer une pirouette d'une gargouillade et un rat d'un sujet. Quant à la sortie de bal, on peut en jouir dehors, de la terrasse d'un café. Ce palais du chant, de la musique et de la danse a coûté 34.400.000 francs.

Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts nomme le ou les directeurs (aujourd'hui MM. Messager, Broussan et Lagarde*). Ils reçoivent de l'Etat une subvention annuelle de 800.000 francs, à la condition de se soumettre aux clauses d'un cahier des charges dont voici l'article de tête : " Les directeurs seront tenus de diriger l'Opéra avec la dignité et l'éclat qui conviennent au premier théâtre lyrique national. L'Opéra devra toujours se distinguer des autres théâtres par le choix et la variété des œuvres, anciennes ou modernes, qui y sont

représentées, par le talent des artistes, comme par le goût et la valeur artistique des décorations, des costumes et de la mise en scène. ”

C'est bien le moins.

Opéra-Comique. — La seconde scène de la musique française. Sa subvention annuelle est de 140.000 francs. Les guides eux-mêmes ne l'appellent plus le théâtre des jeunes filles à marier et tout le monde s'accorde à dire que son directeur, M. Albert Carré, est un incomparable metteur en scène.

Le Théâtre Antoine. — Il succéda le 30 septembre 1897 au Théâtre Libre, fondé en 1885 par l'acteur Antoine (aujourd'hui directeur de l'Odéon) dans la salle des Menus-Plaisirs. Ce fut un théâtre d'avant-garde, de réalisme scénique; c'est le moins cher de Paris. Sa prospérité rapide, qu'il devait à Antoine, continue, augmente sous la direction de l'acteur Gémier. — “ Antoine a fait ses preuves dans ce théâtre, disait Gémier, j'y veux faire les miennes, en me souvenant qu'un théâtre d'art, selon la forte parole d'Emile Zola, doit vivre de passions littéraires. J'avertis ici les auteurs mercantis et les artistes dépourvus de foi et de courage que les portes du Théâtre Antoine leur seront impitoyablement fermées. Ce sont eux qui ont été les agents de ce qu'on a appelé la crise théâtrale. Ces auteurs rédigent d'abord un traité assurant à la pièce qu'ils ont l'intention de faire, une date de représentation choisie au meilleur moment de la saison théâtrale, un minimum de représentations et l'engagement de plusieurs artistes en renom. Quand le

traité est signé, l'auteur dramatique doit écrire la pièce, la livrer au jour fixé! "

Gémier dévoilait par là une des plaies du théâtre " abominable ", selon le mot d'Henry Becque. Gémier protestait aussi contre ses tendances superficielles, les mauvaises troupes, l'abus coûteux des étoiles, la vanité, les exigences et l'arrivisme des comédiens. Il rappelait le mot de l'acteur Taillade: *Parole d'honneur, on ne sait plus crever de faim !*

Gémier s'est donc mis au travail. Il s'adresse aux artistes et aux poëtes, et il réalisera ses promesses, parce qu'il fait d'excellentes affaires, grâce à des pièces amusantes comme *Sherlock Holmès*, qui attirent au Théâtre Antoine le gros public même de l'Ambigu. Il faut aller vers l'art par l'argent.

Un des théâtres voisins du *Théâtre Antoine*, le *Théâtre de la Renaissance* est dirigé par l'acteur Guitry depuis 1902. Avec un tel artiste l'entreprise ne pouvait que réussir. Guitry est, sans conteste, le plus grand acteur de Paris, un homme unique. Il ne connaît guère que le succès.

Il ne joue que des comédies modernes et ne les reçoit que des auteurs les plus célèbres. M. Henry Bataille, l'auteur de *La Femme nue*, écrivait : " Guitry est chez nous le plus nécessaire des acteurs, le plus représentatif de notre race, l'acteur intellectuel, — dans le bon sens du mot. Soyez persuadés que la nature avare n'en produira pas souvent d'équivalent, et qu'à l'heure présente on peut, je crois bien, assurer, sans être taxé d'exagération, que Guitry, par ses dons merveilleux, sa puissance nuancée, sa nette et souple autorité, la subtilité aussi de sa technique et cette effusion d'intelligence qui répand

autour de lui un nimbe communicatif et irrésistible, est sans conteste le premier comédien du monde. ”

Le Théâtre Sarah-Bernhardt. — Cette artiste illustre y triomphe tous les soirs, quand elle est à Paris. On l'admire avec un étonnement sacré qu'elle renouvelle à sa fantaisie. C'est notre idole résistante, digne des plus beaux adjectifs de la langue française. Elle a l'audace de jouer les poëtes et leur donne la gloire et l'argent.

Le Théâtre Réjane. — Nous le devons au divorce de Mme Réjane et de M. Porel qui a gardé le vaudeville. Mme Réjane, c'est l'esprit; le verve, la vie nerveuse et souple, l'intelligence. Elle se trompe rarement. Anatole France dit d'elle : “ Elle est assez diverse, assez variée pour interpréter les œuvres des genres les plus opposés et suffire à tous les répertoires. Il y a vingt Réjanes en Réjane, toutes différentes les unes des autres et qui cependant ne ressemblent qu'à elle. Fine, comique, touchante, pathétique, toujours vraie, elle unit un goût exquis à un parfait naturel. Elle sait oser et garder la mesure; elle donne à la fantaisie, au caprice, une pureté classique. Elle est parisienne et elle est humaine; elle est douce et elle est femme. Elle a le génie du théâtre. Elle est tout action et tout expression, depuis les mèches folles de ses cheveux jusqu'à la pointe de ses pieds. Enfin, elle est originale et créatrice au plus haut degré : elle crée les Réjane. ”

Elle n'a pas eu peur de fonder les matinées pour jeunes filles. Grâce à elle, nos jeunes filles passent au théâtre des heures immaculées. Elles s'instruisent.

Leur goût et leur jugement se forment. Elles ne craignent plus de faire des réflexions à voix haute sur les mystères d'Ibsen.

Le Vaudeville. — M. Porel, directeur, y lutte brillamment contre le souvenir de Mme Réjane et le Théâtre Réjane. M. Porel a tout de suite cet avantage inappréciable que son théâtre est mieux placé, en plein boulevard. Ce n'est pas au Vaudeville qu'on joue des vaudevilles, mais au théâtre voisin, les *Nouveautés*, où l'acteur Germain grimace supérieurement, au *Palais-Royal*, un peu démodé, aux *Folies-Dramatiques*, et à *Cluny*.

Les gros drames prospèrent à *l'Ambigu*, illustré autrefois par Frédérick Lemaître; les pièces à grand spectacle, la féerie au *Châtelet* qui contient plus de trois mille places. En 1874, Colonne entreprit d'y donner chaque dimanche, l'hiver, des concerts symphoniques. La *Porte Saint-Martin* est le théâtre de *Coquelin*, c'est-à-dire de *Cyrano de Bergerac* et du prochain *Chantecler*. Toute pièce non signée par Edmond Rostand fait l'effet, à ce théâtre, d'un intermède plus ou moins réussi.

Entre les programmes de la Renaissance, du Vaudeville, du Gymnase et même des Variétés, on ne trouverait pas d'énormes différences littéraires. Ils rivalisent dans le même genre et ils s'arrachent volontiers leurs auteurs, leurs pièces et leurs artistes. Toutefois, à la fin de l'année, les *Variétés* se distinguent nettement des autres théâtres boulevardiers par la traditionnelle revue, la *Revue des Variétés*. Le public parisien aime ces revues où défilent les actualités, où repassent les événements gais, tristes,

grands ou gros de l'année. Le genre est fixé, consacré, invariable. On n'y souffre pas d'innovations. Il faut à une bonne revue une commère et un compère qui fassent des calembours, il faut des notoriétés de la littérature et de la politique, un bataillon de petites femmes (l'oseille, l'œuf brouillé, le petit pot), la scène d'imitations des théâtres, le clou inévitable qui seul a l'air de varier, des couplets satiriques, patriotiques et grivois, puis un cheval blanc avec Napoléon dessus, puis l'apothéose. Le public court à ces revues luxueuses parce que, dit-il, elles ne fatiguent pas les méninges des braves gens et qu'elles reposent les gens d'esprit qui savent finement goûter des bêtises.

Pour abréger, on compterait à Paris deux douzaines de grands théâtres, autant de petits théâtres de genre ou de quartier, huit ou dix concerts symphoniques, une centaine de cafés-concerts, cabarets artistiques et music-halls, sept ou huit grands cinématographes, une foule de petits et une demi-douzaine de cirques en défaveur.

Parmi les petits théâtres, citons au moins le *Grand-Guignol*, où règne l'épouvante, où les dames s'évanouissent, où le public a pris l'habitude d'aller chercher la pièce comique ou terrifiante, presque toujours originale, qu'il appelle la pièce genre Grand-Guignol et dont la plus célèbre serait jusqu'ici *Le Système du docteur Goudron et du professeur Plume*, d'après Edgar Poe.

On voit que le Grand-Guignol n'a rien de commun avec le vrai Guignol, le guignol du plein air. Guignol est le principal personnage des pupazzi

français. On l'admire surtout aux Champs-Elysées. Son public se compose d'enfants assis et d'un demi-cercle épais de grandes personnes debout. Une simple corde sépare ceux-ci de ceux-là. Les grandes personnes ne se tiennent pas debout afin de laisser, comme on pourrait le croire, la place aux enfants, c'est parce que, en dehors de la corde, ça ne coûte rien. Guignol fait bien une quête, mais il est d'usage, chez les bourgeois économes, de ne rien lui donner.

Il ne faudrait pas oublier les théâtres dits théâtres à côté, qui ne jouent point régulièrement et qui n'ont pas de domicile fixe. Un groupe de jeunes dramaturges se réunissent. On ne veut pas les jouer, ils se joueront eux-mêmes. Ils se cotisent, adoptent des statuts, arrêtent un programme, recrutent de jeunes artistes, louent une salle et espèrent toujours que de l'effort commun se dégagera un art théâtral nouveau.

Le plus connu de ces théâtres intermittents est *l'Œuvre*, fondé en 1893 par M. Lugné-Poë. Il avait pour but de faire connaître les grands auteurs dramatiques étrangers et les jeunes auteurs idéalistes de France. M. Lugné-Poë était à la fois directeur et acteur. Il a joué Ibsen, Bjoernson, Hauptmann, Mæterlinck. Il a promené *l'Œuvre* en Hollande, en Belgique, en Danemark, ensuite, en Norvège, en Allemagne. Aujourd'hui, il continue, à travers l'Europe, ses tournées devenues fructueuses, accompagné de sa femme, Mme Suzanne Desprès, une des artistes les plus originales de ce temps. L'Œuvre ne perd pas tout contact avec Paris, mais ses représentations ont perdu le pittoresque d'autrefois.

Oui, une centaine de cafés-concerts, de cabarets artistiques et de music-halls! Paris les possède, sans compter ses bouis-bouis et les caveaux. On y va en famille, on y fume et on y boit. Pour vingt sous par personne, on est bien, on écoute de la musique, du chant, des monologues, on s'amuse et on avale un café, un bock, ou une cerise à l'eau-de-vie. Parfois un petit, qui dort sur les genoux de sa maman, se réveille et pousse des cris. Il y a cinq ou six cents spectateurs, et l'air est bientôt irrespirable. Le chef d'orchestre joue du piano de la main droite. Soudain, au milieu de la scène finale paraît un ours au nom duquel un monsieur en habit noir défie les amateurs. Les compères sautent de la salle sur la scène. L'ours et les hommes se battent mollement et gaiement. Après la bataille, la revue s'achève Tout est stupide, mais le public passe la meilleure des soirées.

L'été, il pousse dehors, jusqu'aux cafés chantants. Ce n'est plus le café chantant d'autrefois. Les dames assises en demi-cercle, au fond d'une scène étroite, s'avançaient chacune à son tour, pour dire des chansonnettes. Aujourd'hui ces dames ont disparu. Il y a une scène aménagée, des décors, et des artistes qui ont des loges. Les places sont plus chères, mais à droite et à gauche des fauteuils, on trouve encore des rangs de chaises à quatre sous, que se disputent les bourgeois aisés. Tous ces spectacles sont un redoutable danger pour le théâtre; et le public y perd ses dernières délicatesses.

Pauvre théâtre! Il n'est pas jusqu'aux foires qui ne lui fassent concurrence et M. Jules Lemaître

disait dans ses *Impressions de théâtre :* " La foire de Neuilly est mon domaine, car une foire est une série de spectacles. La farce a fleuri jadis à la foire Saint-Laurent et c'est là que l'Opéra-Comique a chanté ses premiers fredons! " Et l'académicien ne rougissait pas d'écrire des pages délicieuses sur les tirs, les massacres, les chevaux de bois, les plateaux qui tournent, chargés de faïences, les somnambules, les phénomènes, la femme torpille, la belle Fatma, les ménageries, Bidel, dompteur de lions et Mlle Emma, dompteuse de puces!

Après la foire de Neuilly, il n'y a plus guère que le spectacle de la Nature.

Toutes les salles de théâtre à Paris, sauf trois ou quatre, sont incommodes. Les amateurs qui reviennent de Londres s'extasient sur le confortable des théâtres anglais. Il paraît que ce n'est pas une flatterie. Nos salles sont presque toutes anciennes. Il faut qu'un théâtre brûle pour qu'on se décide à le remettre simplement à neuf. On ne le reconstruit pas sur des plans nouveaux; on le rajeunit à peine. C'est le même théâtre, avec les mêmes couloirs étroits, les mêmes escaliers dangereux, la même pauvre petite scène la même laideur et les mêmes acteurs. On gèle ou on étouffe.

Le soir d'une première, pour retirer son pardessus des mains d'une ouvreuse comme barricadée dans sa guérite, il faut livrer un pénible combat; il serait plus simple de courir s'acheter un autre pardessus. Les Anglais auraient tort de nous envier ces ouvreuses, et ces placeuses qui réclament pour le service, le coussin et le petit banc! Celles des théâtres subventionnés gardent quelque pudeur, un

air grave, solennel, administratif, mais les autres sont maussades et rapaces. S'il faut bien qu'elles vivent, elles vivent trop aux crochets du spectateur. Il gémit tout bas; tout haut, il ne serait ni distingué ni généreux.

On n'écoute pas la fin d'une pièce, parce qu'on pense au pardessus. Les impatients l'ont réclamé au dernier entr'acte de sorte que les artistes apprennent le dénouement à des spectateurs qui enfilent des manches et tournent déjà le dos. A la sortie, on piétine sur place. On entend dire : " En cas d'incendie, nous serions tous grillés comme des mouches ! " Le public devrait se fâcher, bouder, s'abstenir, mais il n'a pas la mémoire des catastrophes. Un critique affirmait (ce doit être Francisque Sarcey) que les Parisiens aiment bien être mal au théâtre. Sous ce rapport, ils sont servis. Un seul théâtre, le Théâtre Réjane, construit récemment, est spacieux, riche, élégant et sûr. Le public ne paraît pas lui en savoir gré.

Une vigoureuse campagne est à signaler contre les chapeaux de théâtre des dames. Elle semble devoir donner d'heureux résultats. Ça devenait intolérable. A la première attaque, les dames ont répondu par le mépris : leurs chapeaux ne faisaient que croître et enlaidir. Le spectateur voyait tout à coup surgir entre la scène et lui une odieuse gerbe de plumes et de fleurs funèbres, de poils et de rubans sinistres. Aucun directeur n'osait prendre le premier une mesure radicale qui eût fait baisser les recettes. Les contrôleurs se cachaient, les gardes ne bougeaient pas. Des messieurs se sont fâchés. Les

cris et les sifflets, et même des pugilats empêchaient les acteurs de jouer. Il fallait baisser le rideau. Les dames finirent par avoir peur. Elles venaient, sans doute, au théâtre pour montrer leurs chapeaux, mais elles y venaient aussi un peu pour la pièce. Elles aiment encore mieux aller au théâtre nu-tête que de n'y pas aller du tout. Il ne s'agissait que de prendre une habitude nouvelle. Les directeurs rassurés donnent tort, maintenant, à la dame qui n'a pas encore compris. Elle doit ôter son chapeau ou changer de place. L'honnête homme peut s'asseoir dans un fauteuil d'orchestre ou de balcon avec la certitude qu'il apercevra quelque chose du spectacle.

Une pièce de débutant est reçue. Comment admettre qu'elle puisse être jouée? Que deviennent toutes ces pièces annoncées au début de la saison par les programmes et qu'on ne voit jamais?

Dans ses cartons pleins, le directeur choisit les deux ou trois pièces sur lesquelles il compte. S'il a du flair, les autres attendront leur tour, et si ce tour ne vient pas, elles donneront droit à l'indemnité réglementaire fixée par la Société des auteurs et compositeurs dramatiques. Le Théâtre-Français est le seul qui n'ait point de traité avec elle.

Les rôles de la pièce étant copiés, distribués, collationnés, les répétitions commencent et avec elles une vie d'énervements, de doutes, de fausses joies, d'hostilités sourdes. Certains auteurs trop jeunes ou trop timides laissent tout faire. Ils ont apporté une pièce définitive, le reste ne les regarde plus. Ils jettent à peine un coup d'œil à la maquette

du décor, ils ne se plaisent qu'à écouter un texte parfait. Les autres s'occupent de tout, de la mise en scène, des costumes, des accessoires, de chaque intonation. Ils travaillent à l'avant-scène; ils suppriment ou ajoutent une scène, ils refont la pièce et ils méprisent le directeur, à moins qu'ils n'acceptent de lui une collaboration étroite et d'autant plus agréable qu'elle reste anonyme. Il est fréquent que la pièce ne soit pas que de l'auteur qui signe. Un directeur ne se borne pas toujours à donner des indications de métier. Il serait difficile et délicat de limiter l'appoint d'un homme comme Guitry aux pièces qu'il joue, même quand elles sont signées de noms célèbres. L'auteur accepte les idées, les ébauches de scène, les trouvailles de dialogue, les coups de théâtre infaillibles et on peut compter sur sa discrétion. La plupart des théâtres en vogue sont dirigés par des acteurs : Antoine, Gémier, Guitry, Sarah Bernhardt, Réjane, Porel, les Coquelin, Deval. Presque tous ces acteurs font des pièces ou sont capables d'en faire. Il n'y a donc rien de plus naturel que ces collaborations heureuses et avouées. Tel triomphe s'explique parce qu'on y devine un tour de main directorial. On dit de la pièce qu'elle aurait fait un four sur une autre scène. Le directeur-acteur ne l'a pas sauvée que par son seul talent de comédien. Qu'importe? Si le succès dépend beaucoup de l'heure, du milieu, des circonstances et des aides, il reste assez rare pour qu'on en attribue tout le mérite à l'auteur. N'est-il pas, dans le désastre, le plus cruellement frappé?

S'il s'agit d'une franche collaboration d'auteurs, on ne sait comment distribuer les critiques et les éloges. A qui la scène capitale, ce mot d'esprit, cette

réplique touchante? Les amis se croient fins et, par un phénomène bizarre, ils se trompent toujours. De là des grimaces et des ruptures le lendemain du succès. Quelques collaborations sont si étroites, si anciennes, si continues, que les collaborateurs ne pourraient plus reconnaître leur bien. Ils sont des jumeaux liés par une membrane. Ce que l'un a écrit, l'autre l'a pensé. Ils se réjouissent et souffrent fraternellement; ils ignorent la jalousie: c'est extrêmement rare!

On voyait jadis à l'une des dernières répétitions deux messieurs d'aspect banal assis aux fauteuils d'orchestre. Ils ne disaient rien et restaient impassibles. L'auteur étonné les observait du coin de l'œil, guettant leurs impressions sur sa pièce. Ils semblaient ne pas en avoir: pas le moindre sourire ou la plus légère exclamation! Ils ne bâillaient même pas. C'étaient les censeurs. Ils écoutaient la pièce afin de s'assurer, réplique par réplique, que le texte en était conforme au texte du manuscrit communiqué à la censure et visé par elle. On a récemment supprimé ces messieurs et la censure elle-même. Anastasie censurait mal. Elle n'épluchait que la lettre; sans se préoccuper de l'esprit. Elle ne faisait pas de différence entre une œuvre audacieuse d'artiste et un tableau de pornographe. La République estime que le spectateur est assez grand pour faire sa police lui-même et siffler la phrase et le geste qui choquent sa morale. Mais le public est si bon enfant, il a tellement peur d'avoir l'air d'être en retard qu'il accepte à peu près tout. Les auteurs en profitent. Les gros

mots sont à la mode. Rien ne termine mieux une belle tirade bruyante qu'un mot énorme. Toute la langue verte y passe. C'est " l'art mendiant " dont parle J. Barbey d'Aurevilly. Le public ne proteste pas, donc il aime ça; il applaudit comme pour s'étourdir et il ne se révolte au théâtre que contre la véritable audace de pensée. Si bien que les puristes alarmés réclament déjà la censure. Ils l'obtiendront, comme sous le Directoire, comme sous la Restauration, comme sous l'Empire, et même comme sous la République, quand elle cesse d'être athénienne pour montrer sa poigne. Périodiquement supprimer et rétablir la censure, c'est un jeu de bascule nécessaire en France au maintien de ce que les pères de famille appellent les bonnes mœurs.

La répétition générale est précédée d'une répétition dite des couturières. La pièce est jouée avec les décors, les accessoires et les costumes. Il y a dans la salle des modistes, des couturières, des amis du théâtre et de l'auteur. Cette épreuve de la pièce devant les intimes donne des indications assez justes. Elle offre encore cet avantage que l'auteur y use, pour ainsi parler, l'humeur malveillante de ses amis. Ils se tranquillisent ou se résignent, selon le cas. Ils dépensent là, en partie, leurs forces de rivaux, et, demain, dispersés dans la foule, ils résisteront moins au succès et ils n'accueilleront l'échec qu'avec un plaisir émoussé, une sympathique détresse.

Cette répétition des couturières sera bientôt la répétition générale, car la répétition générale est

depuis longtemps la vraie première et ce mot de première n'a plus de sens. Qu'est-ce en effet, aujourd'hui, qu'une répétition générale? L'affiche porte relâche, et jamais le théâtre ne sera plus plein que ce soir-là, plus lumineux. Des voitures de maître déposent à la porte des messieurs et des dames à figures blasées. Toute la presse, et il y en a! tout ce que Paris compte de célébrités, des femmes du monde et des demi-mondaines, des inconnues qui trouvent moyen de ne manquer aucune expérience théâtrale, un public mêlé, nerveux, féroce et familier emplit la salle. Personne n'achète en entrant le droit de manifester et la soirée peut être une tempête. C'est de ce public-là que dépend le sort de la pièce; c'est à cause de lui que les acteurs ont le trac, que l'auteur angoissé dénoue son mouchoir et que le directeur pâlit comme le capitaine d'un vaisseau qui va faire naufrage. Il n'est pas sûr que le pompier de service, malgré sa réputation de philosophe, garde son indifférence. Un public de répétition générale peut porter la pièce aux nues ou la tuer. Il est le maître d'une double presse, la presse écrite et la presse parlée. Celle-ci plus efficace que celle-là. La presse parlée opère aux entr'actes, dans les couloirs, puis dehors, au hasard des rencontres, des visites et des dîners. Elle fait plus de bien ou plus de mal que la presse écrite, car cette dernière pêche surtout par indulgence. C'est la presse parlée, plus sincère, qui pousse le public à la pièce où l'en éloigne. Le public se défie de la critique. Il se trouve trop souvent attrapé, et il a des tendances à admettre que tous les éloges sont des réclames payées. Les divergences d'opinions le troublent. Une bonne pièce devrait être une bonne pièce pour tout le monde. Et il faut

convenir que, si l'on excepte quelques hautes personnalités d'ailleurs faillibles, la critique moderne fait l'effet d'une personne fatiguée, frivole, incompétente et de mauvaise foi. Elle pourrait, sans doute, par le blâme unanime, arrêter une pièce, elle n'obligerait pas, du moins pour longtemps, le public à subir cette pièce. Quelques " allez donc voir ça! " qui circulent dans Paris valent mieux que tel article d'une virtuosité suspecte. Non que le public commence à s'y connaître et que son goût progresse! Point, ou ce progrès n'est guère sensible, mais ce public têtu, qui paie de sa poche, continue à aimer ce qui lui plaît et à aller où il veut. Il est juge suprême et il ne se prive pas d'en abuser.

Le plus mal renseigné, après une répétition générale, est souvent l'auteur. Il ne confond pas un four avec un triomphe, mais le demi-succès, le succès d'estime prête aux confusions. L'auteur, derrière la toile, a bien entendu des applaudissements, mais il n'en distingue pas ce qui importe, c'est-à-dire le son. A la fin de chaque acte, ses amis se précipitent sur la scène et lui disent : " Ça part, ça marche, ça porte, tu es content? Tu dois l'être! " Mais que signifient ces mots? Il faudrait, pour le savoir, que l'auteur fût un étonnant physionomiste. Ce n'est qu'un malade, un pauvre homme mou, qu'on ramasserait avec une pelle.

Quand le succès paraît net, la visite des amis, après le dernier acte, prend les proportions d'une cérémonie, on se croirait à un beau mariage. C'est d'ordinaire dans le salon directorial que l'auteur reçoit la foule. On le félicite, on lui écrase les mains

et les pieds. On l'embrasse! Les acheteurs de pièces profitent de ses dernières inquiétudes pour faire une bonne affaire. Demain, si les journaux confirmaient sa réussite, il doublerait son prix. Les amis se décident à une joie farouche. La famille, jusque-là narquoise, s'attendrit et pleure! Elle voudrait déjà partager.

On voit que cette répétition générale est bien la vraie première, et que la première ne peut plus en être qu'une pâle répétition. C'est d'après cette répétition générale que les critiques écriront leurs articles. Il arrive que les auteurs contestent ce droit, quand la répétition générale a été pénible: " Notre pièce nous appartient encore, disent-ils. Nous avons, par faveur, admis la critique à cette répétition pour lui faciliter sa tâche, mais c'est après la première qu'on devra juger notre pièce. D'ici là, nous pouvons modifier l'œuvre, changer des scènes, une fin et même retirer tout. Cela s'est vu, cela peut se revoir, une répétition générale sans lendemain. Le devoir de la critique n'est-il pas alors de se taire? Qu'elle nous ignore, jusqu'à ce que le protagoniste de la pièce jette notre nom au public, le soir de la première."

Et directeurs et auteurs supprimeraient les répétitions générales! La guerre dure quinze jours, puis tout s'arrange comme au théâtre. La répétition générale devient de plus en plus la première. Un auteur y laisse dire son nom. Cette petite réforme agréable est adoptée par ses confrères. Un journal désire que ses lecteurs soient renseignés avant les autres; son critique accepte d'écrire sur la répétition générale une note rapide, un compte rendu raccourci. Cette fois l'auteur se met en colère et fait un procès. Il serait bien surprenant qu'il fût plaidé.

Le soir d'un triomphe, les artistes ne sont pas moins fêtés que l'auteur. Les loges d'étoile ne désemplissent pas. Que de oh! que de ah! et comme l'admiration a du mal à s'exprimer! Celui-ci ne trouve plus ses mots, celui-là, au risque de se barbouiller, donne l'accolade au grand artiste; cet autre s'éponge, et cet autre s'affale sur une chaise dans un coin. Et si, par hasard, l'auteur lui-même fait irruption dans la loge du grand artiste, c'est du délire, à moins que ça ne jette un froid. Mais le grand artiste sourit; il a l'habitude; il adresse, sans effort, comme un grand de la terre, un mot aimable à chacun. Il répond : " Ce n'est pas difficile, tout le monde peut jouer la comédie, il suffit d'y penser! D'ailleurs, avec une pareille pièce et un auteur comme Monsieur, on n'a rien à faire! " Puis il raconte de savoureuses histoires, presque de lui à force d'être arrangées par lui, auxquelles heureusement la sonnerie met fin.

Il existe au théâtre un public payé et particulièrement insupportable, c'est la claque. Tout à coup, après une réplique de choix, des applaudissements éclatent. On se retourne, on lève la tête, et on aperçoit là-haut, assis au premier rang des galeries, une vingtaine de messieurs, qui se ressemblent par le costume et la mine, et qui battent des mains au commandement d'un gros homme, le chef de claque. Ces claqueurs de métier ont le défaut de ne pas savoir applaudir. Ils font ça sans aucune nuance. C'est brusque, violent, trop prolongé, ou trop rapide. Il y aurait plus de rythme dans un lavoir de vieilles

femmes. C'est indécent et inutile. Le spectateur n'a pas besoin qu'on lui désigne les beaux endroits. Il applaudirait tout seul, ou ferait le petit brouhaha dont parle Molière. Puisqu'on lui donne des ordres, il fourre ses mains dans ses poches et écoute la suite, renfrogné. Le succès ne doit rien à la claque, et elle le compromet. M. Guitry, en ce temps-là directeur de la scène à la Comédie-Française, fit appel aux principes élevés de la Maison, en supprimant la claque. Ne l'a-t-on pas rétablie sous une forme plus discrète? Le chef de claque se dissimule et ses soldats sont habilement mêlés à la foule. Il paraît que les véritables artistes ne sauraient se passer de cette claque. Ils l'exigent tous les soirs. Elle les salue à leur entrée et à leur sortie. Elle les soutient aux scènes capitales. Ils n'ont pas peur de ce bruit assourdissant et puéril, qui fait chaque fois sursauter l'honnête public.

Il semble que la plus mince réforme soit impossible au théâtre. On essaie de supprimer l'ancien contrôle bien solennel sur son estrade, mais le contrôleur reparaît debout. Il contrôle d'abord en se promenant et ne tarde pas à obtenir une petite table, puis une petite chaise pour se rasseoir. On décide la mort du souffleur, on ne parvient qu'à le déplacer. Il passe de la rampe derrière le décor. Au lieu d'un souffleur, il y en a deux ou trois qui jettent les répliques selon les évolutions de l'artiste sur la scène et les caprices de sa mémoire. Le public ne supporte pas que ses artistes manquent de mémoire. C'est pourtant à ces secondes de désarroi qu'ils jouent avec le plus de naturel.

Pendant la semaine sainte, quelques théâtres, même s'ils tiennent le succès, changent volontiers de genre et d'affiche. C'est la semaine des spectacles sacrés. Des Christ, des saint Jean, des Madeleine et des Samaritaine surgissent un peu partout. On n'écoute plus que des paroles de clémence, de repentir et de charité. Les gens s'amusent avec discrétion.

Les spectateurs se font des gestes qui procèdent du bonjour et du signe de croix. Jésus bedonne et la Vierge est d'une beauté trop humaine. Ils sont un homme et une femme, mais ils prononcent de graves paroles qui forcent à réfléchir. On donne un peu plus que d'ordinaire à l'ouvreuse. Renan maudissait ces spectacles et gémissait parce qu'il venait d'entendre ces mots prononcés par un accessoiriste : " Où ont-ils porté l'enfant Jésus, n. de D... " Renan avait peut-être tort, ces spectacles de la semaine sainte ne sont pas inefficaces. Le plaisir du théâtre s'y concilie avec certains devoirs de conscience. C'est l'occasion de se livrer à de petits exercices salutaires pour l'âme, et cela permet d'attendre la semaine du concours hippique où les mêmes spectateurs se retrouvent et ne prêtent aucune attention aux cavaliers qui passent et repassent sur la piste, à moins qu'une chute ne provoque une courte émotion.

Les théâtres sont fermés depuis un mois quand le Conservatoire, qui forme des artistes excellents, donne sa représentation annuelle. Les invités reviennent exprès de la campagne. C'est fort couru, malgré l'époque tardive, la chaleur, l'étroitesse de la salle et le manque d'imprévu du spectacle. L'attraction

pittoresque de cette journée est le concours de comédie. Les jeunes hommes sont en habit, les jeunes filles montrent des robes virginales, ou somptueusement décolletées. Les parents émus leur font escorte. Les professeurs les encouragent. Pendant le concours le public privilégié applaudit partialement, après le concours on accueille mal d'ordinaire les décisions du jury. Il y a des cris de révolte, des pâmoisons, et deux ou trois étoiles de plus qui pâliront demain aux chandelles allumées.

Le courant d'idées modernes en faveur de l'art populaire permet-il d'espérer que Paris aura quelque jour son théâtre du peuple? Ce théâtre existe en province. C'est à Bussang (Vosges) que M. Maurice Pottecher fonda le premier théâtre du peuple. Son exemple fut suivi çà et là, dans des cadres variés, mais c'est plutôt, sauf à Bussang, le théâtre en plein air que le théâtre du peuple qui a réussi. A Paris, les projets grandioses qui restent sur le papier et que discutent des hommes de lettres et des hommes politiques ne manquent pas. Comme essai pratique, on ne peut que citer la tentative du comédien Henri Beaulieu qui offrait, dans un quartier populeux, à un public de faubourg, des œuvres littéraires à tendances sociales. L'entreprise fut éphémère, faute de ressources. M. Berny a créé deux théâtres populaires qui semblent réussir grâce à un répertoire peut-être trop éclectique. L'Œuvre des Trente ans de Théâtre, fondée en 1901 par M. A. Bernheim, serait une sorte de théâtre populaire ambulant. Elle organise des spectacles dont le produit est destiné à secourir ceux qui, après trente ans de

carrière au théâtre, se trouvent dans la gêne. Les artistes des grands théâtres prêtent leur concours, et les pièces, dramatiques ou musicales, sont empruntées au répertoire classique. C'est de la bonne solidarité artistique. Mais sans ses artistes célèbres, ses conférenciers notoires, que ferait cette œuvre, admirable par ses résultats, de luxe par ses éléments?

Malgré les efforts de MM. Maurice Pottecher, Gustave Geffroy, Lucien Descaves et Camille de Sainte-Croix, l'idée d'un véritable théâtre du peuple, national, qui s'adresserait à tous, et qui, selon le vœu de Michelet, serait pour notre démocratie ce qu'était le théâtre athénien pour les contemporains de Périclès, qui créerait entre tous les spectateurs de races et d'esprits divers " cette communauté de pensées, de sentiments, cette âme identique qui fut le génie d'Athènes ", cette idée-là reste encore un rêve de poëte.

Il semble bien que, jusqu'ici, le seul théâtre populaire à Paris soit, hélas, le cinématographe. On va le perfectionner. On n'y voyait que des scènes burlesques et des pantomimes grossières. L'heure est venue, pour les auteurs dramatiques, de relever le genre, de mettre sa vogue à profit et " de le faire servir à la diffusion de l'art. " Une société, plusieurs sociétés naissent, qui se proposent de représenter au cinématographe de vraies comédies, de vrais drames écrits par nos meilleurs auteurs, mis en scène par nos plus célèbres artistes, des œuvres d'un raccourci approprié, donnant, grâce aux trouvailles de la science, des effets nouveaux dont on ne sait encore tout ce qu'on en peut attendre. Les écrivains

seront payés cinq francs par rouleau ou dix centimes par mètre de pellicule. La Société des auteurs percevra les droits. Que deviendra le théâtre, comment résistera-t-il à cet assaut de l'industrie. Les auteurs français ne vont-ils pas tout droit au discrédit de leur art? Que restera-t-il du comédien lui-même, qui crée chaque soir sa vie propre, s'il fixe une fois pour toutes un jeu sans nuances? Une pièce inédite de Sardou interprétée par Sarah Bernhardt, serait-ce encore du théâtre? Ça rapporterait beaucoup d'argent. Toute la question n'est-elle pas là? Le mal semble donc inévitable, la foule va se précipiter au cinématographe de demain. Mais peut-être que, le théâtre qu'elle délaisse, redeviendra, comme autrefois, un plaisir de gens cultivés. Il ne perdra qu'un public vulgaire, des directeurs sans goût et des pièces de marchands. Il ne garderait que son idéal d'art dramatique. Le cinématographe rendrait alors au théâtre le service de le purifier.

Notes

COMEDIES

La Bigote ne comporte pas de variantes.

La pièce en un acte : *Huit Jours à la Campagne* et la comédie en un acte : *Le Cousin de Rose*, publiées dans *Comœdia* le 19 mai 1913, étaient encore inédites en librairie.

PROPOS DE THEATRE

Le *Théâtre d'Art* et le *Théâtre Libre* ont paru au *Mercure de France*, janvier 1891, t. II et février 1892, t. IV.

Au Théâtre est extrait du *Canard Sauvage*, 1re Année (1903), nos 1 (21-28 mars), 2 (29 mars - 3 avril), 3 (4-10 avril), 4 (11-17 avril), 6 (25 avril-1er mai).

La critique de *l'Autre* et celle du *Faux Pas* se trouvent dans *Comœdia*, nos des 10 et 21 décembre 1907.

La conférence sur *Antoine*, *Une Conférence de M. Léon Blum* et *De Bussang à l'Odéon* sont extraits de *Paris-Journal*, nos des 9 novembre 1908, 31 mai et 18 janvier 1909.

Le *Portrait de Marthe Brandès* est cité par H. Bachelin, dans *Jules Renard et son œuvre*, page 18.

Enfin, l'étude sur le *Théâtre* a paru dans *Comœdia*, nos des 12 et 29 juillet, 3 octobre, et 26 novembre 1912, avec la note suivante : " Jules Renard écrivit ces pages quelque temps avant sa mort. Nos lecteurs y retrouveront toutes les qualités de finesse et de précision de celui qui fut l'un des plus grands écrivains de notre époque. "

[1](Page 256 Ligne 24)

* Décédé depuis. (Note de *Comœdia.*)

Bibliographie

Extrait du *Journal général de l'imprimerie et de la librairie.*

ANNÉE 1910

La Bigote, comédie en 2 actes, par Jules Renard, de l'Académie Goncourt. Châtillon-sur-Seine, impr. Pichat, Paris. libr. Ollendorff. 1910, in-16, 148 p.

Représentée pour la première fois le 21 *octobre* (1909) à l'Odéon. (7830.)

ANNÉE 1911

Jules Renard. *Théâtre complet dans ce volume. Poil de Carotte. Monsieur Vernet. Le Plaisir de Rompre. Le Pain de Ménage. La Bigote.* Illustration d'après les dessins de Maillaud et Dudouyt. Paris, impr. Wellhoff et Roche, libr. Fayard. In-8°. *Modern-Théâtre*, n° 12.

Le Théâtre de Jules Renard et la critique

LA BIGOTE

Léon Blum. *Comœdia*, 22 octobre 1909 :

Faut-il dire que *La Bigote* se classe au-dessus de *Poil de Carotte* ou de *Monsieur Vernet ?* Je le crois, mais il faut préciser dans quel sens. L'art de M. Jules Renard a toujours été si exact, si scrupuleux, si personnel, qu'il a touché du premier coup le mode de perfection qui lui est propre. M. Jules Renard, dès son premier livre ou dès son premier acte, s'est toujours montré entièrement et parfaitement ce qu'il est, et ce n'est pas d'un écrivain de cette sorte qu'on peut dire qu'il ait jamais gagné ou progressé sur lui-même. Ce qui permet de mettre un rang entre ses œuvres, ou tout au moins de marquer des préférences, ce n'est donc pas la réussite plus ou moins complète de l'exécution, car à ce point de vue chacune de ses pages s'égale à toutes les autres, c'est l'importance, la gravité, la valeur plus ou moins générale des sujets. Or, jamais M. Jules Renard n'avait traité un sujet si ample, si riche de contenu,

inclinant à des réflexions ou à des conclusions si graves. Jamais son pathétique amer et bref n'avait abordé une question si périlleuse et si difficile. Aucune autre œuvre de ce poète n'avait encore pris, avec une vigueur si nette et si décisive, la valeur d'une action.

Le sujet de *La Bigote*, en effet, c'est en somme et à quelques déplacements près, celui de *Tartuffe*. Dans *La Bigote* comme dans *Tartuffe*, l'objet de l'écrivain est de rechercher si l'habitude religieuse ne provoque pas, ne favorise pas, de façon presque nécessaire, certaines perversions, puis de montrer quels ravages peut causer dans la maison, dans la famille, le développement de ces formes perverties de la piété. L'hypocrisie jésuitique est une de ces perversions, la bigoterie en est une autre, moins odieuse sans doute, mais non pas moins funeste, et la famille Lepic se trouve là pour en convaincre qui voudrait douter. Dans la famille Lepic, le danger n'est pas venu du dehors, comme pour la famille d'Orgon. L'ennemi n'est pas un étranger, un intrus, c'est un membre de la famille, c'est Mme Lepic elle-même.

M. Léon Blum expose le sujet de la pièce, puis il conclut :

Je n'ai conté cette pièce que d'assez loin. En réalité je n'aurais pas dû la conter du tout, et je m'aperçois combien mon analyse en a laissé filtrer peu de chose. Je n'en ai fait sentir ni le mouvement, ni l'émotion, qui dans tous les moments d'arrêt, de repos, de contact un peu prolongé entre les personnages, atteint à la même intensité que *Poil de Carotte*, ni l'originalité comique, ni la puissance pittoresque. Sans revenir aux personnages centraux, les portraits de la vieille Honorine, de son fils Jacques Loup, de la tante Bache à qui M. Lepic fait si grand'peur, de Madeleine Berthier, l'amie d'Henriette, de Félix Lepic, sont dignes, par la netteté et la force agressive du trait, du peintre de Philippe et de Ragotte. Le dialogue est fait de répliques brèves qui pourraient sembler discontinues par la raison que chacune se suffit, et dont pourtant la trame solide ne permettrait guère une coupure ou un rajout. Il est plein de formules imprévues et profondes dont je me garderai bien de dire qu'elles sont de l'esprit, bien qu'elles commencent par faire rire, et que je qualifierai plutôt de trouvailles poétiques tant elles se prolongent et retentissent, tant elles font tenir d'émotion secrète en quelques mots. Cela paraît d'abord comique, par l'inattendu ; et, la première surprise passée, on s'aperçoit que cela est aigu,

perçant, douloureux. N'ai-je point d'objection ? J'en ai sans doute; un critique en a toujours. Je ne sais, par exemple, si dans la scène de M. Lepic et du jeune Roland, qui est la scène capitale, M. Lepic n'apporte pas un peu trop d'insistance à effrayer son futur gendre. Il semble presque, à certains moments, qu'il veuille le détourner d'épouser Henriette, et pousser jusque-là le caractère serait sans doute l'outrer. Je ne sais aussi, bien que les confidences de M. Lepic soient préparées avec un tact et un art parfaits, si l'ampleur n'en dépasse pas ce que comportaient la situation et le personnage. Ce sont là des objections auxquelles il serait sans doute facile de répondre, et je me chargerais même de la réponse, au besoin. Mais il importe peu. Il est facile de tout discuter au théâtre. Ce qui n'est ni facile, ni fréquent, c'est d'admirer, c'est de sentir, tout à la fois, comme nous le sentions devant *La Bigote*, cette pleine satisfaction que crée l'œuvre d'art achevée, cette émotion qu'inspire la vérité, ce respect qu'imposent la noblesse et le courage de la pensée.

Régis Gignoux, *Paris-Journal*, 22 octobre, après avoir exposé, lui aussi, le sujet, conclut :

On voudra bien comprendre que je n'ai pas l'audace d'apprécier ici la nouvelle pièce de M. Jules Renard. Je suis à cette place de critique son remplaçant indigne et je pense à la merveilleuse précision avec laquelle il eût dit l'amertume de cette conclusion, l'infinie douleur et la rage sourde de M. Lepic, et comment de ces simples tableaux d'un épisode éternel se dégageait le plus pur enseignement humain. Ce que je puis dire, c'est l'émotion du public, et, par un phénomène admirable de la puissance d'un penseur libre, l'émotion religieuse qui nous a gagné au spectacle de ce drame, sans heurt ni violence. Il est entendu qu'on meurt du poison des larmes refoulées. Nous avons vu la vieillesse de M. Lepic et sa torture quotidienne et son abnégation définitive :

" Pauvre cœur qui voulais aimer, il faut haïr. "

Mais le succès, mais l'enthousiasme qui éclatèrent à la chute du rideau furent la plus heureuse victoire littéraire de ces dernières années. Quand même, un écrivain loyal qui ne veut être qu'un écrivain, qui dédaigne les amitiés faciles et profitables, qui refuse les besognes mondaines et leur publicité, domine un public parisien, lui fait courber la tête et l'oblige à acclamer la vérité, à s'émouvoir des véritables souffrances, à condamner les Tartuffes conscients et inconscients ! Voilà, n'est-ce pas, une extraordinaire et réconfor-

tante victoire qui se prolongera pendant de longs soirs triomphants ?

Henry Bidou, *Débats*, 25 octobre, après avoir analysé le premier acte, dit :

Ce premier acte est exquis. On connaît l'art de M. Jules Renard, sa concision, son exactitude, son dessin fin et vrai; pas un mot qui ne soit de caractère; le langage à la fois le plus naturel et le plus raffiné. Au second acte, le fiancé est là, et aussi Mme Bache, qui doit faire la demande. Mais M. Lepic n'est pas revenu. Mme Bache, épouvantée d'avoir à parler à cet homme terrible, se réjouit presque de son absence. Enfin le voici : on le cajole, on le complimente sur ses vertus de chasseur. Mme Bache, d'abord troublée, au point qu'elle doit se retirer quelques instants, revient et perd définitivement courage : que M. Paul fasse lui-même sa demande. On le laisse avec M. Lepic, qui, sournois et diverti, le laisse patauger. Enfin le jeune homme se décide. O surprise ! Ce terrible M. Lepic, fantasque et bourru, ne fait aucune difficulté. " Vous voulez la main de ma fille : je vous la donne. " Paul est si stupéfait qu'il peut à peine remercier. Sans doute M. Lepic s'amuse encore à lui laisser croire un instant que sa fille est ruinée; mais il double presque aussitôt la dot. Après quoi, il retient quelques instants le fiancé, et il recommence avec lui ce fameux entretien qui a mis un autre en fuite. Nous attendions cet entretien. Que va dire M. Lepic, ayant soudain recouvré la parole ?

Il raconte sa vie, et il explique son caractère. Nous apprenons avec étonnement que son silence, l'hostilité qu'il marque à sa femme, et les infidélités qu'il lui fait sont l'œuvre des curés. Nous ne nous en doutions pas. Il n'y avait rien de pareil dans *Poil de Carotte*. Dans les trois premiers quarts de la pièce, on avait bien vu Mme Lepic aller à la messe et rendre le pain bénit, tandis que M. Lepic tenait quelques discours de religion assez libres, mais cette opposition est si commune, dans tant de ménages de bourgeois français d'ailleurs parfaitement unis, qu'il était impossible de soupçonner un drame.

Le reste inattendu de la pièce est donc une attaque très vive contre les bigotes. M. J. Renard entend par là les femmes qui hantent moins l'église que la sacristie et le presbytère; qui aiment le curé ou les curés successifs, quelle que soit la personne de chacun, plus qu'elles n'aiment Dieu; qui envoient à ces curés la dernière bouteille de muscat et le lièvre tué par

le mari; qui imposent à ce mari la présence importune de cet étranger; qui, au milieu de tout cela, ont à peine la foi et point du tout le sentiment de l'apostolat ni le zèle de la charité; en un mot, les maniaques de la soutane. Le caractère, assurément, n'existe que trop. Mais M. J. Renard n'a montré ces mères de l'Eglise qu'à leur foyer. Indiscrètes et importunes à la sacristie, gouvernant et régentant, compromettantes pour cette Eglise qu'elles accaparent sans en avoir l'esprit, elles sont au moins autant à charge à leur curé qu'a leur mari. Voilà, je crois, la situation véritable de ces mégères sacrées. Elle vient d'un travers de caractère; l'église n'en est point la cause, mais le prétexte et au besoin la victime.

On a de toutes parts défendu M. Renard d'avoir attaqué la piété : il a seulement convaincu la bigoterie. Il fait en effet la distinction dans quelques répliques. M. Lepic déclare même qu'il croit en Dieu. Mais la fin de la pièce est extrêmement confuse. Quand la favorite de M. Lepic et de l'auteur, Madeleine, déclare qu'elle aime Dieu en attendant mieux; quand Ernestine pressée de n'aller plus à la messe pour suivre son mari à la pêche, y consent, et qu'il est visible que l'auteur les approuve, il est bien difficile de trouver que c'est à la bigoterie que cet auteur en veut, puisque c'est la pratique obligatoire et stricte de la religion qu'il déconseille.

Le déisme voltairien de M. Lepic est commun en ce pays; on pourrait penser que M. Renard, écrivain silencieux qui livre peu sa pensée, a seulement peint le portrait du bourgeois français. Il semble bien cependant qu'il a mis dans sa pièce cette morale : qu'une femme, pour n'être point bigote, doit sacrifier la religion aux idées d'un mari qui est souvent sans idées; que cette religion cesse d'être tolérable si elle devient dans un ménage un sujet de discorde; et qu'enfin elle a une tendance envahissante et indiscrète dont un mari fera sagement de se défier. On est d'autant moins surpris de voir M. J. Renard faire ce sacrifice que déjà dans *le Pain de ménage* il avait conseillé de sacrifier à la paix du foyer le besoin sentimental. Seulement, ici, il s'agit bien d'un autre sacrifice que celui d'une rêvasserie amoureuse. L'auteur a fort simplifié les choses en supposant qu'aucune des trois femmes qu'il met en scène n'avait de religion vraie, ni de foi. Cette foi, principe profond et vie véritable, est traitée comme n'existant pas : il devient alors facile de la respecter. C'est d'elle en tout cas que M. Renard, qu'il le veuille ou non, exige le sacrifice, en exigeant celui de la pratique. Et à tout prendre, on voit qu'il l'exigerait volontiers. M. Jules Renard, parce qu'il est le plus

exact des réalistes, est aussi le plus grand poëte qu'ils aient eu; il observe avec une sagacité incomparable la poule qui picore et le veau inexpérimenté qui se gonfle de fourrage. Il a écrit un livre exquis de pitié douloureuse, et de réalisme poignant; il a montré avec une délicatesse extrême le fripon moyen. Mais en matière de mystique, il est inégal. On est surpris de trouver des inexactitudes matérielles, chez lui, si exact. Le curé arrive en déclarant qu'il a rompu le jeûne, le matin, pour manger un civet. Le jeûne du dimanche !

Adolphe Brisson, *le Temps*, 25 octobre :

M. Jules Renard compose des comédies courtes et pleines, où il enferme beaucoup d'observation et de pensée. Il unit l'âpreté de Jules Vallès au réalisme méticuleux de Henri Monnier, au laborieux ciselage de Flaubert; il aime et comprend les bêtes comme La Fontaine, il analyse et pénètre les hommes comme La Bruyère; il est la conscience et la probité mêmes. " Surtout, dit-il quelque part, il ne faut jamais tricher. " Il a dit encore : " Je n'écris que d'après nature et j'essuie ma plume sur un caniche vivant. " Ces lignes définissent la sincérité et le tour paradoxal de son talent. Il ne décrit que ce qu'il a vu, mais il voit les êtres et les choses sous un angle spécial; il les colore, il leur imprime un relief qui, sans les travestir, les affine; il les reproduit avec une netteté photographique. Cette vérité serait morne s'il ne la relevait par un certain lyrisme pittoresque, puissamment concentré et qui, coquettement, se dissimule.

" Etouffe ta sensibilité, recommande Lepic à Poil de Carotte; regarde les autres; tu t'amuseras, je te garantis des surprises consolantes. "

M. Jules Renard se divertit effectivement au spectacle du monde; mais il affecte vainement d'en demeurer l'impassible témoin. On sent battre partout sous son œuvre un cœur discret et secret. Il est poëte. Cependant il déteste les exercices de rhétorique, les développements en forme de lieux communs, les amplifications dont use volontiers la poésie. Il recherche les mots les plus aigus, qui traduisent l'idée avec la précision la plus stricte; s'ils ne viennent pas, il les attend; il a la patience du chasseur. Il ne produit pas pour la puérile joie de produire et d'exercer sa faculté inventive; à proprement parler il n'invente point; il copie, mais sa peinture méditée, nourrie, se prolonge, dépasse son objet, s'imprègne de philosophie, éveille une sensation de profondeur. Ces qualités, nous les avons retrouvées dans la *Bigote* non pas aussi

pures toutefois que dans *Poil de Carotte* ou *Monsieur Vernet.* Malgré les ovations enthousiastes dont de frénétiques admirateurs l'ont accablée, il m'a paru que la nouvelle œuvre de M. Jules Renard était inférieure aux précédentes, moins véridique, surtout moins sobre, affligée par endroits d'une verbosité un peu banale.

Qu'est-ce que la " bigote " ? En quoi diffère-t-elle de la dévote, de la croyante ? La croyante adore Dieu; la dévote observe avec respect, avec rigueur les prescriptions du dogme, les formes extérieures du culte. La bigote n'est pas seulement fidèle à l'Eglise, elle est la servante du curé et non point de tel ou tel curé, qui a pu lui inspirer confiance, mais du curé en soi, du curé quel qu'il soit, du curé considéré impersonnellement, abstraction faite de son individualité. Mme Pernelle s'était coiffée du bon monsieur Tartuffe et ne voyait que par ses yeux. Peut-être ne lui a-t-elle pas donné de successeur. La bigote ne saurait se passer d'un directeur; et elle ne le choisit point.

" Pour elle, déclare M. Renard, la religion se confond avec le curé. Le peu qu'elle croit, elle le croit bassement, petitement. Elle ne s'occupe que du curé, qui au fond ne tient qu'à elle, sachant bien que c'est son unique, dernière et durable force. Son troupeau en est composé, un peu mélangé, car aucune messe n'empêche une bigote de mentir, de bavarder, de calomnier, d'être insupportable, et jamais une bigote n'est sortie de l'église avec un peu plus de bonté et d'indulgence. Le curé ne s'en inquiète guère. Il se glorifie de régner sur des apparences de foi. Il ne recherche pas la qualité, mais le nombre. Il prend et garde toutes les bigotes avec la complicité des maris. "

Ces phrases, empreintes d'une amertume rageuse, résument la pièce, en déterminent le sens. M. Jules Renard a écrit une satire. Il est à côté du héros, il l'aiguillonne, il l'approuve, il fait de lui l'instrument, l'avocat de ses colères; cette intervention affaiblit la pièce, altère la vérité des personnages; on sent trop que l'auteur ne se borne pas à les regarder agir, mais qu'il agit par eux et s'exprime par leur bouche. Il y a des minutes — particulièrement au second acte — où le dialogue tourne à la conférence, où le protagoniste revêt l'allure conventionnelle d'un raisonneur de théâtre...

G. de Pawlowski, *Comœdia illustré* (novembre 1909 ?) :

Il serait bien inutile, je crois, et surtout puéril de faire à nouveau, au sujet de cette pièce, l'éloge littéraire de M. Jules Renard.

Jules Renard a pris dans les lettres françaises une place qui semblait vacante depuis La Bruyère. Ses écrits, depuis le premier jour, ont atteint la perfection, et j'entends par là que leur formule, dès l'abord, paraît imperfectible. C'est un peu comme si, dans la série des gemmes, les minéralogistes avaient découvert une nouvelle pierre précieuse. Cette pierre vaut peut-être plus que le rubis, peut-être moins que le diamant; on constate qu'elle est d'une belle transparence, qu'elle raye le verre; on enregistre sa valeur, et que l'on en découvre ensuite quelques rares échantillons ou des mines entières, cette pierre précieuse sera toujours la même.

Aussi bien lorsque l'on a fait l'éloge des *Histoires naturelles* ou de *Poil de Carotte*, le même éloge littéraire peut-il convenir, sans en changer un mot, à *la Bigote*.

Au point de vue dramatique, cette valeur immuable ne va pas sans quelques inconvénients.

Je ne crois pas, en effet, qu'il soit possible, en art dramatique, de s'accommoder aisément de la perfection littéraire. Le théâtre, par ses conditions matérielles, par sa façon de nous présenter une action dont l'intérêt doit être savamment ménagé, exige tout naturellement quelques truquages, quelques surprises qui, en littérature, ne sont à leur place que dans un roman-feuilleton. Par là, le théâtre s'éloigne de l'art pur, mais se rapproche parfois de la vie.

M. Jules Renard, qui est avant tout un grand littérateur et un très grand honnête homme de lettres, ne saurait se plier aux exigences de la scène, et ses pièces nous donneront toujours l'impression d'un très bon livre plutôt que d'une œuvre dramatique accomplie.

Il faut bien reconnaître cependant que cette fois M. Jules Renard a voulu faire aussi du théâtre, en ce sens que sa pièce est une pièce à thèse qui entend dénoncer un mal social et le combattre en en décrivant les effets à la scène.

Or, il faut bien le dire, cette partie théâtrale de l'œuvre n'est point sans défaut. Dès que l'on aborde en effet des problèmes généraux, il faut le faire avec ampleur, en en présentant à la fois tous les éléments, ou, tout au moins, il faut donner, comme en politique, l'impression de cette ampleur. Or, la probité littéraire de M. Jules Renard s'accommode difficilement de ces généralisations superficielles réservées aux génies fougueux ou aux politiciens inconscients.

L'intervention du curé dans la famille est néfaste. Voilà évidemment la conclusion générale que M. Jules Renard voulait que l'on tirât de son œuvre. Or, le souci de la vérité ne permet à M. Jules Renard que de nous montrer le seul

résultat de ses observations, et ses observations portent seulement sur une provinciale *bigote*. Ce n'eſt donc plus le problème religieux tout entier qui s'impose, mais un simple travers dont l'Eglise ne paraît pas spécialement responsable.

Sans le vouloir, M. Jules Renard se montre partial dans l'exposé de sa thèse.

M. Lepic eſt un brave homme, un homme de bon sens. Sa femme, au contraire, ne possède qu'un esprit étroit, c'eſt-à-dire un esprit faible, et l'on sait que la seule arme des faibles c'eſt la méchanceté. Nous savons donc d'avance que c'eſt M. Lepic qui aura raison et sa femme qui aura tort. L'Eglise n'en paraît pas atteinte et j'avoue franchement, à mon point de vue personnel, que je le regrette.

J'ajoute enfin qu'au point de vue psychologique, il n'eſt point prouvé que M^me^ Lepic ait tous les torts et M. Lepic toujours raison. M. Lepic me rappelle ce héros d'un roman de Dostoïewsky qui, après avoir épousé une très jeune femme, craintive et maladive, qu'il adore, veut à tout prix faire fortune pour l'emmener avec lui dans le Midi, pour la soigner, pour lui assurer l'exiſtence délicieuse qu'il rêve pour elle. Cet avenir qu'il souhaite, c'eſt un secret, une bonne surprise qu'il réserve pour plus tard à la femme qu'il adore. En attendant, il la bouscule, la force à s'associer à son hideux métier de prêteur sur gages; il lui meurtrit le cœur inconsciemment de toutes manières, jusqu'au jour où, de désespoir, sa femme se suicide. Et cet homme, qui n'avait que les meilleures intentions du monde, s'épouvante de cette cataſtrophe si éloignée de ses projets.

M. Lepic, en se montrant perpétuellement bourru, grincheux, sale, désagréable, se prend cependant pour un véritable martyr. Il sait à part lui quelle eſt la pureté de ses intentions, il sait combien il aimerait sa femme, combien il se montrerait bon pour elle si elle consentait à lui revenir, mais il oublie de faire lui-même quelque chose pour le faire comprendre aux autres.

Oh ! je sais bien que l'auteur prend soin de nous avertir que jadis M. Lepic a fait des efforts désespérés pour conserver sa femme; mais puisqu'il n'y a point réussi, on peut penser que ces efforts furent maladroits ou qu'ils n'arrivèrent point à leur heure.

Un homme en vaut un autre, à moins que l'on croie — ce qui n'eſt point, je pense, le fait de M. Jules Renard — à l'intervention divine, et le curé ne me paraît point mieux armé que M. Lepic pour conquérir l'âme d'une petite bourgeoise. S'il triomphe, c'eſt qu'en fait il eſt mieux armé, c'eſt

qu'il a derrière lui des siècles de clairvoyance ecclésiastique, c'est que ses procédés sont empruntés à l'admirable diplomatie catholique, c'est qu'en un mot, on lui a appris quelle était la bonne façon de réussir. C'est par ses manières, c'est par son charme, par sa douceur qu'il a conquis cette petite bourgeoise absurde. On peut penser qu'en employant les mêmes armes, M. Lepic fût arrivé au même résultat, et ce n'est point par la religion qu'un certain châtelain conquit avant lui Mme Bovary.

Je sais bien ce que répondra M. Lepic. Il n'a point l'âme d'un gandin, la libre pensée est son fait, le bon sens lui aussi, et c'est par ses armes à lui qu'il eût voulu conquérir sa femme. Tout cela est fort joli, mais lorsque l'on prétend à un tel égoïsme intellectuel, il faut mieux choisir et ne point épouser une petite oie de village. L'Eglise, on en conviendra, n'est pas responsable de ce mauvais choix; elle ne fait, en somme, que ramasser les miettes qu'on veut bien lui laisser, et c'est parce que l'esprit de Mme Lepic n'a rien trouvé autour d'elle qui la pût satisfaire, qu'elle lui offrit ses services.

Si l'on voulait pousser les choses plus loin, on pourrait même soutenir que la voie choisie par Mme Lepic n'est pas aussi absurde qu'elle en a l'air. M. Lepic, avec tout son bon sens de maire provincial, paraît manquer un peu d'idéal et de préoccupations esthétiques, et par là, il peut ne point séduire bien des gens. Il ne séduira jamais des artistes placés très au-dessus de lui; il ne séduira pas non plus les embryons d'artistes que sont en somme les femmes romanesques.

Il n'est jamais ridicule de poursuivre un idéal, et on ne peut le poursuivre en somme que suivant les moyens dont on dispose. Quand on a du génie, on a raison d'en profiter et d'atteindre les plus hauts sommets de l'art; mais quand on n'en a point, comme Mme Lepic, il n'est point blâmable de se contenter, faute de mieux, du petit idéal à quatre sous que l'Eglise, fort habilement, dispense charitablement dans le monde depuis bien des siècles.

Et si Mme Lepic était plus jolie, il y aurait quelque plaisir à voir un homme, très supérieur à M. Lepic, la transformer, l'affoler en quelques heures, et s'entendre fort bien avec elle pour laisser le maire bourru raconter ses infortunes dans la pharmacie de M. Homais et manger du curé tout à son aise. Cela serait d'autant plus facile que M. Jules Renard nous l'a indiqué lui-même : ce n'est point du tout le mysticisme qui guide Mme Lepic, mais l'amour du décor, de l'idéal, et il faudrait bien peu de chose pour changer nettement le caractère d'une telle aspiration sentimentale.

Ces critiques, je ne crois utile de les faire que parce qu'il me semble bien que M. Jules Renard a entendu donner à sa pièce toute la valeur d'un enseignement, les théories qu'il fait exposer par son protagoniste nous le prouvent. N'eût-il pas mieux valu conserver la simple manière descriptive, poser les personnages sans prendre parti ? C'est ce que M. Jules Renard a toujours fait dans ses œuvres littéraires; c'est ce que le théâtre, par ses exigences scéniques, ne lui a pas permis de faire entièrement, et peut-être convient-il d'en vouloir à la scène de ces petites déformations lorsqu'elles atteignent une œuvre d'une pureté littéraire exemplaire.

Louis Nazzi parla, *Comœdia*, 21 mai 1910, de *la Bigote* qui venait de paraître en librairie :

... On éprouve une certaine gêne et une certaine pudeur au moment de parler de Jules Renard. Il ne se présente point comme un sujet facile de dissertation. Il a méprisé la rhétorique, et la rhétorique le lui rend bien. Jules Renard n'est pas de ceux-là qui étalent avec ostentation ce qu'ils appellent leurs idées, leurs opinions et leurs thèses. Il ne prête pas, autant que M. Brieux, à des développements inépuisables. Il n'a point fait le tour du monde et des systèmes. Il ne joue pas au pédagogue. Il n'est qu'un artiste.

La méthode de Jules Renard, c'est la méthode des classiques français, de La Bruyère à Gustave Flaubert. Son idéal est de traduire humainement la nature et l'homme. Il est, de plus en plus, l'ennemi de toute littérature. Ce qu'il veut, c'est traquer la vérité et la piquer encore toute palpitante, aux pages de ses livres. On l'a nommé un ironiste et certains l'ont même qualifié : auteur gai. Il n'est ni ceci, ni cela. Il est un réaliste convaincu qui apporte dans son art et dans la vie une foi obstinée et attendrie. S'il fallait définir, coûte que coûte, en une formule cursive, le talent de Jules Renard, je dirais qu'il est celui qui dit vraiment la vérité, dans un temps où l'art suprême est de mentir habilement.

Jules Renard a conçu et créé ses comédies sans songer aux recettes futures. C'est un original. Il n'a point aligné des chiffres dans les marges de ses manuscrits, à côté des répliques se poursuivant. Il a fait du théâtre contre son gré, je le parierais, parce qu'il ne pouvait pas faire autrement. La gloire, qui se conquiert sur les planches, ne l'a ni attiré, ni fasciné. Mais des bouts de dialogues se sont amassés, derrière son front, comme y avaient mûri les contes drus et savoureux. Il a fait sa récolte, à l'heure qu'il fallait, et sans hâte. Il est un livre de Jules Renard qui porte pour titre : *Le Vigneron dans*

sa Vigne. Le vigneron dans sa vigne, c'est Jules Renard.

Avec sa crâne franchise, il a osé écrire cette vérité bienfaisante qui semblerait une inconvenance si elle était proférée dans un salon littéraire :

Aujourd'hui, on fait du théâtre pour être de l'Académie ou pour s'acheter une automobile. Je n'ai pas besoin d'automobile, et, à distance, l'Académie me fait l'effet d'un boui-boui. Allons, regardons. Par exemple, j'aurai bien regardé.

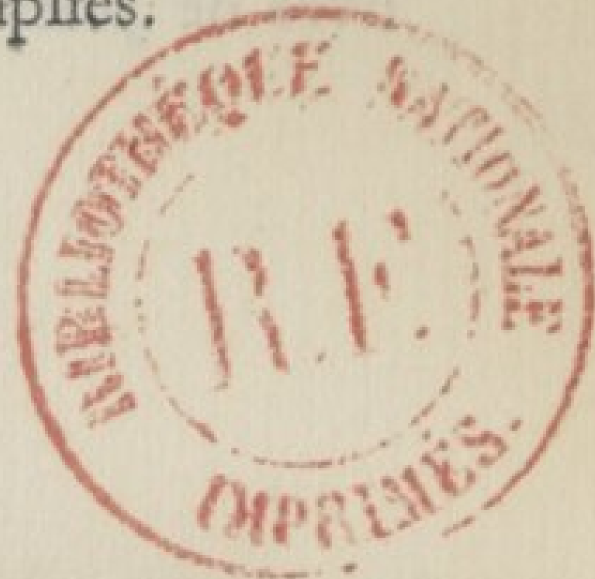
J'aurai bien regardé ! L'admirable pensée d'un grand artiste ! La belle récompense !

Ce qui fait l'absolu mérite du théâtre de Jules Renard, c'est qu'il y a apporté la même probité artistique, la même volonté de perfection que dans ses meilleurs livres. Ses comédies vives et sobres sont de la même encre que *L'Ecornifleur*, *Histoires Naturelles*, *Les Bucoliques*, la délicieuse *Ragotte*. On y retrouve la même discipline implacable et les dons pareils d'observation, de tendresse et de naïve intuition. L'auteur dramatique, chez Jules Renard, est demeuré digne et égal à l'écrivain hautain qui a dit :

Je serai un homme, chez les hommes, " *coupeurs de terre* ", *comme les appelle Marot. Mais je garderai l'œil de l'artiste, cet œil pur, incorruptible, que rien ne blesse, car toute vie est à voir...*

La Bigote vient de paraître en librairie. Voilà ce qu'il faut redire. On se souvient de l'étude enthousiaste et hautement respectueuse que M. Léon Blum consacra, ici même, en octobre dernier, à cette belle et courageuse comédie. Malgré toute la tendresse qu'on peut porter à *Poil de Carotte*, il faut convenir que *La Bigote* ne lui cède, ni par les ressources de l'art, ni par la qualité du sentiment. On y admire ce même don du dialogue vivant, elliptique, imagé, cette faculté de créer des formules heureuses et évocatrices, cette conduite sûre et lente des scènes et cette philosophie sereine et pitoyablement indulgente.

Et maintenant, nous attendons *L'Entêté*, ces trois actes que Jules Renard nous annonce et qu'il nous doit. Nous nous plaisons à le reconnaître lui-même, dans ce titre. Jules Renard confessait à M. Byvanck, Hollandais débarqué à Paris en 1891 pour y découvrir les auteurs français, son plus secret tourment : être le premier des écrivains vivants. Déjà, il s'acharnait à son œuvre, ardemment, comme un paysan à son champ. Depuis vingt années, il a retourné sa terre, sans relâche, roulé, hersé, semé et fauché. Je ne suis pas, sans doute, un grand connaisseur, mais je crois que son vœu d'autrefois est aujourd'hui réalisé ou bien près de l'être. Jules Renard possède, à mon avis, pour le présent, les plus beaux blés en terre et ses granges sont les mieux remplies.


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

TABLE

Comédies

La Bigote 7
Huit Jours à la Campagne 119
Le Cousin de Rose 153

Propos de Théâtre

Le Théâtre d'Art 189
Le Théâtre Libre 197
Au Théâtre 203
Deux Pièces 219
A l'Odéon 231
Le Théâtre 249
Notes 279



Achevé

de typographier

et d'imprimer

pour la première fois

le vingtième jour de Janvier

mil-neuf-cent-vingt-sept

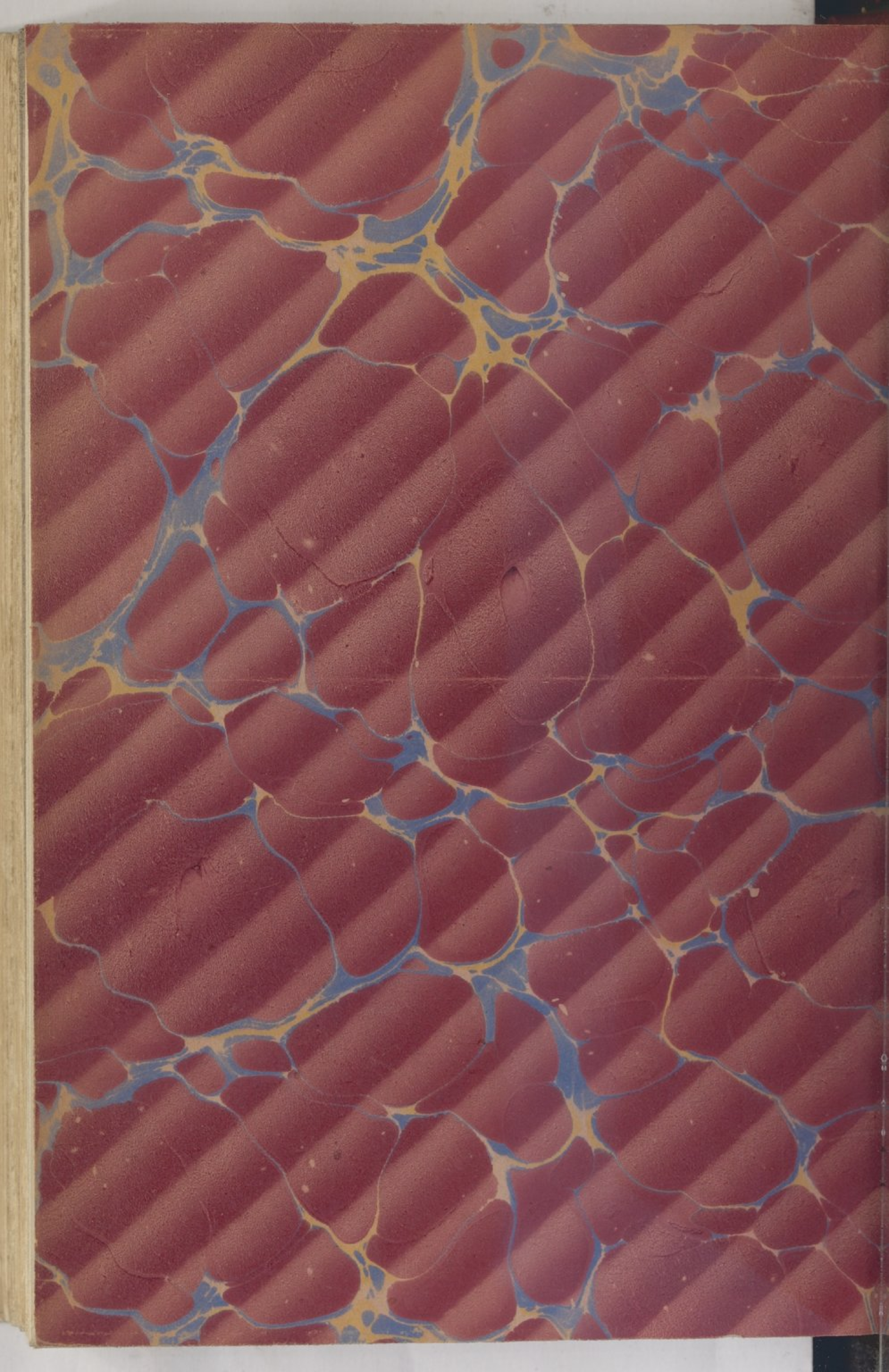
sur les presses de

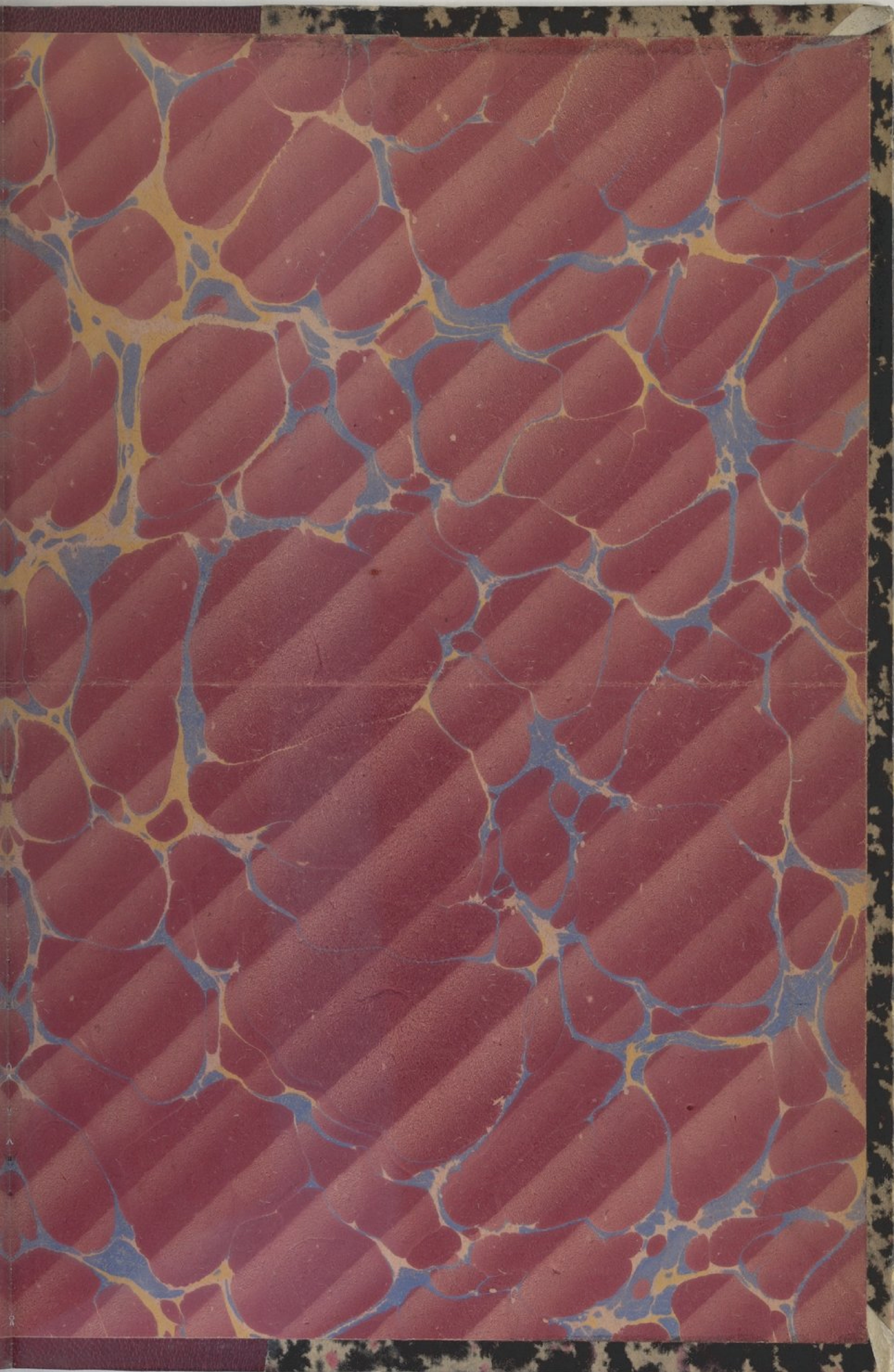
FRANÇOIS BERNOUARD

73, Rue des Saints-Pères

(Près la Seine)

PARIS






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 01072319 6

TABLE

- Comédies
    - La Bigote
    - Huit Jours à la Campagne
    - Le Cousin de Rose
- Propos de Théâtre
    - Le Théâtre d'Art
    - Le Théâtre Libre
    - Au Théâtre
    - Deux Pièces
    - A l'Odéon
    - Le Théâtre
    - Notes